7983 gs'

LE POT AUX ROSES,

OU

CORRESPONDANCE SECRETE ET FAMILIERE

DE

L'HONORABLE THOMAS BOOT, CORDONNIER ROYAL, AVEC SA MAJESTE' GEORGE III. ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE, ET SES MINISTRES, LES LORDS STORMONT, SANDWICH, GERMAINE ET NORTH;

SUR LES AFFAIRES PRE'SENTES DE L'EUROPE.

LONDRES.

LE POT AUX ROSES, OU CORRESPONDANCE SECRETE ET FAMILIERE, &c.

PREMIERE LETTRE DE THOMAS BOOT AU ROL.

SIRE,

C'eſt en qualité de Cordonnier de votre gracieuſe Majeſté que j'uſe de la faculté de vous faire de très humbles, très ingénues, & très libres remontrances. Ne vous fachez pas, Sire, ſi j'oſe vous dire la pure pure vérité:

Elle ne peut vous être ſuſpecte de ma part; elle coule de ma plume auſſi tranſparente qu'un criſtal, auſſi claire qu'eau de roche. Ecoutez la, Sire, & Dieu veuille qu'elle vous convertiſſe !

Vous étes né ſous une bonne étoile, ſous une conſtellation bienfaiſante, & vous en avez reçu les impreſſions à quelques égards. Fait pour être l'objet de l'amour & de l'eſtime des trois Royaumes par la bonté, la pureté, la ſainteté de vos mœurs, jamais Roi n'eut été plus chéri, ni plus digne de l'être, ſi votre aveuglement, votre ignorance, plus encore votre confiance tenace placée dans des Miniſtres dévoués à la haine publique & à l'infamie, n'éclipſoient à tous les yeux, n'effacoient de tous les cœurs votre *bonne-hommie* & vos autres vertus. Quel malheur, Sire, qu'ayant l'ame bonne comme vous l'avez, vous n'ayez avec cela l'eſprit de Charlotte! mais ignare, aveugle, têtu, comme vous étes, vous étes, chaque jour, néceſſité à des bévues, à des écarts qui font votre perte & celle de l'Empire.

Vous

Vous êtes né ſujet & citoyen, comme moi, Sire. Le droit d'hérédité vous a appellé au trône, & c'eſt la nation qui, *de ſon bon plaiſir*, l'a établi & conſacré. C'eſt le choix libre du peuple Anglois qui a mis le ſceptre de la Grande-Bretagne entre les mains de vos peres, & c'eſt lui qui vous le conſerve *gracieuſement*. Sachez donc que, comme la premiere ſource de votre autorité vient de *nous*, vous ne devez en faire uſage que pour *nous*. Rapellez-vous nos droits, vos devoirs, vos ſermens, ne ſoyez point parjure.

Quand nous diſons que vous êtes notre *Souverain Lord le Roi*, nous ne prétendons pas dire que vous ſoyez notre *maître*, autrement dit que nous ſoyons vos Eſclaves; nous ſavons trop bien qu'en *nous* & non en *vous*, réſide la Majeſté & ſupréme puiſſance, & que quand nous fléchiſſons le genou devant l'idole du trône, c'eſt moins pour l'honorer, que pour nous honorer nous-mêmes.

Voilà des vérités, Sire, qu'on devroit ſans ceſſe faire ſonner à vos oreilles, la nuit, le jour, le ſoir, le matin & à toute heure. On

devroit ſur-tout ne pas vous laiſſer ignorer que nos peres ayant, pendant des ſiécles, combattu pour le choix de leurs tyrans ; ayant, pendant des ſiécles, verſé des torrens de ſang ; ont acquis à leurs enfans, en ſe les choiſiſſant, la faculté de les abattre, de les punir, ou de les chaſſer.

Je vous dis la vérité telle qu'elle eſt, Sire : Encore un coup, ne eſt vous fâchez pas. Ma façon de penſer vous connüe : je ſuis bon homme, comme vous ſavez ; je penſe bonnement, j'agis bonnement, j'écris de même. Je ſuis, Sire, amoureux fou de votre perſonne. J'ai pour votre Majeſté la paſſion la plus forte. Votre honneur, votre gloire, vos intérêts véritables, & ceux de votre Royale & Electorale Famille, ſont l'unique objet de ma penſée ; vous voir regner en grand Roi ; vous comporter en digne Monarque de la très grande Grande-Bretagne, eſt le but de tous mes deſirs ; vous voir riche, puiſſant, heureux, formidable à l'univers, eſt ma ſeule ambition.

C'eſt d'après ce principe & l'affection tendre que je vous porte, que je vous parle, Sire.

Encore une fois, ne vous choquez donc pas ſi je vous fais, en ami, ces petites remontrances. Elles ſont pour votre bien; Elles partent du fond du cœur; ſouffrez que je pourſuive.

J'ai donc dit, ou voulu dire, Sire, que vous n'étes pas notre *maître*, mais que nous ſommes le votre, & que nous ne vous avons mis ſur le trône que pour procurer le bien public. De nous, & de notre *gracieux* plaiſir, vous tenez votre dignité & la Couronne. Vous étes *King* Anglois, & non *King* Eſpagnol, ou *King* François. Il s'en faut bien que vous puiſſiez vous meſurer à leur aune! A vous défendu de dire comme diſent d'autres de vos confrères " que „ vous ne tenez votre Couronne que de Dieu „ & de votre épée." L'épée eſt bien le fondement de l'autorité des deſpotes Aſiatiques & Européens, mais non des Rois de la Grande-Bretagne, qui, par nos conſtitutions, ſont toujours réputés *élus*. Nous ne préſentons point, nous Anglois, comme le reſte des autres individus de l'eſpéce humaine, un encens impur aux idoles du deſpotiſme. Nous ſommes n peuple *libre*, un peuple de *Souverains*, un peuple cent millions de fois plus jaloux de ſa

liberté & de ſes *loix*, que des Rois qui ont l'*honneur* de le commander.

Comprenez, Sire, que nous ne ſommes ni Turcs, ni Chinois, ni Ruſſes. A vous vraiment défendu de prendre la vigne de Naboth, d'envoyer le cordon, ou de faire paſſer par les oubliettes, comme font, tous les jours, les deſpotes de l'univers.

Nous ne ſommes point de ce nombreux troupeau de bêtes à qui leurs maîtres mettent un mors à la bouche, une ſelle ſur le dos, montent deſſus, & les font marcher, troter, galoper à leur volonté, *Et par terre & par mer, & par monts & par vaux*;

C'eſt-à-dire, ſi vous l'entendez mieux, Sire, que nous ne vous regardons point comme tenant de la race de ces Rois qui croyent que le reſte des hommes eſt à leur égard ce que les chevaux, les ânes & autres bêtes de de charge ſont à l'égard des hommes, c'eſt-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de ſervice, & qu'ils donnent des commodités.

Quand le Peuple Anglois, Sire, met ſa couronne ſur la tête d'un Roi, c'eſt à la façon d'un maître de bergerie qui met la houlotte entre les mains d'un berger pour paître ſon troupeau. Lorſque celui-ci s'endort au pied d'un hêtre, ou d'un ormeau, & que le loup rapace enleve un tendre mouton, ou un foible agneau, alors au maître de la bergerie permis de chaſſer à coups de trique le pâtre indolent, ou lâche, qui néglige le ſoin du troupeau qui lui eſt confié, & ne s'occupe point de ſa garde.

Vous devez ſavoir, Sire, que nous ne ſommes point vos ſujets, mais que vous êtes le *notre*; que nous ne ſommes point faits pour *vous*, mais vous bien pour *nous*; que vous vous devez tout entier à nous; que vous devez être chargé de tous nos beſoins; Enfin que vous êtes l'homme du peuple. L'autorité que vous avez n'eſt point la *votre*, mais bien la *notre*: plûtôt votre autorité eſt celle de nos loix: il faut que vous leur obéïſſiez auſſi bien que le dernier goujat des trois Royaumes. A proprement parler, nous ne vous conſtituons notre Roi, que pour les défendre & les faire regner. Diſons mieux: votre unique ſoin doit être de

veiller & de travailler pour les maintenir. Si vous vous connoiſſiez, Sire; ſi vous ſaviez ce que vous êtes dans le fait & dans le droit; vous conviendriez que vous devez être l'homme le moins libre, & le moins tranquille de vos *prétendus* Royaumes. Diſons plus: vous conviendriez que vous êtes un *Eſclave* fait pour ſacrifier ſans ceſſe ſon repos & ſa liberté pour la liberté & félicité publique.

Voilà, Sire, ce que Bute eut dû vous inculquer de bonne heure; ce qu'il eut dû même fourrer dans votre tête à grands coups de marteau. Nous ſavons bien que ce miſerable Bute vous a gâté l'eſprit, empoiſonné le cœur, vous a préparé d'avance à ce funeſte gouvernement qui ternira à jamais votre mémoire. Il eut mieux fait, Dieu me pardonne, & nous lui aurions de l'obligation, de vous avoir plûtôt donné l'éducation d'un enfant de meûnier, ou de vous avoir appris à faire une bonne paire de ſouliers, comme je fais, que de vous avoir ſoufflé aux oreilles les *réveries*, les *ſoirées* & les *matinées* du deſpote de la Pruſſe, qui ne vous conviennent nullement, à vous, Sire, lorſque vous humez l'air pur que nous

humons ſur cette terre de liberté. Que dans vos bicoques & cahutes de Hanovre, vous uſiez de votre puiſſance en Sultan de Conſtantinople, ou de Maroc, à vous permis tout-là-bas. Mais ici, nos Sultans ſont nos *Eſclaves*: nous ſommes leurs *maîtres*. S'ils ne font pas leur devoir; s'ils nous déplaiſent; nous leur envoyons le fatal *cordon*. L'affaire faite, on n'en parle pas plus, qu'on ne parle des veilles claques, vieilles ſavates qui ſe trouvent dans ma boutique. Si nous célébrons par après l'anniverſaire de leur funeſte trépas, ce n'eſt que pour rapeller à leurs ſucceſſeurs qu'autant leur en pend à l'oreille, s'ils marchent ſur les traces de leurs prédéceſſeurs.

Votre Majeſté, Sire, regardera peut-être comme dur & auſtère ce que j'ai l'honneur de lui dire, mais c'eſt pourtant la vérité.

Depuis deux ſiécles nous avons eu ſix révolutions. Prenez bien garde, Sire, qu'en ne vous conduiſant que d'après les conſeils perfides de ce méchant, & bête brute Bute, & de ſa damnable ſéquelle, la ſeptieme n'arrive en vous: de quoi vraiment, moi perſonnelle-

ment, je ſerois très fâché, car je perdrois votre Royale pratique; & le cas venant que vous fuſſiez, renvoyé en Hanovre, Dieu me damne! ſi j'y courois vous prendre meſure de ſouliers à vous, ni à perſonne de *votre* famille. Je crois, par ma foi, que ſi votre femme Charlotte portoit culotte, & vous, Sire, cotillons, c'eſt-à-dire, ſi vous m'entendez, ſi vous étiez notre Reine, & elle notre Roi, les choſes n'iroient pas ſi bêtement, ni ſi pitoyablement en Angleterre.

Oui, Sire, à Strelitz, Charlotte, faut croire, n'a pas eu des Bute pour gouvernantes, car elle a plus de ſens commun que votre Majeſté; & je parie bien que ſi les payſans, Savoyards, porteurs d'eau, Galfatres Mecklenbourgeois, venoient lui faire des remontrances pareilles à celles que vous font chaque jour les Graces, les Seigneuries & les honorables des trois Royaumes, ſans compter les Gazettes, je penſe vraiment qu'elle leur feroit plus de raiſon, qu'elle ſeroit moins têtue, moins opiniatre que vous, Sire. Votre Majeſté, ſi elle me permet de le dire, a vraiment la tête d'un mulet. Les Bute, les North & toute

l'infernale phalange vous donnent une pâture ſi friande, que duſſies-vous, je crois, perdre tout ce que vous avez vaillant au monde, qui n'eſt pas grand' choſe, & duſſiez-vous enſuite, comme les Stuart, aller demander l'aumone au Roi François & au Pape, vous aimeriez mieux le ſacrifier, que de livrer toute la maudite engeance, maudite canaille qui vous entoure, à la vindicte publique.

Reprocher à Bute de ne vous avoir donné aucune connoiſſance ni de l'Etat, ni du peuple, ni de vous-même, eſt le moindre des crimes à lui imputer. Mais vous avoir fait un ſyſtême de chercher à changer la conſtitution, à anéantir le droit & l'état de la nation, & toujours vous boucher l'oreille au cri & à la réclamation de vos maîtres, voilà qui eſt cent fois plus criminel.

Permettez, Sire, qu'avec tout le reſpect & la vénération que je vous dois, toute la candeur & franchiſe dont je ſuis capable, je vous rapelle votre origine, puiſque perſonne ne ſe met en peine de vous la rapeller, peut-être cela vous fera-t-il rentrer un inſtant en vous-

même. Vous étez, vous le ſavez bien, un de ces petits Principiaux de Germanie que la miſère oblige de ſe loüer, ou de ſe vendre aux riches Puiſſances; du nom & de la race de cet Antoine Brunswick que la Czarine a envoyé planter des choux en Sybérie avec toute la famille; un homme dont nous avons fait la fortune aux pères, & beaucoup d'honneur en les payant pour porter la couronne de la Majeſtueuſe Grande-Bretagne. Voilà ce que vous étes, Sire: y-a-t'il donc là de quoi s'enfler ſi fort, & de faire comme font ces nouveaux parvenus qui affectent des airs de Seigneur, parce qu'ils ont ramaſſé des écus au ſervice de leurs Maîtres, ſouvent en les pillant, volant, & les réduiſant à la fin eux-mêmes à la béface?

La plus grande ſotiſe que la nations Angloiſe ait jamais faite, eſt de s'être choiſi un Roi dans une Cour médiocre, dans une maiſon telle que la votre, Sire, la quelle, quelqu'un a dit être ſi *roturière que le trône même de la grande & majeſtueuſe* Grande-Bretagne *n'a pû l'anoblir.* Nous euſſions mieux fait de reprendre à nos gages les enfans de Jaques II. ce Chevalier de la Vierge, même ce bêta de Prétendant: il eut

été à la meſſe dans ſa chapelle ; il eut bû ſa bouteille à ſon aiſe, & ne lui fut peût-être pas tombé en tête de troubler l'Etat par des projets d'ambition ; mais il eſt mort ſans lignée, n'en parlons plus. Pourtant, ſi ſon frère au bonnet rouge étoit plus capable de progéniture, & vouloit échanger une calotte pour une couronne ; ferions nous donc tant mal de le prendre chez nous ? Je vous le demande, Sire ?

On ne doit pas vous cacher qu'on apperçoit clairement dans les Hanover & dans vous ſurtout, Sire, une tendance ſenſible à une autorité illimitée & deſpotique. Vos pères ont commencé à ourdir la toile ; & vous la pourſuivez. George I. ſi je ne me trompe, jetta un coup d'œil ſur l'Angleterre, & entrevit de loin les fers du deſpotiſme ; George II. fit un pas de plus, il chercha à les faire porter à ſa Nation. Vous Sire, vous George III. vous cherchez, à ce que je vois, à ſi bien l'enchaîner, que de ſa vie elle ne ſe puiſſe dépêtrer. Serez-vous aſſez fin pour réuſſir ? C'eſt ce que je ne ſais pas. Mais, Sire, n'oubliez de vos jours que Charles I. périt ſur un échaſaud.

Encore un coup, Sire, ne vous fâchez pas: je parle, comme St. Paul, la bouche ouverte. L'amour ardent que je vous porte, m'engage à vous ouvrir mon cœur & à ne rien vous cacher. Vous ne trouverez pas mauvais, je penſe, que je continue à vous parler avec la même franchiſe.

On vous diſſimule la nature de l'autorité Monarchique Angloiſe : on étouffe la voix reſpectable de la nation déja depuis trop longtems vouée à un honteux & dangereux mépris, & on vous préſente ſous les couleurs les plus traîtreſſes les attraits ſéducteurs du deſpotiſme : on vous fait illuſion ; on vous ſéduit ; on vous tend des piéges par les faux points de vue qu'on vous préſente ; on vous entraîne invinciblement avec la nation dans un labyrinthe inextricable, peut-être dans un abyme profond ; Eh ! Sire, vous ne vous en appercevez pas !

O bon Sire ! ô pauvre George ! Quelles vipères tu rechauffes en ton ſein ! Quels monſtres, uels Miniſtres ſiégent dans ton conſeil ! ils t'aviliſſent, te deshonorent & deshonorent

la

la nation : ils écraſent le peuple, le pillent, le volent, lui préparent des chaînes & des impots : t'expoſent toi & les tiens à tous les dangers imaginables, en te trompant ſur tes devoirs, ſur tes droits & ſur ceux de la nation. Eſt-il poſſible que tu ne puiſſes t'arracher à la ſéduction, & que tu boives à grands traits le poiſon funeſte ?

Il y a, à préſent, trente-ſix heures & un quart, montre en main, qu'un Shérif d'un gros bourg vous a préſenté, Sire, au Palais de Charlotte, Bute, Stormont & Compagnie préſens, une adreſſe comme on vous en préſente tant. Avez-vous pris la peine de la lire ? Crainte que vous n'y ayez pas jetté les yeux, je vais vous en citer quelques traits à la volée. Prêtez attention, Sire, peut-être vous comprendrez !...

" Sous le regne des quatre Princes de la funeſte maiſon Stuart, il a été fait par ces Monarques, foibles comme vous, ambitieux comme vous, de tentatives fréquentes pour renverſer nos loix, abolir les Parlemens, & s'attribuer par la force une autorité ſans frein, un pouvoir ſans bornes.

" Leurs ſucceſſeurs inſtruits par les revers répétés, & la perte finale de cette famille, paroiſſent avoir adopté, à l'époque de la révolution, un ſyſtême d'attaque plus doux, mais non moins dangereux. Depuis ce tems, aux uſurpations violentes, aux hoſtilités contre le Parlement, la politique dominante à été de ſubſtituer les arts de la ſéduction, & en introduiſant dans les aſſemblées nationales une dépendance corrompue, d'émanciper virtuellement la couronne & de la ſouſtraire à toute eſpéce de reſtrainte.

" Depuis que nous avons appellé les Hanover au trône, à très peu d'exceptions & de très courts intervales près, la corruption a été ouvertement le principe de notre gouvernement. Il y a long-tems que la partie ſage & vertueuſe de la nation a entrevû la tendance de ce funeſte ſyſtême, & qu'elle en gémit. Mais auſſi long-tems que la reſtauration de la lignée Stuart a été un événement à peu près probable, le retour du deſpotisme démaſqué étoit un danger imminent contre le quel l'imprudence n'enviſagea de reméde que dans le parti qu'elle prit de fomenter l'influence de la Cour.

" Dans les derniers tems, dans ces jours de ſuccès où la vanité & la proſpérité nationales étoient portées à leur comble, arrêter le torrent de la corruption eut été une tentative vaine & infructueuſe. Mais aujourd'hui que, par la ſotiſe & l'infatuation inexpreſſibles de vos conſeils, ce preſtige ceſſe; aujourd'hui que nos provinces de l'Amérique ſont, ſans eſpérance de retour, démembrées de l'Empire; aujourd'hui que nos propriétés, notre liberté plus chère que la vie, ſont expoſées à toutes ſortes de dangers; que nos anciens ennemis, nos irréconciliables rivaux, aidés par l'allié qui étoit jadis notre ami, encouragés par preſque toutes les Puiſſances de l'Europe, inſultent hautement & bravent orgueilleuſement ce malheureux pays; où courbés ſous le faix énorme des dettes publiques, la ſubſtance nationale s'évapore rapidement & à vüe d'œil; aujourd'hui que notre population diminue; que notre agriculture, notre induſtrie, notre commerce, notre navigation, ces quatre alimens ſi néceſſaires à notre proſpérité & même à notre exiſtence, ſont réduits à rien & preſque étouffés; que nous voyons le déſordre, la confuſion, la corruption, la

misère, la désolation, en un mot toutes les calamités prêtes à fondre sur nous & consommer notre ruine; aujourd'hui où nous appercevons clairement les chaînes du despotisme le plus accablant se préparer de tous côtés, & s'avancer à grands pas. .. Il est évident, Sire, que le système de corruption est parvenu à son dernier dégré de maturité, & que la crise de notre constitution viciée, ou bien une dissolution politique sera l'effet inévitable de notre négligence & le résultat assuré du système odieux que vous ont perfidement, traitreusement, *Jésuitiquement* suggéré les ames damnées de votre Conseil."

Quel tableau, Sire que celui de notre situation actuelle! Quel est le vrai-Anglois qui peut l'examiner sans frémir?

Considérez avec moi la Grande-Bretagne dans son vrai point de vüe. Ce n'est plus cettte fière & noble Puissance, qui, n'a guère la première sur toutes les mers, se croyoit en état de balancer seule par ses forces navales toute la marine de l'univers; d'être le levier du monde; de préparer les révolutions;

de promener ſur ſes flottes le deſtin des nations. Mais une Puiſſance qui dans ce moment ſe trouve préciſément marquée pour la chaſſe, détournée par le limier du troupeau qui l'abandonne, comme vous l'a dit confidemment, n'a guère long-tems, votre ami Lord Shelburne; une Puiſſance, qui, à cette heure, *danſe la danſe de mort*; une Puiſſance dont l'Empire eſt reſſerré, la ſuprématie éclipſée; dont les flottes ne ſont plus dominatrices des mers; dont les armes ne ſont pas invincibles ſur-terre; une Puiſſance écraſée ſous le fardeau d'une dette immenſe; environnée, preſſée de légions d'ennemis; ſans un ſeul ami, un ſeul allié; une Puiſſance dont l'honneur des conſeils eſt flétri, ainſi que celui de ſes armes; une Puiſſance enfin a la deſtruction de la quelle, vos Miniſtres, Sire, ont appellé & provoqué l'anathême & la vengeance de toutes les nations.

Il y a long-tems qu'on les accuſe d'être mal intentionnés pour la patrie; de ſe réjoüir dans le fond du cœur des déſaſtres publics; de ne chercher qu'à entraîner la ruine de la Grande-Betagne; d'être non ſulement des organes ineptes d'un Roi qu'ils ſubjuguent, mais des

traîtres qui vendent ce même prince, après l'avoir aveuglé, & ne profitent de ſa confiance & de ſa foibleſſe, que pour s'enrichir, en le précipitant lui & ſes peuples dans des dangers que l'infamie ne peut que rendre encore plus douloureux.

Il y a long-tems auſſi, Sire, qu'on dit que le Parlement & vous, avez de beaucoup outrepaſſé votre pouvoir depuis la malheureuſe conteſtation de l'Amérique, que le Parlement ſur-tout compoſé des repréſentans du peuple Anglois jouoit la farce odieuſe des valets maîtres, & ſacrifioit l'intérêt de ſes commétans à votre ambition, Sire, & à celle de vos Miniſtres; que dans le cas d'un pareil abus, le peuple avoit droit de retirer un pouvoir auſſi mal adminiſtré, parce qu'à lui ſeul appartient la déciſion d'une guerre comme celle de l'Amérique, & de tout autre événement qui intéreſſe l'Empire, en ſa qualité de légiſlateur ſupréme & de premier fondateur de la conſtitution Angloiſe. Mais il faut, Sire, que la ſotiſe & l'aveuglement de la nation ſoient à leur comble, pour, dans la plus extrême détreſſe, donner tête baiſſée dans les

piéges que lui tend l'avidité, l'orgueil, l'impéritie de ſes adminiſtrateurs.

Quelle farce ſe joüe à cette heure à nos dépens dans le monde! Quels Acteurs! & votre Majeſté y fait le premier rôle, Sire!

Deshonorés par une guerre inteſtine; humiliés par des défaites honteuſes; mépriſés par nos ennemis; délaiſſés par nos alliés; honnis par toute l'Europe à qui nous ſervons de Spectacle; affoiblis, ruinés, accablés ſous le poids des dettes publiques, nous n'entrevoyons de reſſource que dans une révolution qui écraſera à jamais la nation, la diſcrédirera pour toujours aux yeux de l'univers, & accélerera peut-être la diſſolution entière de l'Empire.

On diroit, Sire, qu'il entre dans les plans de vos perfides & inconſidérés Miniſtres de ternir votre gloire & celle de la nation, en lui attirant ſur les bras une guerre preſque univerſelle; en lui feſant perdre des batailles, prendre ſes flottes; & l'entraînant invinciblement dans la cruelle néceſſité de faire à

jamais une paix honteuſe. Le cri eſt univerſel contre eux : qu'on les livre aux loix : qu'on ſéviſſe contr'eux en toute rigueur : que leur tête ſoit le prix de leur perfidie, de leur trahiſon, de leurs coucuſſions.

Depuis plus de quatre ans, ils bercent traîtreuſement la nation du plus chimérique & plus abſurde eſpoir ſur la réduction de l'Amérique, & en fomentant la révolte & le trouble, la jettent dans un labyrinthe, une détreſſe, une miſère inexprimables. Téméraires & criminels qu'ils ſont, au moment où la raiſon, la prudence, la force des événemens, & par deſſus tout, le ſoin de notre propre ſureté, de notre exiſtence même, nous obligent, ſous peine d'en être victimes, à garder la modération la plus ſtricte, ils vont nous montrer ouvertement ſous un autre aſpect ; ils vont rompre perfidement en viſière avec nos plus chers & plus anciens aliiés. Quelle témérité criminelle ! quelle imprudence puniſſable !

Que vous, Sire, ou plûtôt vos perfides Miniſtres prennent ſur eux de redreſſer à coups

de canon les prétendus griefs de la Grande-Bretagne ; que par l'abus le plus inconcevable de la ſaine raiſon, ou plûtôt par un eſprit de colère & de vindicte perſonelle, ils s'efforcent à rendre toutes les Puiſſances ennemies de l'Angleterre ; une pareille conduite doit être enviſagée comme un des plus grands abus du pouvoir, comme la ſubverſion totale des loix conſtitutives, & l'uſurpation la plus dangereuſe pour la liberté & propriété Britanniques.

O de grace, réfléchiſſez ſérieuſement une fois, Sire, ſur la conduite de ces lâches complaiſans, mercenaires valets, vils eſcaves, fabricateurs de tous les maux que nous ſouffrons, devenus, au vû & ſû de la nation indignée, les fléaux de la patrie, les deſtructeurs de leurs concitoyens, les coopérateurs perfides de l'affreux deſpotiſme ſous le quel ils cherchent baſſement à nous courber, contraints de dévorer en ſecret tout ce que l'opinion publique a d'amer, tout ce que le jugement national & étranger a de flétriſſant ; ils vous raviſſent l'amour du peuple, vous expoſent à tous les dangers ; j'ajoûte : vous aviliſſent, vous deshonorent aux yeux de toutes les nations !

Je vous l'ai dit, Sire, je vous le repette: vous ſeriez digne de l'amour & de l'eſtime des trois Royaumes, ſi vous n'étiez, ni ſi aveugle, ni ſi têtu, & ſi, au lieu de laiſſer le timon de l'Etat entre les mains de gens traîtres, ignares, ambitieux & avides, vous le confiez à des perſonnes qui méritent à juſte titre l'hommage de la plus ſaine partie de la nation, par leur intégrité, leur déſintéreſſement, leurs lumières. Ce n'eſt par des North & des Butes, mais des Richmond, des Rockingham qu'il vous faut, Sire.

Toutes les mains, tous les pieds, tous les bras, tout le corps des Bretons, & leur cœur, & leur ame & leur bourſe, tout eſt au ſervice de leur *King*, lorſqu'il a le bon ſens, la ſageſſe, le patriotiſme qu'on requiert en lui, & qu'il convient qu'il ait ponr conſerver la dignité & la ſuprêmatie de l'Empire. Mais, lorſque toutes ſes vues, & tous ſes plans, comme les votres, Sire, ou plûtot ceux de la corruption de vos Miniſtres, ne tendent qu'à l'uſurpation, la ſubverſion des conſtitutions, des droits de tous les ordres, des droits eſſentiels de la nation, de ſes vœux, de ſes

loix fondamentales: alors le cri d'autant de millions de voix qu'il y a d'ames dans la Grande-Bretagne ſe fait entendre: cri puiſſant! c'eſt la voix du tonnerre. Le *King* a beau chercher à l'étouffer, il faut qu'il ait l'oreille bien dure s'il n'en eſt pas frappé!

Je finis, Sire, cette lettre déja trop longue pour que vous ayez aſſez de patience & de courage pour la lire tout au long, d'une fois, en vous aſſurant de rechef que j'ai pour votre perſonne l'affection la plus tendre, que je brûle de zéle pour votre ſervice, & que je prens le plus vif intérêt à tout ce qui vous regarde. Tous les jours, je fais des vœux au ciel pour qu'il touche, qu'il remüe votre cœur, qu'il éclaire, qu'il illumine votre eſprit, ſur-tout pour qu'il vous inſpire la ſalutaire penſée de chaſſer loin de vos yeux tous ces traîtres de Miniſtres, corrompus, gâtés, & qui ne valent ſeulement pas la peine que le Diable les emporte.

Que Dieu, que la nation leur pardonne: mais il eſt tems & très tems, Sire, de les ôter de place, ſi vous voulez élever un autel

à votre gloire, ſatisfaire, tranquilliſer les eſprits, calmer l'effervescence du peuple, regagner enfin dans les cœurs la confiance qu'il eſt naturel de placer en vous, en vous conſidérant comme le gardien né de la liberté & félicité publiques!

Craignez les regrets, craignez les remors, Sire: redoutez ſur-tout la malédiction de la nation: qu'elle ne vous accompagne pas dans la tombe!

De votre gracieuſe Majeſté,

Sire,

Le très humble Serviteur
THOMAS BOOT Cordonnier-Royal.

P. S. Je ſouhaite de tout mon cœur que votre Majeſté faſſe ſon profit de ce que j'ai pris l'ingénüe & franche liberté de lui dire. Si je n'ai pas tout-à-fait le malheur de lui plaire, & ſi elle veut gracieuſement entretenir une correſpondance familière avec moi, j'aurai l'honneur de lui faire part de tems en

tems de mes petites lumières & de mes foibles conſeils. En récompenſe, je ne demande autre choſe, ſi non que, ma femme ſe trouvant groſſe de ſon premier enfant & prête à accoucher à toute heure, il plaiſe à votre Majeſté, Sire, lorſqu'il ſera venu au monde, de le tenir au batême avec votre digne femme, l'aimable Charlotte. Cette faveur ajoûtée à celle que vous m'avez faite d'être votre Cordonnier Royal, ne pourra que me porter enſuite, en qualité de votre compère, à épouſer vos intérêts auſſi chaudement que le plus chaud tenant de votre Miniſtère. Vous me devez cela, Sire. Il y a cinq ans que je vous fais crédit, & dix que je travaille pour vous. Cette grace me ſera cent fois plus précieuſe que ſi votre Majeſté me feſoit Duc & Marquis, & Lord Chancelier, & Lord Tréſorier & Lord de l'Amirauté.

Adieu, Sire, Dieu Sauve le Roi & ſa fabrique!

SECONDE LETTRE

DU ROI A THOMAS BOOT.

Ami Boot, tu me dis dans ta lettre des choſes choquantes, auſtères, ſéches, dures à l'oreille; des choſes capables, ſi j'avois de la bile, de me donner la jauniſſe, de me mettre en furieuſe colère contre toi, ſi je ne connoiſſois à fond ton ingénuité, ta franchiſe, & ne ſavois vraiment que tu parles de l'abondance du cœur. Non obſtant, je ne me fâcherai pas, puiſque tu m'en pries: mais, une autre fois pourtant, ne ſois ni ſi tranſparent, ni ſi clair: on ne dit pas des ſotiſes ſi ouvertement aux gens.

Après tout, que je ſois né ſous une bonne ou mauvaiſe étoile, qu'eſt-ce que cela te fait? Que je ſois têtu, opiniâtre, ça ne regarde perſonne, chacun a ſa tête dans le monde:

Que je n'aye pas autant de génie que toi, ça peut être : Qu'à ma *bonne-hommie* il manque, comme tu dis, l'eſprit de Charlotte, à la bonne heure : elle l'a excellent à la vérité, & tel que je le ſouhaiterois à tout Anglois & Angloiſe de l'Angleterre.

Que je ſois ſoumis aux loix comme toi, ſujet aux loix comme toi, c'eſt ce qu'un tas d'impertinens barachent tous les jours dans des comités & ſur les traiteaux Parlementaires, & viennent enſuite me baracher en face : mais jamais aucun de ces baracheurs ne me l'a ſi impertinemment baraché comme tu me le baraches. Jamais perſonne n'a eu l'effrontrie de dire, comme tu dis, que le *Souverain Lord George* III. ait des maîtres, qu'il ſoit leur valet, tu dis plus : leur eſclave. Je ſais comme toi que, du bon plaiſir du peuple Anglois, mon grand grand père a été appellé au trône : mais en vertu de cet appel, j'ai droit par ma naiſſance à la Couronne, & on ne peut me l'ôter. Tu dis que les Anglois ont la faculté de punir, d'abattre, ou de chaſſer le *Souverain Lord le Roi*, c'étoit bon autre fois, & du tems des imbéciles Stuart : mais

aujourd'hui c'eſt toute autre choſe. Tu dis que je ſuis *King* Anglois, je le ſais bien, puiſque c'eſt mon pays: va, ſi j'étois *King* de tout autre endroit, je t'aſſure que je donnerois de bons coups d'eſcourgées à ces faquins de l'Oppoſition qui ne criaillent ſi fort, ſans ceſſe, contre moi & mon adminiſtration, que parce que je n'ai pas, chaque jour un Marquiſat, ou cent mille livres Sterling à leur donner. Tu te mets en frais inutilement pour me prouver ce que je ſuis & ce que je ne ſuis pas: je ſais comme toi que je ne ſuis, ni Roi de Pruſſe, ni Sultan, ni Czar; mais le tems eſt un grand maître qui apprendra toutes choſes.

Tu dis que Lord Bute m'a empoiſonné, gâté; tu te trompes: j'ai de grandes & de très grandes obligations à cette homme; ce que tu dis de lui me déplait infiniment: je l'aime de tout mon cœur; c'eſt la plus belle ame, le plus brave, le meilleur citoyen des trois Royaumes.

Tu te déchaînes comme un enragé ſur mes Miniſtres & mon Conſeil: mais tu ne connois pas

pas comme moi le rare mérite & les talens supérieurs des personnages à qui je donne ma confiance. Ce sont tous, chacun des Phénomenes en leur genre, des miroirs de fidélité, de sagesse, de prudence, de désintéressement. Bute, par exemple, de qui tu dis tant de mal, est la candeur, la probité, la simplicité même. Stormont est à la fois le plus sage Ministre, le plus grand politique, l'homme le plus versé dans les intérêts des Cours qu'on puisse trouver. Sandwith est la personne la plus capable qni existe pour mener la marine de la Grande-Bretagne, & fraper de grands coups sur celle de nos ennemis. Germaine, ah! Ami, le grand personnage! Si les troupes Britanniques ont honteusement mordu la poussière en Amérique, je suis bien sur que ce n'est pas sa faute, mais bien celle de ce lâche Burgoyne qui a mis lâchement les armes bas, parce qu'il n'a pas de cœur. Pour North cet incomparable, ce génie profond, ce savant calculateur, c'est bien le *nec plus ultra* de tous les gens à trouver pour être placés avec gloire à la tête d'une trésorerie. C'est bien, mon ami, le Gibraltar de la Finance, comme Sandwich l'est de la Marine, Ger-

maine de la Guerre, & Stormont de la Politique. Ah ! les grands hommes, tous tant qu'ils ſont ; ceux qui en diſent du mal, ont bien tort ! & toi, Thomas, je vois bien que tu n'es que l'écho des pamphlets, des mauvaiſes langues & d'un tas d'impertinens, gens mal famés, qui voudroient les voir porter la tête à l'échafaut. Mais l'échafaut n'eſt point pour de ſi braves Miniſtres, qui me ſont ſi attachés, qui ont des intentions ſi pures & qui ſont toujours de ſi bon accord. Ils font de leur mieux pour mon ſervice & l'établiſſement de ma famille, je leur ſerai dévoué juſqu'à la mort.

Raſſure toi, Mon ami, la bouſſole de l'Etat ne peut être entre de meilleures mains que celles à qui je l'ai confiée. Mes Miniſtres ſont des Phœnix de capacité, de lumières. Heureuſe la Grande-Brétagne d'être gouvernée par eux & par moi ! ah ! que nous ſaurons bien terraſſer, pulvériſer nos nombreux ennemis, & remplir l'univers de la terreur Britannique ! nous gémiſſons en ce moment des déſaſtres, des malheurs, de la décadence & même de l'anéantiſſement total qui ſemble menacer l'Empire, mais ce n'eſt qu'un nuage paſſage

qui nous fait craindre & qui se dissipera demain. Avec l'aide de Dieu & l'assistance des bons conseils de mes dignes Ministres, j'espère bien retirer la Grande-Bretagne de l'humiliation & l'opprobre où une nuée d'ennemis ligués ensemble veulent méchament la plonger. Je me flatte d'avance du succès, comme aussi de faire grandement repentir ceux de nos plus acharnés qui cherchent à nous porter le coup de grace. Je me propose bien de les mener comme de petits garçons le foüet à la main. Ils préparent des verges, mais c'est pour eux.

Un autre fois, Ami Thomas, je reviendrai aux divers textes de ta prolixe lettre. En attendant, crois que j'ai les meilleures dispositions pour la Patrie; que mon cœur naturellement droit & sensible brûle du plus pur zéle pour les vrais intérêts de l'Etat; qu'en qualité de premier Citoyen d'une nation libre, je ne m'intéresse qu'à sa dignité, sa félicité, sa gloire; & que loin de chercher à lui forger des fers, & à élever sur les débris de la liberté un trône au despotisme & à la tyrannie, personne n'a plus d'horreur que moi pour une autorité sans bornes, pareille à celle qu'exercent en Russie & & en Turquie les Czars & les Sultans.

Avant de finir, je dois te dire que nous venons de conclure un Traité en bonne règle avec la Cour de Vienne, & que nous tenons l'Empereur dans notre manche. Nous lui promettons un subside d'un million Sterling par année: & lui, de son côté, nous promet d'attaquer la France par les parties les plus sensibles, par l'Alsace, la Lorraine, par exemple. Il nous promet en sus de retirer les barrières des Pays-Bas des mains des Mynheers, & de nous prêter vingt-mille hommes de ses troupes, qui joints à cinquante mille Hanovriens, j'enverrai fondre à l'improviste sur ce chenil de Hollande. Je veux jetter ce morceau de terre dans la mer.

Je dois t'aviser de plus que cette impudente *neutralité armée* dont toutes nos Gazettes ont tant parlé, s'en va en fumée: j'ai toujours bien dit que c'étoit de la crême foüettée. Je n'en ai jamais eu peur, au moins! & à l'heure qu'il est, je la crains moins que jamais. J'ai reçu Dimanche une lettre très belle de la Czarine dans la quelle elle me fait mille complimens, mille politesses, & promet de m'envoyer des pelleteries superbes, & une pelisse charmante pour l'hiver prochain.

Le Roi de Dannemark a invité mon fils l'Evêque d'Oſnabruck à aller paſſer les premiers jours du Printems à ſa cour. Le Roi de Suéde ſur un ſimple petit billet que je lui ai écrit de ma main, a frappé de l'épée & décoré du cordon d'un de mes ordres le Chevalier Wroughton mon Miniſtre chez lui. Par tout, mon ami, égards, amitié, politeſſes pour moi.

Autre choſe : l'Eſpagnole, la vieille Doüarière de Portugal eſt paſſée dans l'autre monde. C'eſt elle qui a cherché a dénouer le fil de l'alliance étroite qui eſt entre nous & la Majeſté Fidèle, à ſon grand avantage. La Cour de Lisbonne n'étant plus ſoufflée par celle du Pardo, rentrera dans nos rets, il n'y a pas de doute.

La Hollande tremble de peur : le Juif Pinto, l'un des Eſpions de Lord Stormont, à la Haye, mande dans ſa dernière dépêche que les Mynheers ſont dans des tranſes affreuſes, & prêts à nous offrir, tant que durera la guerre avec la France, trente tonnes d'or par mois, ſi nous voulons les laiſſer en paix.

Voilà, mon ami, le fruit de la ſageſſe, des grands talens & de la politique profonde de mes

Miniſtres. Conviens donc avec moi qu'on cô-reroit tout le monde, & qu'on ne trouveroit pas des hommes du même acabit. Ah! les incomparables! North ſera Marquis, & Stormont Duc, bien ſur, au premier jour.

Excuſe, cher ami Boot, ſi je n'ai pas mis plus d'ordre à ma lettre. Le tems me preſſe: je vais te quiter. Les malles étrangères arrivent en ce moment: Lord Stormont m'aviſe que ſes Eſpions qui lui coûtent trois mille trois cent livres Sterling par ſemaine, ont fait de ſurprenantes découvertes outre mer. Indépendamment de ce qu'il va ſe tenir un Conſeil Extraordinaire, & que je dois vîte m'y rendre, j'ai deux garnitures de boutons à finir, l'une pour le Gouverneur Elliot qui tient ferme comme un roc à Gibraltar; & l'autre pour l'ambaſſadeur Yorke qui a réſidé trente ans en Hollande, & qui y a fait des merveilles. Avant ſon départ de la Haye, il a conclu & terminé avec le Stadhouder Guillaume d'Orange, un double mariage; l'un de mon fils Galles avec la fille de Guillaume; l'autre du fils ainé de Guillaume avec ma fille ainée Charlotte; c'eſt un aſſez bon parti: d'ailleurs, quand on a quatorze Enfans nés au monde, on les place où on peut &

comme on peut. Encore un coup, excuſe moi, mon ami, une autre fois, je t'en écrirai plus au long. Adieu, Thomas à revoir.

A propos, aye ſoin, je t'en prie, de tenir prêtes, pour le premier jour, les douze-douzaines de paires de ſcarpins que je t'ai commandées pour mon fils l'Evêque d'Oſnabruck. Ne crains rien pour ton argent: crédit eſt bon chez moi. Quand j'aurai touché le premier quartier de ma liſte civile, je te payerai les cinq années de fournitures que tu m'as faites.

Tu es heureux au prix de moi, Ami Thomas: tu n'as que ton petit ménage & ta femme, & moi, j'ai deux ménages, deux femmes, quatorze Enfans. Le premier ménage, comme tu ſais, va aſſez mal, à cauſe que la premiere de mes deux femmes eſt une dévergondée qui me caſſe la tête, qui fait enrager tout le monde & qu'il n'eſt pas poſſible de mettre à la raiſon. La ſeconde eſt des plus braves, des plus gentilles, elle fait tout ce que je veux, elle eſt l'objet de mes amours. Toi, l'ami, tu as ſeulement une femme qui eſt douce comme un agneau; elle t'aime, & tu l'aimes auſſi parce qu'elle le

mérite; tu es tranquille & heureux auprès de ton petit foyer; tu travailles à ton métier de Cordonnier; tu as de bonnes pratiques; tu gagnes de l'argent à pleines mains; on ne te casse pas continuellement la tête comme à moi; tu es cent fois plus fortuné que je ne le suis, moi qui ai plus de revenu que toi, & en sus ma fabrique qui va encore, à présent, assez bien, mais qui, je crains, tombera bientôt, si la paix ne se fait, parce que tous les débouchés me vont être fermés pour l'étranger. Mais, patience! c'est une morte saison, qui, peut-être, ne durera pas.

Adieu donc, l'Ami, &, si tu le desires si fort, je tiendrai ton enfant sur les fonds de batême avec mon épouse Charlotte; & puisque ta femme, comme tu dis, est prête d'accoucher, fais moi avertir de l'heure & moment, je me rendrai à l'instant chez toi. Encore une fois, adieu, bon jour, bon soir, bonne santé, Ami Thomas.

TROISIÉME LETTRE

De THOMAS BOOT au Lord STORMONT.

Bravò! bravò! Victoire, victoire, & quatre pages de victoires, My Lord! Vous avez déniché Sir Joseph Yorke de la Haye; vous avez, en grand homme que vous étes, ouvert la tranchée avec l'ingrate & perfide Hollande, & votre Seigneurie s'apprête tout de bon à faire bravement la guerre à tout le genre humain. Que de lauriers n'allez-vous pas ajouter à ceux dont vous vous étes déja couvert, My Lord! Négotiateur éprouvé, politique consommé, Miniſtre univerſellement vénéré, la toute récente levée de bouclier que vient de faire votre Seigneurie, va mettre le ſceau à ſa réputation.

O grand Stormont! tu auras la gloire d'a-

voir ſauvé l'honneur du Roi, de la Patrie: d'avoir arraché la Grande-Bretagne à l'opprobre & à l'infamie!

Admirez, admirez, Anglois, le ſage Miniſtre que le génie d'Albion a ſuſcité pour notre ſalut en ces jours de détreſſe & d'alarmes! O mes Compatriotes, enflez vos voix, faites retentir les airs de vos applaudiſſemens! Après que les troupes Britanniques ont honteuſement mordu la pouſſière, & ont été ignominieuſement captives au delà de l'Atlantique; au moment où le canon ennemi qu'on annonçoit auſſi fort que le tonnerre paroiſſoit ébranler les fondemens de l'Angleterre; au plus fort de la honte & du danger, apparoit Sormont pour faire avorter les deſſeins tyranniques & envieux des ennemis du non Breton, & procurer à la Grande-Bretagne la vengeance düe à la Reine de la mer & à la Souveraine de la terre. Oui, à lui étoit réſervé d'abattre la tête de l'hydre formidable, & d'élever la grandeur de l'Angleterre ſur les ruines de tous les Trônes & Empires du monde!

Oui, My Lord, l'univers eſt un champ trop

étroit pour l'étendüe de vos talens. Vous ſoutiendrez, bien aſſuré, les aſſauts de toutes les Puiſſances de l'Europe qu'on verra tour-à-tour venir échoüer contre les rochers de votre politique. Tous vos projets ſont bien conçus: ils portent l'empreinte de ce vaſte génie qui vous caractériſe. Le rappel ſubit de l'Ambaſſadeur du Roi à la Haye eſt le plus grand coup de politique poſſible. L'Europe ſpectatrice d'un événement ſi imprévu, ne peut qu'admirer cette audace que donne la force & la ſupériorité du génie. La génération préſente & future ne fera point difficulté, My Lord, d'aſſimiler votre Miniſtère à celui du grand Ximenès, du grand Richelieu, du grand Chatham, enfin à tout ce que l'univers a produit de plus grand dans le globe politique.

Que nos ennemis roulent des pierres ſur nos têtes, ils en ſeront les premiers écraſés. Que l'orage gronde; que les flots mugiſſent; que les vents, les tempêtes & tous les Diables ſe déchaînent avec fureur, notre vaiſſeau y réſiſtera, & c'eſt avec une certitude aſſurée, My Lord, que je goûte d'avance la joye du

tryomphe que remportera finalement, ſous la conduite de votre Seigneurie, la Grande-Bretagne.

C'eſt à votre gloire que je confeſſe, My Lord, que vous êtes un génie rare, admirable, unique en vos opérations: que vous valez, vous ſeul, quatre Suffolck. Bon Dieu! Si vous aviez dans le Miniſtère trois *partners* de votre force; ſi un Lord George Germaine, par exemple, avoit votre tête, & un Comte Sandwich votre expérience; ah! que nous ferions bien une autre figure dans le monde! C'eſt avec raiſon que je vous compare, My Lord, au ſecond tome de Chatham: mais Dieu veüille que comme lui vous ne portiez pas ſi tôt de béquilles!

Oui, My Lord, ceci n'eſt pas dit pour rire: mais, ſi depuis déja quatre ans paſſés, le timon de l'Empire eût été mis en vos mains; ſi vous euſſiez été le limonier en chef; ah! que vous euſſiez bien mieux mêné la broüette! Votre Seigneurie eût déployé toute la boutique de ſa politique; elle eût dérouté tous les cabinets; formé des alliances par ci, des al-

liances par là ; cette impertinente Neutralité armée n'eût jamais vû le jour ; à l'heure qu'il eſt, les rébelles goujats de l'Amérique ſeroient réduits au devoir, & François & Eſpagnols battus à plate couture, pouſſés, repouſſés juſqu'à leurs derniers rétranchemens : la Grande-Bretagne eut tryomphé, mais de la bonne façon.

Au lieu de ce, My Lord, en votre abſence, & pendant que votre Seigneurie s'amuſoit à battre le pavé de Paris, ce bêta de Germaine, & ce crâne de Sandwich ont gâté la beſogne ; nous ont laiſſé tailler des croupières de tous côtés ; & par ma foi, ſi votre Seigneurie n'étoit arrivée à point, c'en étoit fait ! nous périſſions.

L'heureux jour, My Lord, où il tomba à la tête de Lord Bute de vous faire aſſeoir ſur le banc Miniſtériel ! la naſſelle de l'Etat étoit ſans pilote : elle cingloit en pleine mer au milieu de la tempête : quelle main plus capable que la votre d'en prendre le gouvernail & de la conduire heureuſement au port ! Vraiment, My Lord, je puis bien croire que

votre nom retentira dans la poſtérité la plus reculée, & que les races futures, en apprenant les hauts faits de votre politique, & les grands coups que vous aurez frapés pendant le regne de votre glorieux Miniſtère, ne pourront guère s'empêcher de dire de vous, comme de cet autre: „ *Siluit terra in* „ *conſpectu ejus*, la terre ſe tût en ſa pré„ ſence."

Vous voyez par ce petit mot de latin, My Lord, que je n'ai pas oublié tout-à-fait le petit bout que nous avons appris enſemble à l'Univerſité de Cambridge. J'étois votre maître là: & aujourd'hui, bon Dieu! que les cartes ont changé! vous êtes le mien: je ſuis votre ſerviteur, je vous fais des ſouliers, des botes, & votre Seigneurie d'un coup de pouce donne le branle à l'univers. Que le contraſte eſt grand!

Après ce court préambule, & ce petit grain d'encens que vous méritez bien, My Lord, je vais donc entamer une correſpondance avec votre Seigneurie, puiſque vous m'en avez tant de fois, & ſi inſtament prié. Votre Seigneurie tient pour principe de politique *qu'il eſt tou-*

jours à propos pour un Miniſtre d'Etat de voir & d'entendre par autant d'yeux & d'oreilles, ; poſſible: vous avez raiſon, My Lord. Conſéquement donc, autant par devoir, que par l'amitié & l'entier dévouement que je vous ai juré pour la vie, j'entrepens une tâche au deſſus, peut-être, de la portée de mon petit génie, mais non du zéle qui m'anime. — Je commence.

Que ces criards, ces chiens d'*aboïeurs* de l'Oppoſition qui glapiſſent ſans ceſſe contre nos ſages Miniſtres, & qui, n'a guère diſoient de vous, My Lord, que vous aviez, la berlüe, que la tête vous tournoit, que vous n'étiez habile que pour donner à gauche, mettre la nation au cri, & l'envoyer à l'hôpital, qu'ils ſe taiſent, qu'ils ne ſoufflent plus le mot, qu'ils aillent ſe cacher les calomniateurs, les impoſteurs, les mal faiſans!

Moi, Politicomane dans toute la force du terme, homme d'eſprit, grand genie, comme vous, My Lord, je penſe qu'entre deux maux, il faut toujours choiſir le moindre: comme

vous, je crois que la guerre eſt un grand malheur, mais qu'il ſeroit bien plus grand encore, ſi la nation Britannique étoit aſſez lâche pour avaler, comme une pillule, les traitemens honteux qu'on cherche à lui faire eſſuyer de toutes parts. *La Réputation d'une nation en fait la force*, comme vous dites fort bien : &, comme vous, je ſuis perſuadé que nous devons afronter le danger qui nous menace avec un courage mâle, & une intrépidité à toute épreuve. *Il vaut mieux avoir un ennemi déclaré de plus, qu'un ennemi ſecret de moins*, comme vous dites encore excellemment bien. Comme vous, je ne doute nullement, My Lord, que nous ne ſoyons en état de faire face à un ennemi de plus ou de moins. L'eſſentiel, comme le penſe ingénieuſement votre Seigneurie, eſt de les connoître tous. Un coup de main, ou deux, ou trois, ou quatre, vigoureuſement frapés; *frapés aux parties ſenſibles*, pourront ramener les nombreux ennemis que nous avons ſur le corps à une appréciation plus vrai de leurs intérêts, & leur apprendre à qui ils ont à faire, & avec qui ils oſent inconſidérément ſe meſurer.

C'eſt

C'eſt de ſi vrais & de ſi juſtes principes qui vous ont fait lever hardiment, My Lord, l'étendart de la guerre contre l'inique & perfide Hollande, & qui vous font encore braver hautement cette ligue inſenſée, conçûe par l'intrigue & l'envie, enfantée par le délire & la ſotiſe. C'eſt une ſi ſaine politique que la votre, qui arme nos bras, qui aide notre foibleſſe, qui nous inſpire ce courage avec lequel nous défions fiérement la multitude de nos antagoniſtes. Votre Seigneurie a admirablement bien conçu qu'il ſeroit déshonorant & infame pour des Bretons de ſe laiſſer effrayer par leur nombre, ou intimider par leurs efforts. Elle a parfaitement bien ſenti que la nation Britannique préféreroit de s'enſevelir vivante dans le gouffre, plûtôt que de lâcher ignominieuſement le pied.

Noble My Lord, quelle ame eſt la votre! les coups que vous frappés, & ceux que vous frapperez encore, faut croire, rameneront bien ſurement la foule de nos ennemis à la raiſon. Déja les Bataves rentrent dans l'uſage de leur ſens. Ils ſont à vos pieds: baiſent vos genoux: ſupplient votre Seigneurie d'arrêter ſon courroux: lui crient: *miſéricorde!*

Quel engourdiſſement! quel engoüement ne leur avez-vous point cauſé, My Lord! Oh! vous l'aviez bien dit!... A la vérité, vous n'avez point précipité leur St. Euſtache dans l'abyme, comme vous le vouliez faire d'abord, mais, vous l'avez ſoumis glorieuſement aux armes du Roi. C'eſt pour le coup, que vous allez écraſer l'indépendance Américaine, que vous l'allez faire rentrer dans le néant d'où elle n'eut jamais dû ſortir. C'eſt pour le coup, que vous allez rouer, piler, froiſſer, pulvériſer, exterminer *nos implacables ennemis*, *nos éternels rivaux*, & que vous allez rudement donner de la verge au cû de ces Neutres impudens qui ont voulu ſotement nous faire peur.

Approchez Richmond, approchez Rockingham & vous auſſi Monſieur Shelburne, & dites-nous ſi, de votre vie, vous euſſiez pû faire, ce qu'a fait preſque en un clin d'œil l'Auguſte Stormont! Ah! vive ſa Seigneurie! Anglois, criez avec moi: *Huza! Huza!*

Crainte de bleſſer votre modeſtie, My Lord, j'arrête les nombreux torrens qui coulent de ma plume, & qui ſurement ne tariroient pas d'ici à demain, ſi je voulois leur laiſſer leur

libre cours. Je l'ai dit: le génie d'Albion a ſuſcité l. votre. Nous allions tous périr, ſi vous, My Lord, notre défenſeur, notre vengeur, euſſiez tardé plus long-tems à paroître.

Vous le diſiez bien que, lorſque votre Seigneurie ſonneroit une fois la groſſe cloche, qu'elle donneroit le mot de l'ordre à Sir Joſeph, les *pleutres* Hollandois trembleroient de tous leurs membres. En effet, Sir Joſeph n'étoit pas à un demi mille de la Haye, que toute la Hollande étoit en deuil: on voyoit, ſur toutes les faces Bataves comme un crépe funèbre. Une douleur ſombre, mais poignante, mais profonde, affectoit tous les cœurs. Depuis le dernier portefaix juſqu'au premier Bourgmeſtre, tous étoient en allarme & dans les tranſes. Tous paroiſſoient redouter la tempête formée ſur leurs têtes, & qu'ils ſentoient bien être incapables de pouvoir conjurer. Oui, My Lord, jamais on ne vit nulle part, pareille affliction, pareille conſternation. Ce fatal jour de Noël ſera ſurement bien écrit en bonnes & groſſes lettres ſur le Calendrier noir de la République. Le regard de ces hommes qui, la veille, paroiſſoit furieux contre tout

ce qui étoit Anglois, étoit des plus timides; leur bouche qui à la nouvelle de la prise du plus petit navire que nous leur escamotions joliment, pour lui éviter la peine d'aller plus loin; leur bouche, dis-je, qui n'étoit contre nous que blasphêmes, qui lançoit des éclairs & des tonnerres à faire grincer les dents & dresser les cheveux de la tête; leur bouche, oui leur bouche, My Lord, vous crie, à cette heure, comme je vous l'ai déja dit, *Misericorde!*

O admirable! Cent fois admirable My Lord! que votre Seigneurie a bien sçu faire baisser les yeux & le caquet à ces hommes de beure & de fromage! Voilà ce que c'est que d'être grand homme, prophéte, sorcier, grand politique, d'avoir de la dextérité & de savoir la déployer à propos. J'ai toujours bien dit, comme je vous l'ai dit, que le navire de l'Etat ne pouvoit être mieux mené dans ces conjonctures critiques que par les mains de votre Seigneurie. Vous étez, *Dieu me damne*, le meilleur pilote-cotier des trois Royaumes: votre pareil n'est même pas à trouver à Boston, ni en Canada! jugez un peu! — Non, My

Lord, jamais perſonne n'a ſi bien apprécié que moi cette prudence & cette habileté conſommées qui font le fond de votre tête. Ah! que *l'ingrate* & *perfide* Hollande, comme vous l'appellez, My Lord, voudroit bien à l'heure qu'il eſt ſe dépêtrer de vos ſerrez! Si quelques tonnes d'or pouvoient faire plaiſir à votre Seigneurie, ainſi qu'à vos Confrères, pour la laiſſer ſpectatrice tranquille des combats du monde, & la laiſſer ramaſſer à ſon aiſe tous les *picaillons* de l'univers, ah! qu'elle vous les bailleroit bien volontiers! Oui, ma foi, ſi par l'entremiſe & la protection de votre Seigneurie, ſon antique chère ſœur la Grand Bretagne vouloit encore lui donner une petite place dans ſon cœur, & arrêter les brigandages multipliés de ſes voleurs & forbans, je parie ma tête à couper, veux même être étranglé, pendu, ſi elle ne fait les plus grands ſacrifices en or, argent, toile des Indes, porcelaine de la Chine, canelle, girofle, muſcade, poivre, tabac, thé, ſucre & caffé; —— encore par deſſus le marché, ſi elle ne ſe laiſſe pas donner cent coups d'eſcourgées, cent coups d'étrivières ſur le cû, ſi tel eſt le bon plaiſir de votre Seigneurie.

Les Hollandois ſots, mais malins, My Lord, ſavent au parfait ce qu'ils ont à redouter de notre courroux & de notre vengeance. Voyez comme ils ſe ſont laiſſés patiemment piller, voler, foüetter; &, tout récemment, comme ils ſe ſont encore laiſſés *Chrétiennement* mettre à la porte de leurs maiſons à St. Euſtache. Comme ils tremblóient, My Lord, lorſque Sir Joſeph leur remettoit vos Mémoires Diplomatiques! je dirai en paſſant, & comme par parentéſe, qu'ils ſont ſupérieurement bien frappés & bien dignes d'un Miniſtre de la Grande-Grande-Bretagne! on voit bien clairement, My Lord, par ces petits morceaux de Rhétorique achevée, que votre Seigneurie n'a pas mal profité pendant ſon ſéjour à Paris, des leçons de l'Académie Françoiſe d'où partent chaque jour tant de chefs-d'œuvre d'éloquence. Si à l'aide de ces piéces tonnantes & du dernier ſublime, les Bataves n'ont pas à l'heure même obtempéré à vos ordres, ce n'eſt pas leur faute, mais bien la votre. Votre Seigneurie a été trop vîte en beſogne: *Elle a trop tôt ſonné la groſſe cloche:* falloit encore attendre trois jours, Sir Joſeph vous le dira, & vous euſſiez vu, My Lord, ce que

vous n'avez pas vu, c'eſt-à-dire que les Mynheers, pieds-plats qu'ils ſont, vous euſſent livré à St. Jamais, vifs ou morts les chefs de *l'infernale & effrénée cabale Amſterdamoiſe:* au moins, à l'heure qu'il eſt, les Van der Capellen, les Berkel, les Neufvilles, tous bâtards de la France, traîneroient la broüette à Bergop-zoom, ou à Bréda. On ne doute pas encore, My Lord, qu'ils ne la traînent un jour, ſi votre Seigneurie l'exige abſolument, & ſi ça peut appaiſer ſa colère & faire tomber ſon courroux.

Je vous le rép[illegible]. My Lord, les Mynheers ſont prets à ſe ſoumettre à tout ce que votre Seigneurie exigera d'eux. Ils ne ſont pas à s'appercevoir qu'ils ſont les dupes de la France, qui, dans des vues baſſes qu'il eſt aiſé de comprendre, a joué vis-à-vis des habitans de la République, ainſi que vis-à-vis les Inſurgens de l'Amérique, *le rôle de Satan ou du Serpent dans le Paradis.* Les bons Mynheers, les vieux, ceux de l'antique roche, ſur-tout, ont gémi amérement, lorſqu'ils ont vu de certains audacieux, pouſſés par leur ambition, & gagnés par les *Louis* François, s'aviſer d'en-

tamer une négotiation clandeſtine & ſourde avec les ſujets révoltés de l'Angleterre leur ancienne Alliée & Sœur en Religion. Ils ont déploré dans la componction de leur cœur, de voir qu'une affaire auſſi infame, auſſi déshonnorante pour des gens auſſi recommendables, de tout tems, pour la bonne foi & la ſincérité, les ait mis en guerre ouverte avec nous. Ils ſe ſont rappellé, en frappant fortement leur poitrine, combien de fois nous les avons ſauvés des dangers les plus preſſans, arrachés de l'abyme où l'on vouloit tyranniquement les plonger. C'eſt, enfin, en pleurant à chaudes larmes, qu'ils ont renouvellé le tems au quel, protégés par leur Allié naturel, ils ont preſcrit des bornes au deſpotiſme & à l'eſclavage dont ce Tyran le fier Louis XIV. les menaçoit autrefois (*).

Une preuve frappante, My Lord, que les Mynheers, ſentent à merveille que nous ſommes leurs amis, alliés & frères nés: que de nous ſeulement dépend leur exiſtence, leur Re-

(*) Voyez une feüille incendiaire: *Diſcours à la Nation* Hollandoiſe *en général, & à la ville* d'Amſterdam *en particulier.* 1780. *Page* 5. Note de l'Editeur.

ligion, leur liberté, leur proſpérité; & qu'ils ſaiſiront avidemment toutes les voyes praticables, poſſibles, pour renoüer avec nous: c'eſt qu'ils ſe laiſſent tondre comme des moutons, qu'ils ſe contentent de bêler, comme les brebis: c'eſt encore, que ce n'eſt qu'à contre-cœur, malgre eux, avec toute la répugnance imaginable, & parce que la France & les perfides ſuppots de cette Puiſſance, leur pouſſoient l'épée aux reins, leur mettoient le couteau ſous la gorge, & qu'ils ne pouvoient plus reculer vraiment, qu'ils ſe ſont laiſſés entraîner à l'adhéſion du plan phantaſtique de la ridicule & bête Neutralité armée. Ils voyent bien clairement à préſent la ſotiſe & l'imprudence d'une ſi fole démarche. Ah! qu'ils voudroient bien de tout leur cœur pouvoir revenir ſur leurs pas, retirer leur épingle du jeu, au ſacrifice même de quelques trentaine de millions de *Guldes*. Ils connoiſſent à cette heure l'inſuffiſance & la nullité de cette ligue Moſcovienne, ſoudoyée des Piſtoles de Verſailles, *pour*, comme on à très bien dit, *faire peur aux Corneilles*. Je vous dirai plus au long, une autre fois, My Lord, ce que je penſe perſonnellement de cette équipée, ou plûtôt de cette cacade Ruſſe.

Je vais, un inſtant, vous détailler comment s'eſt fait ce *pendart* de Traité Amſterdamois avec les *rolliés* de Boſton. Peu de perſonnes ſavent, & Sir Joſeph a ſûrement ignoré & ignore encore comment le fait s'eſt paſſé. Le voici.

Votre Seigneurie a connu ſans doute à fond, pendant ſon Ambaſſade à Paris l'antique Menin du Dauphin, le nommé Paul-François Quelen, dit La Vauguyon, par les femmes. Son Père, vrai cagot, par conſéquent vrai imbécille, étoit, comme vous ſavez, Gouverneur du Roi actuel. Il eſt mort le pauvre homme, & n'a emporté avec lui que les regrets des enfans d'Ignace (*). Son fils, ce Sr. Paul dont je vous parle, a été éduqué par un des Coriphées de la ſociété. Auſſi, en poſſéde-t-il au ſupréme dégré le génie, la malice, l'aſtuce & toutes les rubriques. Il n'en diffère ſeulement, qu'en ce qu'il affecte, en ſa figu-

(*) Ce La Vauguyon, père, a paſſé, en ſon tems, pour l'un des plus fameux fanatiques du parti Jéſuitique. S'il n'a pas, ouvertement, autant cabalé que l'Archévêque Beaumont, c'eſt qu'il n'avoit, ni ſon front ni ſon audace, & qu'il étoit encore cent fois plus bête. *Note de l'Auteur.*

re rebondie, une hauteur & une morgue indicibles, bien éloignées vraiment de la modeſtie apparente & du patelinage reconnu des diſciples de Jeſus.

Eh! bien, My Lord, c'eſt ce même Paul, qui, mû par un Sr. Marchand, expulſé du Noviciat pour quelques petites peccadilles Jéſuitiques, & entré au ſervice du père du ſusdit Paul, pour lui faire la lecture pieuſe de la vie de la bienheureuſe *Marie Alacoque*; . . c'eſt lui même qui a filé & tiſſé cet animal de Traité, qui, avec raiſon & juſtice a excité une rupture entre nous & les Mynheers.

Nommé, tout neuf, Ambaſſadeur à la Haye, par la faveur de Mademoiſelle de Pons, ſa femme, très digne & aimable perſonne, favorite de Madame, (belle Sœur du Roi) ou plûtôt de ſa Couſine la Comteſſe de Maurepas; ce Paul en queſtion, ſoufflé par ſon Ex-Jéſuite Marchand, a voulu ſignaler l'ouverture de ſa carrière Diplomatique par de grands coups, & a débuté par nous porter une botte ſecrete. Il a voulu imiter ſon confrère Vergennes dans les grands coups que cet hom-

me a frappés, en ſon tems, tant en Turquie, en Suéde, qu'ailleurs. Mais, My Lord, Paul Quelen n'a pas la caboche ſi capace que Charles Gravier *. Ce dernier qui eſt vraiment le Stormont François, le ſecond Tome, ne vous en déplaiſe, de votre Seigneurie, a blanchi trente ans ſous le harnois; le premier, c'eſt-à-dire, Paul, a été dix ans valet de pied des Enfans de France, a porté des talons rouges, fait des courbettes, &c. ſachant donc, parce qu'on lui avoit dit, que notre Chevalier Yorke, après une réſidence de 27 *ans* avoit, à juſte titre, acquis tout le crédit imaginable ſur l'eſprit du Stadhouder, ſur celui du Duc Louis de Brunswick, [le mentor du Stadhouder] & généralement ſur les eſprits des hauts Mynheers & des hautes *Vrouwes;* lui Paul, gros malin qu'il eſt, & frère Marchand, grand ſorcier, ont tourné d'un autre côté leurs batteries. Ils ont dirigé leurs machines vers les *Kopmans* de la grande Cité, gens altiers, bourrus, entichés au poſſible de leurs tonnes, ne reſpirant que pour la fraude, la contrebande, par conſéquent pour l'or & l'argent. Paul les a pris par l'hameçon du lucre, & les

(*) Nom propre du Comte de Vergennes. *Note de l'Editeur.*

a tiré dans ſes filets. Ces *Kopmans*, qui ſont vraiment les matadors de tous les *Kopmans* des ſept Provinces, ont ſonné le tocſin, fait tintamare, bacanal, tapage. On les a laiſſés ſe demener dans les rets de Paul, & de ſon ſouffleur Marchand; . . . mais, fachés, piqués, de voir qu'on ne tenoit compte de leur *charivari*, ils ont noblement imaginé de rompre en viſière avec leurs frères & confrères, & ſe ſont ſuperbement portés à ces actes inouis de Souveraineté, *introuvables* dans les annales de la République, & qui lui ont mérité l'animadverſion de la Grande-Bretagne, CURATRICE & PROTECTRICE née des Provinces des Pays-Bas. C'eſt à ce Paul, My Lord, & à ſon frère Marchand, que votre Seigneurie doit attribuer le plan de cet inſolite Traité dont les conſéquences ſont devenües & deviendront pour des millions de ſiécles ſi fatales aux Bataves.

Pour vous dérider le front, My Lord, & vous faire connoître la malice Jéſuitique, je vais vous rapporter une anecdote que vous jugerez bien digne de l'aſtuce infernale des diſciples d'Ignace. Le trait eſt certain: n'en doutez pas.

C'eſt dans le Caffé François d'Amſterdam, j'entens le nouveau, car le vieux n'eſt fréquenté que par des Juifs & des Anglois; oui, c'eſt dans ce *Coffée-houſe* que ſe ſont faites les premières entrevües de Paul, de ſon Jéſuite & du roüé Député de Boſton, avec le Penſionnaire Berkel, le Marchand Jean de Neufville, Capellen & Compagnie; —— &, c'eſt dans un des lieux les plus honnêtes, dans ce que nous appellons ici un *Brothel*, & ce qu'on appelle en Hollande un *Muſico*, qu'ont été dreſſés les articles du fanatique Traité. Les Capellen, les Neufville & les Berkel étoient déguiſés en matelots, feignant d'arriver des Indes, & contrefeſant l'ivrogne; le roüé & pendart Américain étoit habillé à la *Françoiſe*; habit de bouracan, veſte blanche, culotte noire, une badine à la main, & un crapaud à ſa perruque; — Paul avoit un habit plat, un air plat, les cheveux plats à la *Jéſuite*; à ſon air niais, on eût dit qu'il ne pouvoit dire deux: on l'eut aiſément pris pour ſon père dont tout le mérite en ſon vivant, étoit d'écrire à la Vierge & de ſervir la meſſe aux Capucins (*). L'Ex-

(*) Voyez les mémoires du tems. *Note de l'Editeur.*

Jésuite Marchand ressembloit à un Fiacre: les moucheurs de chandelles du *Musico* avoient meilleure mine que lui..... Voilà, My Lord, comme a été fait & conclu ce Diabolique Traité. Jamais l'Enfer, comme vous avez bien dit, l'autre jour, n'en a machiné un pareil. Il en eut fallu bien moins vraiment, My Lord, pour aigrir votre bile & attirer aux Mynheers le juste ressentiment de votre Seigneurie. Mais les esprits de travers, les mauvais sujets de l'Opposition surtout, trouvent mauvais que vous ayez fait gronder la foudre pour ce qu'ils appellent une *peccadilla nationale*: ils regardent comme le comble de la plus haute imprudence de ce que V. S. a laissé entrevoir un si furieux penchant à la vengeance, pour un procédé, disent-ils, de si peu d'importance. Eh! Quel mal, ajoutent-ils, ont fait aux Anglois des lettres écrites par un Marchand du *Zuiderzée* à un agent du Congrès! Le projet d'un traité de commerce à former entre l'Amérique Angloise & la Hollande, qui ne pouvoit se consommer sans le concours des Etats-Généraux, ni s'effectuer qu'après l'indépendance bien reconnue, bien affermie des *insurgens*, étoit-il capable d'empêcher les armées & les

flottes Britanniques de battre, de remettre les Américains ſous le joug de la mère patrie? Ce ne ſont certainement pas des ouvertures éventuelles, des propoſitions préparatoires, qu'on ne doit réaliſer qu'après, & en conſéquence de l'événement qui influent ſur le ſuccès, qui décident du ſort d'une querelle, dont ſa déciſion dépend des canons & des fuſils. S'il n'y avoit pas de grandeur à s'occuper de ces détails mercantilles, pendant que l'Amérique n'eſt pas encore libre, il y avoit au moins beaucoup de petiteſſe à s'en plaindre, pendant qu'elle n'eſt plus eſclave.

Que le Marchand & le Penſionnaire d'Amſterdam ſoient répréhenſibles aux yeux de la confédération Batavique pour avoir autoriſé, ſans l'aveu, ſans la participation de leurs Coaſſociés, une négotiation clandeſtine, cela n'eſt pas incompréhenſible : c'eſt aux Etats de Hollande à apprécier leur conduite, à les réprimander ou punir, ſi elle eſt jugée inégale, ou inconſtitutionelle.... Voilà, My Lord, comme raiſonnent vos antagoniſtes, tous les ennemis de votre gloire & du ſuccès proſpère de vos ſublimes Négotiations. Les plumes

vena'es vous taxent de mauvaiſe foi, My Lord; il y a plus : elle diſent que vous avez agi comme un Sot, en éventant la mine. Indépendamment, ſoutient-on, des autres motifs qui devoient engager votre Seigneurie à diſſimuler des affronts réels, ſi vraiment nous en avions reçus, la politique exigeoit de votre part, dans cette conjoncture, un ſilence abſolu ſur cette infidélité prétendue de nos alliés.

Si réellement, ajoûte-t-on, la négotiation Amſterdamoiſe pouvoit être enviſagée par l'Angleterre comme une trahiſon de la part de ſes voiſins, elle auroit pu en tirer un meilleur parti en diſſimulant, qu'en faiſant un ſi furieux tapage. Dès que la concluſion du Traité que ces liaiſons clandeſtines préparoient, pouvoit lui paroître allarmante, dangereuſe; ne devoit elle pas bénir le hazard heureux qui lui a découvert un complot, dont, ſans lui, elle n'auroit pu avoir que des ſoupçons ou des indices? il lui aſſuroit les moyens de diſſiper cette eſpèce de conjuration, & d'en éluder l'effet. En enſeveliſſant dans un profond ſecret, les piéces qui en conſtatent l'éxi-

ſtence, on pouvoit travailler efficacement en Hollande, à déconcerter les conjurateurs, & à prévenir leurs mauvais deſſeins. Ces renſeignemens précieux, en apprenant ce qu'on avoit à craindre ou à eſpérer, à diſtinguer les amis des mal intentionnés, fourniſſoient des lumières ſur la conduite qu'on devoit tenir pour augmenter ſon parti, & affoiblir le parti contraire.

Mais cette découverte une fois rendue publique, n'eſt plus qu'une mine éventée qui devient inutile, pour ne pas dire nuiſible. En ſonnant le tocſin, comme vous avez fait My Lord, pour des paperaſſes de peu de conſéquence, votre Seigneurie s'eſt ôtée la poſſibilité d'en faire uſage. Vous avez forcé le parti qu'elles intéreſſent à les juſtifier, & celui qu'elles choquent à reſter muet.

D'ailleurs, en faiſant un bruit épouvantable pour ſi peu de choſe, en ſonnant la groſſe cloche, ſelon vos expreſſions, My Lord, vous avez ruiné ſans reſſource le parti de l'Angleterre en Hollande. Votre Seigneurie a fait connoître que la Grande-Bretagne cher-

choit à allumer le flambeau de la discorde dans le sein d'un pays allié, qu'elle avoit un intérêt pressant de ménager, & qu'elle feignoit de vouloir conserver. Elle a réduit ses partisans à la nécessité d'abandonner ses intérêts, & ses adversaires à l'obligation de les y contraindre. Les uns ne peuvent plus défendre sa cause sans honte, ni les autres le souffrir sans indignation. Après l'éclat scandaleux qu'a fait V. S. qui oseroit encore, dit-on, My Lord, pancher pour la Grande-Bretagne? la moindre disposition à l'excuser seroit une lâcheté, & le zèle pour la servir une trahison (*).

On finit par dire, My Lord, que la tête a tourné à votre Seigneurie dans cette occasion; que rien n'égale la mal adresse que vous avez montrée dans cette conjoncture délicate, que les bévues d'un côté, & la fermentation de l'autre qu'elle a occasionnée en Hollande.

Quoiqu'en disent les détracteurs de votre

(*) Lisez, My Lord; ou plûtôt ne lisez pas le nouveau *Journal Politique, Civil & Litteraire*, car V. S. auroit, je pense, un grand creve-cœur.

mérite, My Lord, la voix publique eſt en faveur de Votre Seigneurie, & la plus ſaine partie de l'univers ne peut s'empêcher de reconnoître en vous le plus grand homme d'Etat qui exiſte dans tous les cabinets. Qu'on ne nous parle pas d'un Maurepas; ce n'eſt qu'une vieille cervelle farcie de bons mots, de quolibets & de calembours; — Qu'on ne nous parle pas non plus du *gobe-mouche* (*) de Vergennes, c'eſt un homme puſillanime & foible, qui ne fait que de l'eau claire; — Qu'on ne mette pas non plus en parallelle avec votre méritante perſonne un cagot de Kaunitz, un hipocondre de Panin, un pituiteux Scheffer, un *Robinocrate* de la Floride-blanche: ce ſont My Lord, tous petits garçons qui devroient aller apprendre leur A. B. C. à votre école. Le Roi de Pruſſe même qu'on fait paſſer pour la fleur des politiques du ſiécle devroit venir prendre des leçons de votre Seigneurie. Les Gazetiers ſalariés de la France qui vous déchirent à belles dents, qui ſe jet-

(*) Rien de plus injuſte que cette épithete, tirée d'une Satyre, intitulée: *Les étonnemens des Chartreux*; M. de Vergennes eſt ſurement le meilleur Miniſtre qui exiſte. Note de l'Editeur.

tent ſur votre perſonne comme les corbeaux ſe précipitent ſur les corps morts pour les dévorer, reconnoîtront un jour, (ils le reconnoiſſent déja, mais ils ſont payez pour ne le pas dire) que votre Seigneurie poſſéde au ſuprême dégré les talens rares d'un adminiſtrateur d'un grand Empire. Ils voyent à leur grand creve-cœur, My Lord, que vous tenez ſi bien en bride toutes les Puiſſances du monde, qu'aucune n'oſe broncher. Ils voyent que la Czarine qui s'étoit donnée les airs de propoſer faſtueuſement cet imbécille & virulent ſyſtême de *Neutralité*, & qui, comme un ſecond Phaëton prétendoit, non mener le char du Soleil, mais celui de tout l'univers, ils voyent, dis-je, comme elle ſe tient toute coite, depuis que votre Seigneurie lui à montré les dents. Ils ſavent encore que le petit Marquis de Brandebourg, qui voudroit bien avoir ſur mer, autant d'influence qu'il en a ſur terre, ayant eu l'audace d'écrire, l'an paſſé, à Sa Majeſté, au ſujet de quelques petits navires que nous lui avions ſaiſis, " que le " Roi de la Grande Bretagne auroit la bon- " té de payer les frais cauſés aux propriétai- " res de tel & tel vaiſſeau, ſuivant le comp-

" te qu'il plaiſoit au dit Marquis de lui en-
" voyer ; au défaut de quoi, il menaçoit Sa
" Majeſté de tirer ſur elle une lettre à vüe
" ſur l'Electorat de Hanovre." Tous ces gens ſavent, dit-je encore, comment Fréderic a rabattu de ſon caquet, & baiſſé le ton, lorſque votre Seigneurie a commencé à lui parler. Comme vous avez auſſi bellement relancé, My Lord, ce Rodomont de Comte de Welderen qui, en partant, vous menaçoit, vous & la Grande Bretagne, de ſon courroux & de celui de ſa République qu'il annoncoit comme allant devenir notre plus plus mortelle, plus implacable, & plus acharnée ennemie. Enfin, incomparable My Lord, comme votre Seigneurie en impoſe hautement à la France, à l'Eſpagne, à l'Amérique, à tout l'univers, dans un tems où toutes les Puiſſances ne ſemblent s'occuper qu'a nous forger des fers, nous abymer, nous détruire.

En bravant, comme vous faites, tous les dangers, My Lord, & en défiant hardiment toute l'Europe, preſque entierement liguée pour nous humilier, vous préſentez dans le peuple *Breton* un ſpectacle que n'offroient pas la

Majeſté, la grandeur & la fortune du peuple *Romain* dans les conjectures les plus allarmantes de ſon hiſtoire. Rome incendiée par les *Gaulois*, prête à l'être par Annibal, ne montra pas plus de réſolution, de courage, d'héroiſme que la Grande-Bretagne n'en fait paroître aujourd'hui. Nos ennemis ſont forcés d'en convenir, à leur honte, & c'eſt ce qui fait leur déſeſpoir & votre gloire, My Lord.

Je ſuis obligé de m'interrompre. Le Chevalier Yorke qui eſt ſur ſon départ, me mande à l'inſtant pour prendre meſure de ſes bottes de Campagne, de ſes ſouliers d'entrée, de ſes eſcarpins de bal, pour lui & toute ſa maiſon. Dieu veuille, My Lord, qu'il faſſe de bonnes affaires à Vienne, & qu'il juſtifie dignement le choix honorable que votre Seigneurie a fait de ſa perſonne. Sir Joſeph que je connois parfaitement, eſt un homme du plus grand mérite, juſtement eſtimé & reſpecté dans toute l'Europe. Le Roi d'Angleterre, comme dit Martin Sherlock, eſt bien repréſenté dans toutes les Cours; mais il n'a certainement aucun Repréſentant qui lui ait fait plus d'honneur que cet Ambaſſadeur. Son mérite

ſeul me commande ſon Eloge, dit Sherlock, & à MOI (*), c'eſt la reconnoiſſance qui me le dicte.

Ne vous en déplaiſe, My Lord, ſi Sir Joſeph ne vaut pas plus que votre Seigneurie, il en vaut toujours autant. Votre fulminante éloquence, ou plutôt celle du fulminant *Fraſer*, ce petit vil Commiſſaire de Dunkerque votre Secrétaire, l'a un peu mis en diſcrédit dans le monde; mais on ne l'en aime & reſpecte pas moins. Je vous le dis amicalement, My Lord, vos brulots *diplomatiques* ſont terribles. Ne vous fachez pas, s'il vous plait, ou ſi vous vous fachez, vous aurez deux peines: car je dis la vérité tout cru, comme elle me vient à la bouche.

Quand j'aurai pris meſure de mes ſouliers & de mes bottes, je vous parlerai plus amplement, My Lord; — adieu l'ami, *Vale*, *care Condiſcipule!*

(*) Je ſaiſis de même ici avec plaiſir l'occaſion de faire à M. le Chevalier Yorke mes ſincères remercimens, & de l'aſſurer de ma reconnoiſſance éternelle. *Note de l'Editeur.*

QUATRIÉME LETTRE

DE THOMAS BOOT AU LORD STORMONT.

Je quitte à l'inſtant Sir Joſeph & mon tire-pied, My Lord; ſoudain je reprens la plu- & le fil de l'hiſtoire. Il s'agit de vous dire ici ſuccintement ce que je penſe du ſyſtême politique, des vues, des intérêts des diverſes Puiſſances; & l'idée que j'ai de leurs richeſſes, tréſors, armées, forces de terre & de mer; de la grandeur, petiteſſe, eſprit, ignorance de chaque Empereur, Roi, Monarque, Potentat, & généralement de tous ces petits petits Princes, ſi petits, ſi petits, qu'il faudroit bien le microſcope d'Hervey pour les voir. Cette Epitre, je penſe, paroitra bien digne à vos yeux de tenir place dans les premières poches de votre porte-feuille.

Parlons d'abord, My Lord, de cette Ruſſie, de cet Empire hyperboréen ſi étendu & ſi vaſte que le ſoleil ſe leve & ſe couche dans ſes Etats; Gouvernement ambitieux, pauvre, très peu politique; qui ayant la moitié du monde ſous ſa domination, porte encore ſes regards ſur l'autre, & dont chaque victoire eſt pour lui un dégré vers ſa chûte; dont le trône a été, n'a guère, renverſé; dont une femme a pris la Couronne du tambour, du matelot, du Charpentier *Pierre*, & l'a miſe ſans façon ſur ſa tête. Cette femme, comme on dit, eſt une maîtreſſe-femme: elle joue le petit *Solon*, le petit *Lycurgue*, la petite *Sémiramis*. Elle nous aimoit autrefois, elle ne nous aime plus aujourd'hui: elle étoit jadis notre très humble ſervante, & à cette heure elle veut que nous ſoyons ſes très humbles ſerviteurs. Ils ne faut pas ça, My Lord! Catherine s'eſt vendue à la France pour des colifichets, des brinborions: elle a envoyé dans les Dunes une flotille payée des beaux deniers des François. Catherine tout bel eſprit qu'elle eſt, ne connoit pas cet axiome fameux de ce ſage Grec: *Reſpice finem.* Votre Seigneurie eut bien fait vraiment de le lui ap-

prendre. Elle a fait une grande ſotiſe en ne feſant pas prendre ou détruire, l'an paſſé, ces galères Moſcoviennes, & fourer Palibin & Borriſſow à la Tour. Ce coup hardi eut été applaudi de toute l'Europe; & un nouveau fleuron de laurier ou de myrte eut été ajouté à la Couronne de votre Seigneurie.

Je penſe moi, My Lord, que vous étiez brouillé alors avec votre beau genie. Le bon Monſieur Joly de St. Valier vous diſoit pourtant bien: 1°. que V. S. anéantiroit dans un inſtant la *Stulte* ligue qui s'étoit formée dans le Nord, ſous prétexte de la Neutralité, & ſous les auſpices des Puiſſances ennemies. Vous deviez bien préſumer, My Lord, comme vous le diſoit ce Monſieur, que la Czarine qui eſt le chef de cette ligue, & très peu riche, ayant perdu la meilleure partie de ſes forces; les autres Puiſſances auroient été fort peu diſpoſées à hazarder les leurs; & que ſi elles l'euſſent fait, il eut été très aiſé à V. S. de les détruire. La choſe eut été d'autant plus facile qu'il eſt impoſſible, comme vous ajoutoit ce Monſieur Joly, qu'il y ait jamais une grande harmonie entr'elles. 2°. Votre Sei-

gneurie eut entravé la Hollande. 3°. Elle eut oté à la Czarine les moyens de former par la ſuite une pareille flotille, car M. Joly croyoit, qu'outre la perte de ſes navires, il lui ſeroit impoſſible de trouver un nombre ſuffiſant de matelots expérimentés, encore moins de *roubles*, pour former de pareilles galères. 4°. Votre Seigneurie eut ôté à nos ennemis des ſecours puiſſans dont ils ne peuvent ſe paſſer. 5°. Débarraſſés de cette inquiétude panique, nous euſſions pu faire agir librement nos flottes contre nos ennemis, & frapper de grands coups. 6°. Enfin, votre politique, My Lord, eut brouillé à l'aiſe la France, l'Eſpagne & l'Amérique avec les Puiſſances de la fâte ligue du Nord qui n'euſſent pas manqué, comme remarque fort bien M. Joly, d'attribuer cet échec, à ce que la France n'a fait l'année dernière aucun mouvement pour contenir la flotte Britannique, & qui l'euſſent accuſée d'avoir ainſi ſacrifié ſes alliés, ce qui, croit le même Monſieur, les eut éloignées de faire dans la ſuite aucun mouvement en ſa faveur. D'après ce qu'expoſoit à V. S. M. Joly de St. Valier, My Lord, la deſtruction des Ruſſes devoit vous paroitre un coup déciſif,

que vous n'euſſiez ſurement pas du manquer, qui certainement eut ſauvé l'Angleterre, & arrêté pour toujours l'effort dangereux des Puiſſances Neutres. L'Angleterre pouvoit regarder l'arrivée de la flotille Moſcovienne dans les Dunes, comme un de ces heureux hazards, qui ſaiſis à propos changent tout-à-coup la face des affaires. Eſt-il poſſible que V. S. n'eſt pas apperçu le bon ſens, la pénétration, les vues vaſtes & profondes de ce M. Lieutenant-Colonel Joly de St. Valier, & que vous l'ayez renvoyé comme un *peteux*, avec 150 liv. Sterling, ſeulement? Vraiment, My Lord, cet homme valoit bien votre Fraſer, votre Cumberland, votre Jéſuite d'Irlande! Après tout pourtant, votre Seigneurie peut avoir eu ſes raiſons pour avoir tenu une conduite oppoſée. Il ne m'appartient pas, My Lord, de pénétrer tout-à-fait dans la profondeur des Myſtères de votre inacceſſible politique. Surement que votre Seigneurie a penſé comme penſe ce ſublime politicien qui dit " que les " Moſcovites, après s'être montrés, quelques " mois, ſur les mers, retourneront dans leurs " glaces, où ils ſeront bien aiſes de retrouver leurs vaches."

Qu'eſt aujourd'hui la Pruſſe ? My Lord. Fréderic, jadis grand, victorieux, intrépide, n'eſt plus, comme a dit l'honorable M. Nathaniel Wraxall, ce grand Prince, ce grand Général qu'on admirait en lui, il y a quelques années : ſuccombant ſous le poids des années & des infirmités, il a vu ſa réputation décliner : livré aujourd'hui à l'eſprit d'avarice & de rapacité, devenu capricieux, bourru, il a perdu ſa popularité : il ne vit plus comme il faiſoit, au milieu de ſon peuple : il s'en eſt éloigné, & s'eſt enfermé comme un *Chartreux* dans les ſombres appartemens de Poſtdam : à peine ſes ſoldats l'appercoivent-ils : il eſt devenu méfiant, jaloux de ſon héritier, arbitraire & tyrannique dans les ordres qu'il donne : en un mot, on ne trouve plus en lui le héros qui combattoit à Liſſa, Rosbach, &c. &c. Non, ce n'eſt plus ce grand Roi, ce grand guerrier, ce grand politique, qui, de ſon *Sans-Souci*, dans ſes vieilles bottes, gouvernoit l'Europe : mais un Prince qui ayant perdu ſa réputation a fini par aliéner entiérement ſes troupes qui s'en plaignent preſque univerſellement, le blâment & comme Monarque & comme Général, l'accuſent

de ne les avoir pas conduites dans la dernière guerre avec l'Empereur, comme elles étoient accoutumées de l'être autrefois, & de les avoir traitées avec une sévérité aussi peu méritée qu'inutile. La Prusse, My Lord, qui a étonné un instant l'univers, va éprouver le sort de toutes les grandeurs humaines; cette domination qui lui donne l'Empire, est, comme l'a dit un Auteur, à la veille de descendre dans le tombeau avec son antique Héros, & de s'ensevelir dans le même caveau.

Qu'est la Suede? Un Royaume gouverné par un Prince que l'argent de la France a porté au trône, & rendu absolu en 1772; une Monarchie qui n'a ni sou, ni maille, ni crédit, ni forces. La Suede moderne comme l'a justement remarqué l'honorable M. Wraxall, n'est plus cette Puissance qui sous Charles XII. faisait marcher des armées en Saxe, en Bohème, & portoit la terreur aux portes de Vienne & de Versailles. Elle s'est donnée en spectacle à l'Europe par une révolution inouïe; à l'aide des pistoles de Versailles, Gustave s'est élancé sur le Trône, & s'est enfoncé la Couronne sur la tête qu'il ne portoit qu'à de-

mi. On l'a vu paſſer dans un jour d'un pouvoir ſuborné à une autorité abſolüe. Mais la nation, actuellement eſclave, peut à tout moment redevenir libre & récupérer ſes droits, & ſon Roi rentrer ſans ſa première ſphère.

Qu'eſt le Danemark ? Ecoutez encore l'honorable Nathaniel, My Lord ; il vous dira : que c'eſt une nation de voleurs & de pirates ; un Prince Idiot qui a fait d'une intrigue d'amourettes une affaire d'Etat ; qui a employé le bourreau ; qui a fait deſcendre une Reine du Trône, à ſon éternelle honte ; un Gouvernement, un Miniſtère & une Regence incapables & foibles ; une partie de l'Empire à peine contenue, une armée impuiſſante, une marine trop foible pour pouvoir nous faire du mal ; une Puiſſance enfin que nous pouvons écraſer en un inſtant.

Qu'eſt le Portugal ? un Etat auſſi pauvre qu'un Etat rempli d'or & qui n'a que de l'or doit l'être ; gouverné par une Princeſſe bigote, ſans génie, ni malice, qu'on amuſe avec des *Indulgences* & des *Agnus Dei*.

Qu'eſt

Qu'eſt la Pologne ? un Empire mutilé, ſans forces, ni nerfs : ayant pour chef un phantôme de Roi, plus heureux cent fois lorſqu'il repoſoit ſous les courtines de Petersbourg, qu'il ne l'eſt aujourd'hui qu'il porte le ſceptre des Polacres.

Qu'eſt la Sardaigne ? un Royaume de nom, un pays de marmotes. — Naples ? une Monarchie ſans puiſſance militaire, ni maritime, ni commerçante; régie par un Roi dont tout le mérite eſt de galoper à *Portici*, à *Caſerta*, à *Nitica*.

Qu'eſt Rome, Veniſe, la Toſcane, Gènes, Milan, Modène ? Des ſquelettes de Gouvernement qui n'ont que la peau & les os. Des images de Princes, des Puiſſances de fiction. Des Républiques qui ne figurent que ſur la carte ; des peuples qui n'aiment que le joug; incapables de tout.

Qu'eſt la Hollande ? un Pays, comme on a dit, de *Canaux*, de *Canards*, des *Canailles*, habité par des *magots*, d'automates ambulans, avares, injuſtes, durs, ſans Religion, ſans preſ-

que aucun ſentiment humain, l'objet du mépris univerſel, dont le ſeul Dieu adoré eſt Plutus. Une marine foible, une milice peu nombreuſe, fournie d'hommes, *la lie de la terre*, par les Démoniaques manœuvres des *Zielen-Verkoopers;* (*) des Amiraux, des Généraux, ſans expérience ni valeur; une politique étroite, guidée par un intérêt ſervile; des établiſſemens ſans défenſe, prêts à ouvrir leurs portes au premier gros de flibuſtiers qui voudra les attaquer. Une Puiſſance qui ſe forge à elle-même des fers plus peſans que ceux dont elle étoit chargée ſous le ſceptre d'airain de Philippe II. ſe précipitant par une funeſte fermentation devant les horreurs qui doivent la flétrir.

Qu'eſt la France? une Empire à reſſources à la vérité, grand corps politique, fort, vigoureux & bien conſtitué; mais des campagnes dé-

(*) *Ziel-Verkooper* revient à vendeur de chair humaine. La plus vile ruſe, la ſupercherie la plus condamnable guident cette eſpèce de monſtres qui ne s'enrichiſſent qu'en raiſon du nombre de malheureux qu'ils ont fait. On ne doit pas rougir de dire qu'ils ſont protégés par les Magiſtrats.

ſertes, des Provinces pauvres, un peuple gémiſſant ſous le poid des malheurs publics, des charges, taxes & impôts multipliés qui l'accablent, mourant de faim, (*) gouverné par un Prince ſans tête, des Miniſtres ſans grandes vues, ſans principes réfléchis, feſant beaucoup de bruit & peu de beſogne; un Empire engagé avec des dettes énormes dans une guerre déſaſtreuſe, dans une alliance ruineuſe, & qui doit trouver ſon humiliation & l'accroiſſement de ſes malheurs dans la révolution qu'elle a inconſidérément projetté d'opérer.

Qu'eſt l'Eſpagne ? L'image de la pauvreté & de la miſère ? Un Etat fertile, mais inculte; des Grandeſſes dans l'opulence & des peuples dans l'indigence, ſans bas, ni ſabots aux pieds; Gouverné par un Prince foible, moitié imbécille, uniquement occuppé de la chaſſe, & laiſſant le timon de l'Empire entre les mains de Miniſtres préſomptueux & ignares; entraîné par les intrigues de la France dans une

(*) Il y a dix ans qu'on comptoit dans la Marche & le Limouſin plus de quatre mille perſonnes mortes de famine.

guerre où il ne peut que perdre, & qu'il ne pourra terminer qu'aux dépens de grands tréſors.

Qu'eſt l'Amérique ? un vaſte tombeau ; des contrées dépeuplées & déſertes ; des Colons Indigens, trahis, vendus, eſclaves de petits tyrans ; livrés à toutes les horreurs de la guerre, forgeant eux mêmes dans leurs foyers les chaînes du plus dur deſpotiſme ; courbés déja ſous le faix des dettes publiques. Ravagée par ſes ennemis, ruinée par ſes défenſeurs, & ſes nouveaux maîtres, cette terre fortunée ſe voit à cette heure couverte du ſang de ſes habitans.

Tel eſt en raccourci, My Lord, le tableau que j'ai cru eſſentiel de tracer à votre Seigneurie pour ſon inſtruction. Parlons un peu à préſent de la Maiſon d'Autriche, cette Puiſſance qui nous doit tout ce qu'elle eſt, & qui a autant d'intérêt à nous ménager que nous pouvons en avoir à la fortifier dans nos intérêts. Ecoutons encore un inſtant, My Lord, l'éloquent Nathaniel M. Wraxall. Cet honorable, le ſeul peut-être des Bretons, qui, dans la

plus forte des criſes, n'a pas non plus que votre Seigneurie déſeſpéré du ſalut de l'Empire.

Il a dit à la face des trois Royaumes, " que le genie tutelaire de la Grande Bretagne, avoit rappellé dans ſon ſein une grande Princeſſe dont le cœur étoit le foyer de toutes les vertus & de toutes les grandes qualités, mais qui ſur le déclin de ſa carrière étoit devenue à peu près inutile à ſes Etats: ſon grand âge, beaucoup de dévotion, plus que tout encore trois Archiducheſſes, ſes chères filles, mariées à des Prinſeſſes de la maiſon de Bourbon, tout concouroit à la rendre pacifique: ſa mort a changé tout-à-coup le ſyſtême du Cabinet de Vienne: — Joſeph II. héritier de ſes vertus & de ſes vaſtes Domaines, ayant de plus les vertus particulières de ſon ſexe, plein de feu, d'activité, d'ambition, de courage, dévoré par la ſoif de la gloire, connoiſſant parfaitement, non ſeulement les peuples qui lui ſont ſoumis, mais une grande partie de l'Europe, particulierement la France, voiſin inquiet qu'il ne voit point ſans jalouſie; ayant une prédilection marquée & connue pour l'An-

gleterre : s'occupant ſans relâche des moyens d'illuſtrer ſon nom, & d'ajouter à la proſpérité de ſes Etats, en les feſant participer aux richeſſes du commerce : aux quels on ſait qu'il a déja ouvert quelques canaux : ſupérieur aux préjugés réligieux, à l'influence qui dérive des connexions de famille : adoré de ſes ſujets qui révérent en lui la juſtice du Monarque & les talens du Général : Joſeph enfin qui dans la courte guere de 1778 a eu un aſcendant ſi marque ſur la Pruſſe : *qui dans ce moment-ci a ſur pied 3 à 4 cent mille hommes des plus belles & des meilleures troupes qui exiſtent ſur terre*, troupes qui n'ont, poſé les armes qu'avec un regret marqué & qui n'ont pas diſſimulé dans le tems combien leur coûtoit le ſacrifice que faiſoit leur Prince aux diſpoſitions pacifiques de feüe Marie-Thérèſe ; tel eſt l'allié puiſſant dont la Grande-Bretagne doit à l'inſtant même rechercher l'amitié : nous y avons des droits, nous avons ſoutenu les prétentions de ſon ayeul à la Couronne d'Eſpagne ; nous avons affermi le trône chancelant de ſa mère : voilà du moins des réminiſcences qui conduiſent à des ouvertures. ——

Mais, direz-vous peutêtre, My Lord, qu'elles ſeront ces ouvertures ? Que propoſerons nous à l'Empereur pour l'engager à nous aſſiſter ? L'honorable M. Nathaniel vous l'apprend :

Premierement, *pour le mettre en état d'entrer en Campagne, la Chambre, commencera avant tout pour voter en ſa faveur un million* Sterling : (c'eſt peu de choſe) *en ſecond lieu, on ouvrira le port d'*Anvers *qui ſera déclaré libre :* (rien n'eſt plus facile) *troiſiémement, comme on ſait qu'il deſire quelques établiſſements dans l'Inde, on lui offrira* Malacca, Ceylan, Cochin, Negapatam.

L'avance d'un million Sterling eſt indiſpenſable, il eſt notoire que l'Empereur a beſoin d'argent : ſi l'on objecte la detreſſe nationale, ſi l'on dit que dans les circonſtances préſentes on n'eſt pas en état de ſacrifier un million à l'acquiſition d'un allié ſi puiſſant, au nom de Dieu, My Lord, dès l'inſtant même, tombons à genoux, & demandons la paix comme le fit Louis XIV. en 1709. à Gertruydenberg.

Ouvrir le port d'Anvers, & *le rendre libre, c'eſt à la fois obliger un allié précieux, & nuire à un ennemi : ſi le port* d'Anvers *eſt rétabli dans ſon ancienne ſplendeur*, Amſterdam eſt ruiné. *La ſituation de l'*Eſcaut *eſt infiniment ſupérieure à celle du Texel, & bien plus favorable au commerce ; je ſais que les Hollandois ont pris beaucoup de peine & dépenſé beaucoup d'argent pour géner la navigation de l'*Eſcaut, *que non ſeulement ils y ont même conſtruit des ouvrages en maçonnerie : c'eſt de l'argent qu'il en coûtera pour ſupprimer ces obſtacles. à l'égard des Etabliſſemens qu'il eſt convenable d'offrir à l'Empereur dans l'Inde, il ſera ſingulierement ſenſible à cette attention, ſi l'on peut en juger par l'application avec la quelle il s'eſt attaché à s'en procurer, en s'emparant des îles de* Nicobar. *Un quatriéme moyen de l'intereſſer ſeroit de diminuer les droits ſur les dentelles de* Flandres *& ſur d'autres articles exportés des Pays-Bas* Autrichiens.

Si par ces moyens, My Lord, on reuſſiſſoit, comme dit l'honorable à l'obtenir l'alliance de l'Autriche, les avantages qui en réſulteroient pour nous ſe préſentent d'eux-mêmes en foule. Quelle diverſion en notre faveur, ſi com-

me le fit en 1744, le Prince Charles de Lorraine, l'Empereur ſe portoit ſur le Rhin pour redemander comme ſon patrimoine, le Duché de Lorraine, & l'Alſace comme dépendante de l'Empire ; *le Roi de* Pruſſe *n'eſt pas en état de porter ſur le Rhin une armée de 50 mille hommes : l'armée Impériale s'y recruteroit avec facilité, & tous ſes mouvemens ſeroient ſi rapides que dès le* 1er. Juin *prochain on la verroit aux portes de* Strasbourg ; *il faudroit alors que la* France *portât une armée de 50 mille homme à 50 mille de ſes frontières : qu'elle s'occupat de ſes troupes de terre.* Adieu ſa Marine ſi vantée. Ses Finances épuiſées par le Bureau de la guerre ne ſeroient plus verſées dans la caiſſe du Bureau de la Marine : on ne verroit plus les chariots chargés d'eſpèces prendre la route de Breſt & de Toulon : l'Eſpagne & la Hollande ſe reſſentiroient du même coup : leur marine tomberoit en décadence : nous aurions rempli notre objet ! un noble Lord a récemment dit & répété en Parlement le mot célébre : *delenda eſt Carthago*, il faut détruire la marine de France : on ademandé comment on s'y prendroit pour effectuer cette deſtruction ; l'honnorable vient de répondre à cette queſtion : formez une alliance

avec l'Empereur, & la marine de la maiſon de Bourbon eſt détruite.

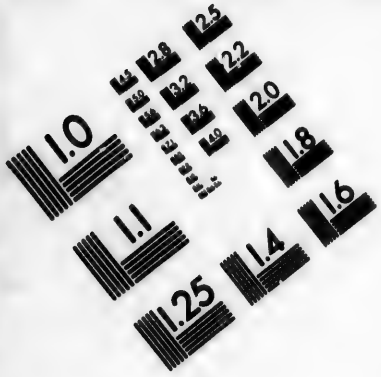
Quel grand homme! quel profond politique que ce Monſieur Wraxall, My Lord! La Nation lui doit une ſuperbe ſtatue; & à ſa mort, il merite bien d'être enterré à Wesminſter avec le grand Chatham & votre grand Seigneurie.

l'Amérique, la France, l'Eſpagne, la Hollande s'étant ouvertement déclarées nos ennemis; les Puiſſances neutres ayant formé une ligue dont l'objet, s'il eut été bien ſuivi, étoit viſiblement de fournir à leur gré des armes & des munitions à nos ennemis déclarés; les têtes foibles qui compoſent notre foible oppoſition, ſe ſont plaintes de ce que nous n'avions pas un ſeul allié à oppoſer cet univers conjuré; bien des gens bien ou mal intentionnés avoient la foibleſſe de les croire & de ſe livrer au découragement, lorſque ſortant des nuages comme un aſtre brillant, M. Wraxall, comme on a dit, a rendu la lumière à cet hémiſphère obſcurci: a montré du bout du doigt dans le lointain un torrent de gloire à venir, qui échappoit à l'infirmité de ma vüe & de la vo-

tre, My Lord ; a enfin préſenté à tous nos yeux étonnés un allié plus puiſſant à lui ſeul que le reſte de l'univers enſemble, l'Empereur d'Allemagne ! pour échauffer encore l'éclat qui l'environne, avec quel déluge de ſolide éloquence ; avec quel ſavant pinceau n'a-t-il pas diſtribué les ombres ſur tous les objets litiques qu'il a d'abord paſſés en revue ſon profond diſcours ?

Tout ce qu'on peut raiſonnablement reprocher à M. Wraxall, My Lord, c'eſt un peu plus de généroſité. Pourquoi ne pas donner annuellement un million à l'Empereur ? La conquête ou l'anéantiſſement de la France, de l'Eſpagne, de la Hollande : l'Amérique à rentrer dans l'allegeance, tous les projets de la Neutralité armée déconcertés ; tout cela, My Lord, ne vaut-il pas bien le million annuel ? & ſi effectivement l'Empereur a confié à l'honnorable M. Nathaniel Wraxall qu'il avoit beſoin d'argent, pourquoi ne pas lui en compter deux pour la premiere année ?

Si M. Wraxall eſt le plus grand, il n'eſt pourtant pas le ſeul ſpéculateur dont ſe glori-



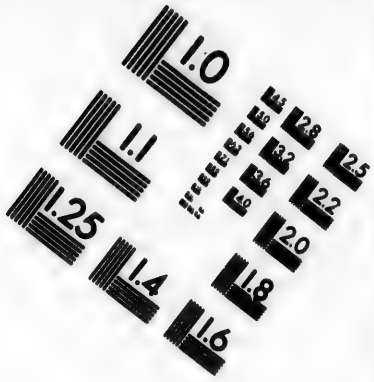
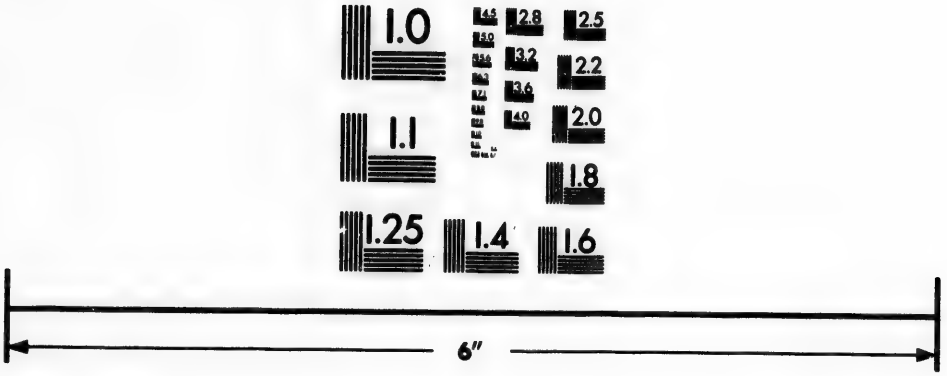
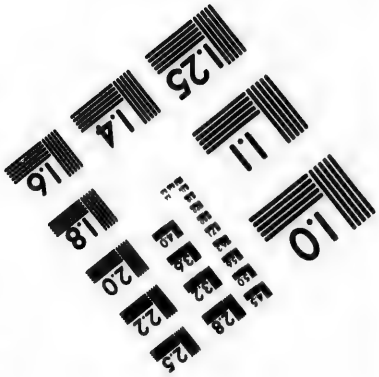


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

fient nos trois Royaumes : & *moi auſſi je ſuis peintre*, oſerai-je lui dire humblement. Voici, My Lord quelques-unes de mes eſquiſſes : Votre Seigneurie, ou M. Wraxall peut en réclamer l'idée.

Si en ouvrant des ports à tous les Princes, qui dans les diverſes parties de l'univers, ſeroient bien aiſes de devenir de grandes Puiſſances maritimes, nous pouvons nous aſſurer leur alliance, pourquoi ſe borner à un ſeul ? Pourquoi ne pas ouvrir, par exemple, une douzaine de ports à l'Empereur du Monomotapa ? Il eſt clair, comme on l'aſſure, que nous pourrions lui confier les clefs de l'Inde ; donnons, lui gracieuſement un million, My Lord, il va mettre en campagne 100 mille Negres dont la couleur ſeule jettera la terreur parmi nos ennemis; il s'arrangera des îles de Madagaſcar, de Maurice, de Bourbon, & de quelques autres bagatelles ſemblables ; nous lui enverrons à cet effet Sir Hughes Palliſer avec 30 vaiſſeaux de ligne ſeulement : car il n'a beſoin que de vaiſſeaux : ou aura ſoin de mettre à bord grande proviſion de petits miroirs, de coutellerie commune & joujous, ce que l'on peut ſe pro-

curer par contrât : cette affaire arrangée ; pourquoi négligerions nous enſuite l'Empereur d'Etiopie ; on ſait qu'il convoite la poſſeſſion de quelques ports ſur la mer rouge : Sir Hughes, chemin faiſant, lui en ouvriroit une vingtaine : alors l'Egypte eſt compriſe, & de l'Ethiopie ſi célébre par des arbres immenſes & antiques, nous tirerions tout le bois de conſtruction, dont nous aurions beſoin pour quatre marines, comme celle que nous avons à préſent & que nous ne manquerions pas de quadrupler ; on ſait que le tout arrive commodément per le *Nil* ; nous formerions un dépôt à Alexandrie, & de là nous dominerions enfin ſur la Méditerranée.

Eh ! Pourquoi encore, My Lord, ne ferions-nous pas un bel & bon traité d'amitié avec l'Empereur des Tartares ? Donnons lui le port de *Canton* : les Chinois ne ſouffleront pas : ouvrons-lui en quelques-uns ſur les mers du Nord, le plus près poſſible de la nouvelle *Zemble* : delà, ſi nous lui donnons un million, il tiendra les Ruſſes en reſpect.

Reſtent les Hottentots, qui gémiſſent depuis

longtems ſous le joug Hollandois: rendons leur la liberté & laiſſons les faire; vous verrez leurs Tirans rapidement chaſſés du Cap-de-bonne-Eſpérance; &, c'eſt alors, que pour le coup nous pourrons dire nous en ſommes venus à nos fins.

Après l'expérimenté & ſcientifique Sir Joſeph Yorke, & votre profonde & impénétrable Seigneurie, My Lord, perſonne de plus propre que le grand M. Wraxall à faire trembler les nombreux ennemis de l'Angleterre; à allumer une nouvelle guerre partout le monde; à renverſer enfin tout le ſyſtême de la politique Européenne. Pourquoi votre Seigneurie n'en fait elle pas tout de ſuite un Miniſtre Plénipotentiaire, un Ambaſſadeur extraordinaire? Pourquoi? pourquoi? ... je m'arrête: ... je m'arrête... Je reviens à mon ſujet.

Les Turcs, anciens & conſtans alliés de François, ſont des maudits mécréans qu'il faut extirper de deſſus la face de la terre. En conſéquence, (M. Wraxall ne l'a pas penſé) nous devons abandonner au ſucceſſeur des Céſars, à Joſeph l'Empereur, l'héritage des Ottomans.

Cette libéralité, My Lord, ſervira à punir comme il faut l'ingrate Ruſſie, que Voltaire par complaiſance pour Catherine, avoit, il y a déja dix ans, invitée à conquerir l'ancienne Grece, à la délivrer de l'eſclavage d'une nation barbare, & à y rétablir la langue & les beaux arts des Praxitele & des Démoſthène.

Pour achever d'humilier les Succeſſeurs ou *Succeſſiſſres* de Pierre-le Grand, le charpantier, le tambour, on ne feroit pas mal d'envoyer des émiſſaires auprès des hordes ambulantes de la Tartarie. Leur habileté déjà bien connue à ſoulever dans l'Amérique, & dans les Indes, les Sauvages, ou les barbares contre des Chrétiens, leur viendroit fort à propos, & leur donneroit les plus grandes eſperances de ſuccès. Ils pourroient même leur porter des caſſe-têtes, les inſtruire à enlever des chevelures ſanglantes & à boire le ſang de leurs ennemis. De ſi grands avantages, un Empire auſſi brillant que celui de la Ruſſie, & ſur tout l'alliance de nous, Anglois, ne manqueroient pas de flatter le *Kan* des Tartares. Puiſque tous les peuples policés ſemblent être d'accord pour rejetter l'alliance Britannique, celle des Sauvages & des Bar-

bares n'eſt donc point à mépriſer. — Un grand homme a prédit que les Hordes de la Tartarie renverſeroient l'ouvrage de Pierre I. & ſe placeroient ſur ſon trône, avec autant de facilité qu'elles avoient uſurpé celui des Dinaſties Chinoiſes. (ça pourra arriver ſans miracle) Les Régences d'Afrique également ſuſpectes, ſurtout depuis la derniere affaire de notre Conſul à Tanger ne méritent pas moins d'être châtiées. Nous pourrions à l'aiſe, My Lord, d'après un plan à donner par l'honnorable M. Wraxall, nous emparer de ce nid de pirates... Et, puiſque ſemblable à l'Alexandre de la Suede, M. Nathaniel ne conquier des Royaumes que pour les autres, il ne faut pas oublier de donner ces vaſtes contrées à notre allié fidele & conſtant, le Portugal.

Nous pouſſerons plus loin la généroſité: nous offrirons la Hollande elle-même, & les ſix autres Provinces de l'union Belgique à quelque Prince qui voudra s'aſſocier à l'Empereur en notre faveur, ou à l'Empereur lui-même. Joſeph qui aime tant à voyager ſera encore plus flatté d'une acquiſition, qu'il pourra aiſément viſiter, qui arrondira ſi bien ſes domaines des

Pays-

Pays-Bas, & lui assurera irrévocablement la possession des Molucques dont l'honorable M. Nathaniel-William Wraxall la généreusement gratifié.

L'on pourroit aller plus loin, My Lord : il y a bien d'autres choses à faire aux quelles V. S. & l'honorable M. Wraxall n'ont jamais songé : je vous les détaillerai une autre fois. Le tems me presse : ma femme est en travail d'enfant : elle va bientôt accoucher. George LE ROI m'a promis d'être Parein, & la femme Charlotte Mareine. Je vais tout préparer pour le batême. — Adieu, My Lord, je suis & serai toute ma vie votre ami, &

Humble Serviteur

THOMAS BOOT.

CINQUIÉME LETTRE

Du Lord STORMONT à THOMAS BOOT.

Je ne pourrai que te tracer ici quelques lignes, cher ami. Je ſuis ſi embarraſſé, ſi affairé, que je ne puis que courir au plus preſſé. Ainſi donc ne te faches pas, ſi je ne te réponds que très ſuccinctement. J'aurois plaiſir à m'entretenir avec toi, mais les affaires d'Etat vont avant tout.

Je ne te croyois pas ſi profond, *Maſter* Thomas: tu voles dans les régions les plus hautes de la politique: tu diſcutes à merveilles les intérêts des Souverains: tu peſes juſte leurs forces, leur puiſſance. Je croirois à t'entendre que tu as dans ta poche la clef de tous les Cabinets. Ah! Que n'ai-je plûtôt connu tes lumières, ta capacité, ton grand génie? il y a dix ans paſſés que je t'euſſe pris pour mon premier Conſeiller d'Ambaſſade. Tu m'euſſes-

été d'un merveilleux secours, à Paris surtout, où j'ai tant travaillé, tant sué, & où Franklin & Consorts m'ont donné tant de fil à retordre.

Je n'ai pourtant pas à me plaindre, cher Thomas ; grace à mes travaux & à ma sollicitude pour l'Etat ; aussi à la haute faveur justement méritée de mon Oncle Mansfield, je suis devenu l'un des Principaux Ministres du Roi. Je sers sa Majesté ; je sers la Patrie ; je fais de mon mieux : jamais, j'espere, l'on n'aura le plus petit reproche à me faire.

Tu m'assimiles, ami Thomas, au second Tome de feu Lord Chatham : ah ! que n'en suis-je le cent & uniéme ! je me croirois bien heureux, dussai-je, même, à mon âge, porter ses béquilles, & expirer, comme ce grand homme, à la porte de Westminster !

Je suis, comme je te l'ai dit tant de fois, amoureux fou de la patrie. La tête m'en tourne ; oui, la tête m'en tourne. Les rigueurs, les clameurs des aboïeurs de l'Opposition contre moi & mes dignes Confrères, ne font qu'augmenter ma

vive paſſion pour elle. Son honneur, ſa gloire, ſa proſpérité, ſes droits, ſes intérêts véritables ont toujours été l'unique objet de ma penſée; la voir rétablie dans ſon ancienne ſplendeur, la voir riche & fortunée, le but de tous mes deſirs; & le bonheur de pouvoir contribuer plus qu'un autre à une révolution ſi néceſſaire, ma ſeule ambition. C'eſt d'après ce principe que mes ennemis doivent juger ma conduite & la ſuivre, cher ami.

Dès qu'il m'a été permis de porter les yeux ſur les rênes du Gouvernement, combien de fois n'ai-je pas intérieurement gémi des déſordres, des déſaſtres, de la décadence, & même de la ruine totale qui menaçoit l'Etat? Quelle ſecrette indignation n'ai-je pas conçue dans mon ame, en voyant la Grande-Bretagne, notre chère patrie, n'a guère ſi fortunée, ſi glorieuſe, ſi floriſſante, tombée dans l'humiliation & l'opprobre, devenue l'objet de la haine & du reſſentiment de l'univers entier? Mon ſein, cher ami, étoit devenu la proye de mille petits ſerpents qui s'entre-diſputoient l'avantage de le déchirer.

Je me ſuis toujours bien promis de chercher quelque moyen d'opérer ſon heureuſe délivrance, & de faire retomber ſur ſes perſécuteurs, ſur nos ennemis & nos rivaux, tous les maux dont ils étoient cauſe. Mille fois j'ai fatigué le Ciel par des vœux importuns, afin d'en obtenir le bonheur d'être choiſi pour le libérateur de notre patrie, & pour l'inſtrument de ſes vengeances.

Voilà, cher ami, quelle a été mon ambition, noble comme moi dans ſes principes, vaſte dans ſes projets, féconde en reſſources, ardente à ſaiſir tous les moyens qui devoient m'approcher du trône, au pied du quel je ſuis maintenant aſſis.

Si mon heureuſe étoile, ami Boot, m'eut élevé, il y a un luſtre, au poſte que j'occupe; ah! comme tu dis fort bien, que j'euſſe bien autrement mêné les affaires! J'euſſe fait ramper la Hollande à mes pieds: j'euſſe humillié la France: abaiſſé, atterré l'Eſpagne: fait demander pardon à l'Amérique: tenu en reſpect dans leurs glaces les Puiſſances du Nord: tout l'univers eut tremblé... Tu vois encore com-

me les choſes à trois quarts déſeſpérées, lors de mon apparition au Conſeil, je les ai rétablies au point de pouvoir eſpérer ſur nos ENNEMIS & nos RIVAUX le plus glorieux tryomphe. Ce n'eſt encore rien: laiſſe faire, l'ami, & tu verras beau jeu.

Voici comme je penſe : je connois la France ſur le bout des doigts; ainſi je raiſonne : ainſi ai-je toujours raiſonné avec un grand politique de mes amis: (*) — „Cette Puiſſance s'eſt miſe par un traité inconſidéré dans les fers du Congrès. L'Europe qui a toujours les yeux fixés ſur ſon audace & ſon ambition, a vu du premier coup d'œil un grand deſſein, & nulles démarches concertées ; a vu dans ſes arſenaux & dans ſes ports des préparatifs immenſes, & nulle exécution ; a vu des flottes menaçantes, & cet appareil rendu preſque inutile; la témérité & la valeur dans les particuliers, la moleſſe & l'irréſolution dans les chefs; tout ce qui annonce d'un côté, la force & le pouvoir impoſant d'un grand peuple, tout ce qui annonce de l'autre, la lenteur & la foibleſſe qui tiennent aux caractères & aux vues.

(*) C'eſt le célèbre Abbé Raynal.

C'eſt par cette contradiction frappante entre les projets & les démarches des François, entre les moyens & l'eſprit qui les employe, que le génie Anglois, un moment étonné a repris ſa vigueur; & juſqu'à préſent, c'eſt, comme a dit mon ami, un problême à réſoudre pour l'Europe, ſi la France, en ſe déclarant pour les Rébelles de l'Amérique, n'a pas elle-même relevé les forces Britanniques.

Ah! ami Boot, que j'ai admirablement bien ſaiſi, pendant mon ſéjour à Paris, l'eſprit des *French dog*: que j'ai dans une bien fine balance peſé leur puiſſance & leurs reſſources! Je n'ai jamais déſeſpéré de ma vie que nous ne puiſſions les battre à platte couture, & les réduire avec le tems à nous demander la paix à mains jointes.

J'ai finement détaché Cumberland à la Cour du Pardo pour lui tâter le pous: j'ai vu ſon aveuglement, ſes incertitutes, ſes lenteurs; & je ſuis preſque ſur de ſon infidelité vis-à-vis de la Cour de Verſailles: je ſais de bonne part qu'elle n'eſt pas à ſe repentir d'avoir épouſé ſa querelle, & par conſéquent celle des Américains.

Pour la Hollande contre qui j'ai fait hautement une levée de bouclier: tu vois, l'ami, ſon indolence, ſa foibleſſe, ſa nullité. Les Hollandois ſont nos amis, depuis un ſiécle; ils ſavent que nous tenons dans nos coffres leurs tréſors; que d'un coup de griffe nous pouvons les reduire ſur la paille, je parle des hauts & Puiſſans Seigneurs de la République qui tiennent dans leurs mains le timon de l'Etat. Nous avons pour intimes le Prince Stadhouder, le Duc de Wolfenbuttel: tous deux nous ont juré fidélité juſqu'à la mort. Nous tomberons à *corps perdu* ſur les Hollandois: ils feront ſemblant de ſe revenger, mais ils ſe laiſſeront prendre comme des ſouris dans la trappe. Nous chargerons nos Canons avec des morceaux de verre, de bouteille & de porcelaine, & ils tireront ſur nous avec de la poudre blanche. C'eſt un accord fait, mon ami: tu as vu, avant la déclaration des hoſtilités, l'Amiral Hollandois Byland rendre les armes au Commodore Fielding, au premier coup de piſtolet tiré; tu as vu un autre Byland, parent du premier, baiſſer humblement pavillon à St. Euſtache, à la première réquiſition de l'Amiral Rodney: il en ira toujours de même, ſois-en

ſur, ami Thomas. Nous avons plus d'amis dans la République que les *French-Dog* n'en pourront jamais avoir.

Quand au ſot Syſtême de Neutralité-Armée formé par la politique hyperboréenne, c'eſt un rève actuellement diſſipé. Je ſavois bien que je parviendrois à enchaîner de chaines d'or le Cabinet Moscovite, ſouffié d'abord, comme tu dis fort bien, ami Boot, par les *Louis* de Verſailles. La Czarine a voulu ſe donner un ton. Elle avoit contre nous un peu d'humeur. Mon prédéceſſeur Suffolck l'avoit un peu fâchée: je lui ai fait entendre raiſon: je l'ai racommodée avec nous. Elle a vu de ſes yeux que de tous les frais énormes que devoient néceſſairement occaſionner les armemens de ſon plan, elle n'en retireroit au plus qu'un écaille. Elle a dit: *j'ai fait une fauſſe combinaiſon*, & elle s'eſt tüe. Si elle eut pouſſé plus loin, je lui euſſe bellement fait mordre les pouces, ainſi qu'à ſes autres Confédérés, Ami Boot.

Nous avons à cette heure un Allié puiſſant. Marie-Thérèſe a bien fait de mourir. Son

fils Joſeph eſt tout à nous. C'eſt un jeune homme plein de feu ; qui ne reſpire que pour la gloire, qui couve dans ſon cœur un reſſentiment mortel contre la France. Je le connois de longue main : il eſt capable de grandes choſes : il eſt actif, entreprenant ; & c'eſt ce qu'il nous faut. J'ai conſeillé au Roi de lui envoyer ſon frère ainé le Duc de Gloceſter pour le complimenter aux Pays-Bas, & l'inviter à faire un tour chez nous. Il l'a promis. Pendant ſon ſéjour nous traiterons de grandes affaires, & je te donne ma parole, ami Boot, que je ferai ſi bien que nous conclurerons enſemble une alliance indiſſoluble. Il y a un million *Sterling* tout prêt pour lui pour une paire de gants. Nous ne laiſſerons pas l'Empereur s'en retourner à Vienne, les poches vuides, je t'en aſſure. Nous avons tout l'intérêt poſſible de le bien ſoigner ; car, ſans lui, nous pourrions nous dire ſeuls contre tous dans le monde. Ce n'eſt pas que, ſeuls, nous ne puiſſions faire face à l'univers entier ; mais un ami n'eſt jamais de trop dans la vie. L'an prochain, je te proteſte, on verra beau jeu. L'Amérique réduite ; l'Eſpagne aux abois ; la Hollande à feu & à ſang ; la France à nos pieds ; la

Grande-Bretagne tryomphante & glorieuſe ; voila, ami Boot, ce que j'eſpère, ce que j'attends, ce que je crois.

Adieu, Thomas; je n'ai pas fermé l'œil depuis trois jours: il y en a huit que je n'ai pas couché avec My Ladi. Elle tempête fort contre la guerre, contre les Américains, contre les François, contre tout le monde. Adieu, Boot, adieu, une autre fois je t'entretiendrai plus au long.

SIXIÉME LETTRE

De THOMAS BOOT au Lord SANDWICH.

Je ne puis, en commençant cette Lettre, que vous féliciter, My Lord; que féliciter la Grande-Bretagne ſur la bonne contenance, qu'à l'aide de votre politique conſommée, de vos travaux aſſidus, nous faiſons vis-à-vis de toutes les Puiſſances du monde. Tous contre nous, ſeuls contre tous, nous tenons hardiment tête à l'univers entier. Graces immortelles ſoient rendues à votre Seigneurie, My Lord! entraînés, plongés dans une guerre malheureuſe; l'Empire Britannique injuſtement, perfidement provoqué, attaqué, aſſaſſiné par des ennemis cruels & atroces, une ligue ſe préſentant ſous l'aſpect le plus formidable, pour arracher de nos mains le ſceptre des mers; tous les maux de la boëte à Pandore prêts à fondre ſur nous, conjurés, diſſippés par la ſageſſe de

votre Seigneurie, ah! My Lord, quelle louange! quelle gloire pour vous! Anglois, faites entendre vos voix, redoublez vos ſons juſqu'à ce que l'écho ait pouſſé juſqu'aux nues le nom du grand, de l'immortel Sandwich! Vils reptiles, qui diſtillez ſur ſa perſonne le venin de l'aſpic, rentrez dans le néant tout à l'heure!

Dans l'inſtant de la plus forte criſe; dans un moment où tous les reſſorts de l'Etat ſont forcés; où tous les muſcles du corps politique éprouvent à la fois une tenſion violente, ſont en quelque manière ſortis de leur place; contribuer encore à la défenſe, à la ſplendeur même de la patrie; quelle ſcience, quel genie & quel art ne faut-il pas avoir pour cela! perſonne de juſte & de raiſonnable parmi tous les graves & ſenſés perſonnages Anglois, ne vous en conteſte le mérite, My Lord. Depuis ſept ans, vous tenez captifs dans vos ſerres les rebelles Inſurgens de l'Amérique; depuis quatre, vous enchainez la France; depuis trois, vous battez l'Eſpagne; vous avez réduit en poudre la ligue du Nord; vous avez fait mettre culotte bas au Lion Belgique;

vons lui avez bellement peigné ſa crinière; à cette heure, vous faites trembler tout le monde. . . . Quel miraculeux miracle, My Lord! . . . On appelloit le fameux Duc de Choiſeul, d'après un bon mot de la Czarine regnante, le *ſouffleur des Cabinets*, *le cocher de l'Europe*, *le boute-feu de l'univers*. . . Ah! puiſſe aller à tous les Diables, My Lord, ce cruel ennemi de l'Angleterre, auteur de tous nos maux! Et votre Seigneurie puiſſe-t-elle éprouver, à préſent & toujours, toutes les bénédictions du Ciel pour ſon zéle & ſes talens à défendre les intérêts & à cenſerver l'honneur de l'Empire contre ſes forcenés ennemis! Vous méritez bien autrement que ce Dog, My Lord, un bon tribut d'éloges.

C'eſt ce *rogue*, oui ce *rogue* de Choiſeul, My Lord, c'eſt lui qui eſt la première cauſe de la malheureuſe révolution de l'Amérique, de la guerre funeſte qui nous afflige, de toutes les calamités grandes qui nous poignent. Vous ne ſavez peut-être pas comment cet infernal génie s'y eſt pris pour nous porter des coups; je vais vous le dire: un peu de patience, My Lord. Je l'ai connu au parfait: je

lui ai fait des ſouliers, des eſcarpins & des mules à Paris. C'eſt un bien vilain Monſieur, mais farçi d'eſprit & de malice.

Que je vous raconte en raccouçi ſon hiſtoire : elle pourra diſtraire, égayer votre Seigneurie, lorſqu'elle reçoit de mauvaiſes nouvelles dans ces Bureaux ; la voici.

Pour commençer, faut vous dire, My Lord, que ce Choiſeul étoit un pauvre *Gentleman*, mais de bonne maiſon, alliée, dit-on, à la famille Lorraine. Une de ſes proches parentes (*) encore vivante a été pendant 40 ans maîtreſſe du feu Prince Charles à Bruxelles. Brillant de jeuneſſe & de ſanté, orné des graces du langage & de l'eſprit, mais repouſſant par ſa dégoutante figure, ce *rogue* ſembloit s'exercer déja dans les cercles à l'art d'intriguer qu'il a poſſédé depuis ſi éminemment, & développé ſi bien dans les objets les plus importans de la politique. Il appliquoit cet art, non ſeulement aux circonſtances délicates où il falloit commencer par l'aſtuce & la ruſe

(*) Madame de Choiſeul-Meuſe.

une ſéduction amoureuſe, à la quelle ne prêtoit pas ſon exterieur rébutant, mais, comme par un preſſentiment ſecret, ſe ſentant né pour travailler plus en grand, il s'en faiſoit une occupation devenue bientôt un jeu pour lui.

Un jour, My Lord, il parla de brouiller douze femmes entr'elles & il reuſſit. On voulut diminuer ſa gloire: on trouva que la choſe n'étoit pas difficile, & croyant lui propoſer une Négotiation impoſſible, on lui dit que le chef-d'œuvre du genie ſeroit de les raccommoder. Il accepta le défi & gagna de même (*).

C'eſt ce même *rogue*, My Lord, qui parvenu depuis au Miniſtère par le crédit de la Marquiſe de Pompadour, & trouvant la France plongée dans une guerre malheureuſe dont elle ne pouvoit ſe tirer par la force des armes, tâcha d'oppoſer le génie de la politique au

(*) Voyez le défunt *Cours de politique* à l'uſage des Dames Allemandes & autres, par l'Abbé Jacobi, Chanoine de Duſſeldorf.

au génie de la victoire alienée, & par ſon pacte de famille fit partager adroitement à l'Eſpagne & les pertes de ſon Souverain & une honte qui, autrement, auroit réjailli toute entière ſur elle. Mais ce coup d'adreſſe n'eut été rien, ſi dès lors méditant une vengeance lente & combinée, il n'eut auſſi préparé les moyens de l'exécuter. C'eſt dans cet eſprit que cherchant à affoiblir l'Angleterre par des troubles continuels, tandis que ſa patrie réparoit dans une paix profonde ſes forces épuiſées, il fomentoit à Londres les diviſions excitées par Wilkes; il excitoit les tracaſſeries entre les Colonies & l'Empire; il lui ſoulevoit juſques dans l'Inde un Ennemi formidable dans la perſonne de Hider-Ali-Kan; & du même coup d'œil embraſſant tout le Nord, il attachoit à la France la maiſon d'Autriche par l'eſpoir d'une alliance; il enchaînoit l'activité du Roi de Pruſſe par la crainte de cette union; il amuſoit l'Impératrice de Ruſſie, occupée à calmer un Royaume agité par des cabales qu'il favoriſoit ſourdement; il allumoit la guerre entr'elle & le Grand-Seigneur, perſuadé que c'étoit indirectement frapper l'Angleterre, placée dans l'alternative cruelle de perdre ſon commerce du

Levant ou celui avec la Ruſſie. Enfin, My Lord, étant parvenu par une chaîne de combinaiſons éloignées à voir cette Puiſſance rivale ſe dégarnir de la meilleure partie de ſa marine pour ſecourir ſon alliée, il alloit de concert avec l'Eſpagne, faire éclater leurs communs projets de reſſentiment, lorſqu'une femme (*), plus adroite que lui, le renverſa avec ſes deſſeins.

A la culbute que cette *Whore* fit faire à ce *Rogue*, My Lord, le ſyſtême des Cours changea prodigieuſement. Ce n'étoit plus le Conſeil de Verſailles qui gouvernoit le Conſeil de Madrid ; c'étoit celui-ci qui vouloit acquerir de l'aſcendant ſur le premier. L'Eſpagne impatiente de combattre & de ſe refaire de ſes pertes, ſe plaignoit de l'eſprit de paix qui dirigeoit le dernier Miniſtre des affaires étrangères ſous le feu Roi (†), & qui ſemble être le même ſous le regne actuel.

Au reſte, l'impulſion donnée par le Duc de Choiſeul à toute l'Europe étoit ſi forte, que l'ébranlement en ſubſiſte encore. Il eſt vrai

(*) Madame Du Barri.
(†) Le Duc d'Aiguillon.

que ſes intentions & ſes vues vaſtes n'ont pas été remplies; il en a réſulté des effets bien oppoſés à ſa politique: les troubles de la Pologne en ont occaſionné le démembrement; la guerre déclarée par les Turcs à la Ruſſie, n'a fait qu'accroître la gloire & la puiſſance de cette derniere: les efforts pour nous chaſſer de l'Inde ont tourné à notre avantage & nous y ont plus ſolidement affermis; & graces à vos profondes vues, à vos brillans talens, à votre prévoyance, à votre activité étonnantes, il n'eſt pas à douter, My Lord, que votre Seigneurie ne faſſe rentrer ſous le ſceptre d'Albion, l'ingrate Amérique, ne porte le fer & la flamme chez nos ennemis, ne faſſe gronder ſur leurs têtes le tonnerre, & ne les écraſe de ſa foudre.

Pardonnez cette diſgreſſion au rapport de ce *rogue* de Choiſeul, My Lord, je l'ai crue néceſſaire pour faire briller davantage au grand jour la ſageſſe de vos projets, & diſſiper cette nuée ténébreuſe de corbeaux qui croaſſent ſans ceſſe au tour de vous, & dont l'unique objet eſt d'obſcurcir la gloire de votre Seigneurie. Oh! que vous paroiſſez grand à mes yeux, My Lord! quel courage! quelle intrépidité!

quelle audace, j'admire, moi, en votre perſonne ! Inférieurs en inſtrumens de guerre, & être ſupérieurs à nos ennemis; provoqués, aſſaillis, pour ainſi dire, par toutes les Puiſſances de la terre, & faire face à tout l'univers; quelle belle choſe ! Que vos actions étonnent grandement nos petites ames ! Ah ! ſi vos confrères Stormont, North, Germaine, avoient la même trempe d'ame de votre Seigneurie, My Lord; s'ils avoient votre capacité, vos lumières; oh ! qu'il y a longtems que nous euſſions vomi la terreur, foudroyé les rivages des deux mondes ! mais, grand My Lord ! vous êtes le ſeul tenant du conſeil du Roi qui voyez clair; qui ayez des yeux & de la tête.

Si vos Confrères euſſent eu le ſens commun; s'ils euſſent eu ſeulement quelques petits grains du génie de votre Seigneurie, ils euſſent compris, comme l'a dit un certain French Abbot (*), que le même délire qui les entraînoit, malgré votre ſage conſeil à l'attaque des Colonies révoltées, les réduiſoit à la néceſſité de déclarer à l'inſtant la guerre à la France.

(*) L'Abbé Raynal.

Alors regnoit dans le Conſeil de Verſailles la puſillanimité qu'inſpire toujours un nouveau règne; alors ſes finances étoient dans la confuſion, où les avoient plongées vingt ans de folie. Alors le délabrement de ſa marine rempliſſoit d'inquiètude toute la France. Elle nous eut paſſé, ſans bouche ouvrir, bien des croquignoles que nous euſſions pu lui donner à notre aiſe. La France n'eut oſé ſe revenger. Nous-eut-elle déclaré la guerre ? point du tout.

A la tête de ſon Cabinet étoit, comme eſt aujourd'hui, un vieillard (†) preſque octogénaire, nullement inquiet, remuant, ni ambitieux; homme aimable, & véritable Epicurien, ne cherchant qu'à jouir; ſurement, ce n'eut pas été lui qui eut ſouffié le feu de la diſcorde. Il avoit beaucoup d'égards, comme toujours, aux avis de ſa femme, & celle-ci étoit dirigée, comme elle l'eſt encore, par un certain Abbé de Veri. Or, My Lord, penſez-vous qu'un ſage, une femme & un Abbé ſoient fort redoutables pour nous ?

(†) Le Comte de Maurepas.

Le Comte de Vergennes étoit trop bon politique quoiqu'il ait ſouvent donné à gauche, pour ne pas adopter le ſyſtême du vieux mentor du Roi. Il eut conſeillé à négocier & non à batailler. S'il eut été ſage, comme on le prétend, il ſe fut attaché à tirer le meilleur parti poſſible de notre déſunion, en traitant alternativement avec nous & avec les Rebelles, ou même à la fois; mais il n'eut pas opiné pour une rupture qu'il n'eut été bien ſur que nous étions hors d'état de réſiſter, ou dans l'impoſſibilité d'une réconciliation, & avant qu'il eut vu cela, les Américains ſe ſeroient infailliblement ſoumis.

L'homme le plus à redouter pour nous dans le Conſeil du Roi, étoit peut-être le Comte de St. Germain, s'il eut été plus jeune & plus ancré dans la confiance du Monarque; mais il commençoit à s'attirer de facheuſes affaires ſur les bras par le bouleverſement progreſſif qu'il faiſoit dans le militaire. Il étoit lui-même dans la néceſſité de deſirer la continuation de la paix au dehors, afin de pouvoir tenir tête aux ennemis qu'il ſe faiſoit, & appaiſer les troubles du dedans, afin d'avoir le tems non

ſeulement d'exécuter ſon plan à loiſir, mais de le maintenir & de le conſolider. Comptez, My Lord, qu'on ne lui eut pas donné carte blanche, que même on ne lui auroit pas laiſſé entamer ſes opérations, ſi l'on eut eu quelques projets hoſtiles.

M. De Sartine étoit dans le même cas. Il rouloit de grands deſſeins dans ſa tête; tranchant du petit Colbert, il vouloit refondre la marine, ou plûtôt la créer à ſa guiſe ſur un nouveau plan. Comme il étoit tout neuf dans le miniſtère dont il étoit chargé, il étoit trop adroit pour vouloir ſe commettre dans des opérations de guerre, où la moindre faute lui eut coûté fort cher, eut trahi ſon ineptie, fait jetter les hauts cris contre lui, & eut obligé le Roi de le renvoyer. Cet homme étoit trop timide pour ſe haſarder à nous provoquer.

Vous ne penſez pas non plus, My Lord, que M. Turgot opinat dans le Conſeil pour nous attaquer. Outre que c'étoit une eſpèce de Quaker, ennemi de toute effuſion de ſang, regardant la guerre comme un état contre na-

ture, c'eſt que dépoſitaire & diſpenſateur du fiſc public, de ce nerf de toutes les opérations militaires, il ſentoit mieux que perſonne la difficulté & peut-être l'impoſſibilité, de ſubvenir à des dépenſes extraordinaires, comme celles qu'eut entrainées une rupture avec nous. D'ailleurs, occupé lui-même à réaliſer les ſpéculations du bien public dont il avoit la tête remplie, à combiner les reviremens, les bouleverſemens qu'il vouloit tenter dans les finances, il en eut été abſolument détourné, & ne ſe fut plus occupé, au contraire, qu'à preſſurer la nation pour ſubvenir à des beſoins urgens, prêts à renaître ſans ceſſe & toujours plus preſſés & plus forts.

Reſtoient dans le Conſeil, le ſurhumeraire Miniſtre d'Etat Bertin, & le valeureux Maréchal de Soubiſe. Quand même ces deux Miniſtres de la vieille Cour n'euſſent pas contracté l'apathie & l'indolence; le premier d'un caractère doux & tranquille, chargé de détails qui ne peuvent ſe ſoutenir & fleurir que dans la tranquillité d'une paix profonde; il devoit la deſirer, & prêcher pour la paix. Le ſecond avoit trop bien appris à ſes dépens à Rosbach

qu'il n'étoit pas propre à la guerre, pour ſouhaiter qu'elle renaquit.

Reſtoit enfin l'Ambaſſadeur d'Eſpagne (*), plein d'un génie bouillant, ne reſpirant que la vengeance & la guerre. Sans doute ſes inſinuations auroient pu faire beaucoup d'effet, ſuivant l'influence de la Cour de Madrid ſur celle de Verſailles; mais cette influence étoit heureuſement bien diminuée, ou preſque nulle, depuis l'expulſion du Duc de Choiſeul. On ſait qu'on a remué dans le tems ciel & terre pour ramener ce redoutable ennemi de la Grande-Bretagne; mais on a ſçu auſſi que c'étoit le ſeul point ſur le quel Louis XVI. s'eſt montré inflexible; qu'il ne peut ſans indignation entendre prononcer le nom d'un homme contre le quel on lui a donné les inſinuations les plus ſiniſtres (†).

Peut-on réſiſter, My Lord, à cette foule

(*) Le Comte d'Aranda.

(†) On prétend que le feu Duc de la Vauguyon a dit à ſon Royal élève, que le Duc de Choiſeul étoit l'auteur de la mort du feu Dauphin.

de probabilités pour la continuation de la paix, tirées du caractère des perſonnages intéreſſés à la choſe, ou ayant voix pour en décider ? Ajoutons quelque choſe de plus ; c'eſt que parmi tous les Princes de la Cour de Verſailles, on ne voyoit que le Comte d'Artois qui la deſiroit, excité par ce tempérament de feu qui le dévore. *Monſieur*, pour qui le Roi a une ſorte de vénération, eſt d'un flegme & d'un bon ſens trop oppoſé à l'impétuoſité des guerriers. Le Duc d'Orléans étoit dans la dévotion, & tout occuppé de ſa Marquiſe de Monteſſon; le Prince de Conti ſe mouroit; le Comte de la Marche avoit paſſé l'âge de ſe diſtinguer dans les champs de Mars; il n'a rien fait de brave de ſa vie; tous ſes exploits ſont des exploits de C. le Prince de Condé, ainſi que ſon fils, le Duc de Bourbon, étoient ſans conſiſtance: il n'y avoit que le Duc de Chartres qui ſembloit vouloir ſuivre le metier des armes; encore falloit-il plûtôt attribuer ſes petites campagnes de mer, à ſon deſir de voyager, à ſon inquiétude naturelle, qui ne lui permet pas de reſter en place, à l'eſpoir de ſuccéder à ſon bênet de beau père, le Duc de Penthièvre, plus qu'à un goût d'héroïſ-

me véritable, à un amour invincible de la gloire.

Enfin, My Lord, pour faire la guerre, il ne ſuffit pas, comme vous ſavez, qu'un Roi ou ſes Miniſtres en ayent le deſir; il faut y joindre les facultés, s'y préparer d'avance, avoir des munitions, des ſoldats, de l'argent ſur tout, & la France n'avoit rien de tout cela dans le tems. Votre Seigneurie ſait quel étoit le mauvais état de ſes finances, qui, loin de s'améliorer, ne faiſoit qu'empirer réellement, tandis qu'on ſe perdoit en vaines théories, en réformes imaginaires. Les troupes étoient preſque en auſſi mauvais ordre. On comptoit tout au plus 100 mille hommes effectifs, à cauſe des déſertions innombrables commencées ſous le Duc de Choiſeul, & continuées depuis à raiſon des changemens continuels d'exercice fatiguant, & dégoûtant le ſoldat. L'artillerie étoit dans le plus mauvais état, depuis la diviſion ſurvenue dans ce corps à raiſon des deux ſyſtêmes qui le partageoient & des réformes qu'avoit occaſionnées le nouveau ſyſtême, avidemment & aveuglement adopté ſuivant le génie François. Les variations du Miniſtre à l'égard des vivres &

approvisionnemens concernant les troupes, avoient mis cette partie en souffrance & empêché de prendre des précautions que la prévoyance exige & exigeoient mieux encore, en cas de mouvemens extraordinaires.

La marine, département le plus essentiel, puisque cette guerre est surtout une guerre maritime, n'étoit pas dans un meilleur état. En 1771 il y avoit dans les ports 64 vaisseaux de ligne assez bien conditionnés. En 1776. ils étoient presque tous pourris (*), ou avoient besoin d'être refondus, ou d'un radoub considérable: les magasins étoient sans fourniture, les arsenaux sans munitions: on commençoit seulement à s'en occuper. Il y avoit ordre à Brest & à l'Orient d'armer des batimens pour aller chercher dans le Nord des mâts, des chanvres, du goudron: M. de Sartine sollicitoit vivement des fonds pour ces fournitures extraordinaires.

Jugez, My Lord, s'il y avoit là de quoi nous

(*) Il y a dans la rade de Brest de vers qui piquent les vaisseaux & les minent sourdement, sans qu'on puisse y remédier autrement qu'en les faisant naviguer.

faire trembler beaucoup alors, & ſi un certain Lord n'avoit pas raiſon d'avancer dans le Parlement qu'on n'avoit rien à redouter de la France, d'après ce qu'il avoit remarqué du génie d'inquiétude, d'inſtabilité, de puſillanimité, qui ſe caractériſoit même dans les efforts qu'elle faiſoit.

Indépendamment de ces faits, quels adverſaires euſſions-nous eu à combattre en cas de rupture, My Lord ? de pauvres ſires, vraiment. Votre Seigneurie en jugera par l'échantillon que je lui tranſmets.

A le tête, de la marine de France ſe trouvoient deux Vice-Amiraux, le Maréchal de Conflans & le Comte d'Aché. Le premier, perſonnage vain, emporté, foible, capricieux, ſe laiſſoit conduire par de jeunes cerveaux. Le ſecond avoit beaucoup d'acquit, de courage, d'ambition, mais n'étoit pas heureux. Tous deux nous avoient été encore plus utiles que l'Amiral Bing ne l'avoit été à la France. Au premier, nous devions la perte entière de la marine Françoiſe, & au ſecond nos prodigieux ſuccès dans l'Inde, la proſpérité de

nos établiſſemens, la deſtruction de ceux de nos ennemis.

Qui comptoit-on après eux, My Lord? le Comte d'Eſtaing; homme d'un grand nom à la vérité, mais entaché de ce péché originel que rien ne peut effacer, parce qu'il eſt *intrus*. Odieux à tous les marins pour avoir paſſé ſur le corps à nombre d'Officiers de diſtinction, & les avoir reculés de leurs rang.

Qui comptoit-on après lui? un M. de Beaufremont, Prince de Liſtenois, perſonnage qui n'a jamais étudié ſon métier, d'une ignorance craſſe. Il commandoit une diviſion dans l'eſcadre de M. de Conflans, & prenant pour ſignal de chaſſe celui de ralliement, il ſe mit à fuir à pleines voiles, juſqu'à ce qu'il eut atteint la rade de l'île d'Aix.

Qui comptoit-on encore? un Comte d'Aubigny, homme ſans tête; un Comte de Roquefeuil homme ſans principes de l'art, ſans expérience; un Marquis de St. Aignan, pauvre homme, n'ayant que ſon nom pour lui;

un Comte de Couſage-la-Rochefoucauld, de même ; un Prince de Montbazon, franc étourdi, fort libertin, en un mot, comme on a dit, grand Seigneur dans toute la force du terme, en ayant les travers & les vices ; un Vicomte de Morogues, appellé dans les ports par dériſion le Vicomte de Morgue, bon artilleur, mais encore plus grand intriguant : c'étoit un des Conſeillers de Boyne (*) ; il étoit de ſes parties fines, & lui faiſoit faire tout ce qu'il vouloit, c'eſt-à-dire, bien des ſottiſes ; du reſte ayant été peu à la mer ; ne s'y étant nullement ſignalé ; n'ayant par devers lui aucune action, aucune campagne mémorable ou connüe.

En voici un autre, My Lord, qui n'a pas inventé la poudre, mais qui prouve que dans le métier de la guerre, le cœur eſt la partie eſſentielle ; qu'il peut ſuppléer à la tête. Si tous ſes camarades avoient comme lui payé de leurs perſonnes dans la derniere guerre, nous n'euſſions pas eu tant de vaiſſeaux aux François & tant d'autres choſes vraiſembla-

(*) Miniſtre de la marine avant M. de Sartine.

blement. Il a perdu un bras dans un commandement (*). Ceſt M. de Maurville.

Voilà, My Lord, tous les Lieutenants-Généraux qui, à les apprécier à leur juſte valeur, ſe réduiſoient à un, digne à tous points de remplir les fonctions d'un grade auſſi ſupérieur. Mais M. de Sartine en a fait de ſa façon, & on a pu juger de ſon choix.

Les François étoient-ils mieux en Chefs d'Eſcadre, My Lord? Vous l'allez voir. Le premier qui ſe préſente ſur la ligne, c'eſt le Bailly

(*) Relation du combat de *l'Aquilon*, du 20 Mai 1756... grand courage de M. de Maurville, qui, le Chirurgien voulant lui couper le bras, s'écroit: *il eſt inutile; coupez ce qui reſte, mettez l'appareil & qu'on me monte ſur le gaillard.* . . . Il ne pût monter, mais il s'écria de nouveau: *Courage, grand feu! je défens d'amener.* . . . Il ajoutoit qu'*avec de l'intrépidité on vaincroit.* . . . On ne connoiſſoit plus de ſabords à *l'Aquilon.* . . . Notre Commandant Anglois avoit fini par envoyer ces cuillers & fourchettes, faute de munitions. . . . *L'Aquilon* avoit tiré 1, 100 & plus de boulets de 12. . . . On prétend qu'on n'a jamais vu de vaiſſeau dans l'état où étoit le notre, My Lord. On doutoit qu'il pût gagner nos côtes.

Bailly de Raimond d'Eaux, excellent Officier en tems de paix. Vient enſuite le Comte d'Orvilliers, dévot & point hypocrite, conſéquemment faiſant bien ſon métier qu'il a toujours mis au rang de ſes devoirs ; borné du reſte, & ſans aucune action d'éclat qui annonce des talens ſupérieurs. Suit le Comte Du Chaffault, Officier de diſtinction, très expérimenté, prudent, réfléchi, bien capable de défendre l'honneur de ſon pavillon. Vient M. Mercier, bon à accoupler au Bailly de Raimond d'Eaux ; le Comte de Breugnon, de pietre mine, peu impoſant dans le commandement, ayant beaucoup ſervi dans la dernière guerre & même depuis, mais ſans que cela veüille dire grand choſe ; de la Touche, un homme au quel nous devons des actions de graces, My Lord. Oui, ce perſonnage figure dans les tableaux de notre Wauxhall. C'eſt à lui que nous ſommes redevables de la conquête de la Martinique.

Le Sieur Dabon, un des meilleurs marins du département de Toulon, peu fertile en habiles gens. —— Chevalier Fouquet, Vicomte de Roquefeuil, ces deux gens n'ont encore point

figuré en chef. — La Jonquière Taffanel, grand pacotilleur, comme preſque tous les Officiers du départemnt de Rochefort. — Voutron, *idem*. — De Broves, parvenu là par rang d'ancienneté, n'a jamais fait parler de lui, n'a jamais commandé. On ignore abſolument ſon mérite.

Ainſi, My Lord, votre Seigneurie voit que tous les chefs d'eſcadre François, du tems dont je vous parle, ſe réduiſoient à 1 M. Du Chaffault, mais qui ne vaut pas le plus mince de nos Lieutenans-Généraux.

Au nombre de ceux qui prétendoient à l'honneur de la cornette, on comptoit M. de Guichen, le rival de notre Rodney, My Lord; la Touche-Treville, annoncant beaucoup de choſes, & en ayant fait peu de bien; — le Chevalier du Dresney-des-Roches, l'homme le plus fin, c'eſt-à-dire, le plus fourbe de la marine. Il a été Gouverneur de l'île de France, & ne s'y eſt fait connoître que par des tracaſſeries & des querelles, dont l'aſtuce & la faveur l'ont tiré, ſans qu'il ſoit juſtifié véritablement aux yeux des honnêtes

gens; — le Chevalier de Fabry s'étoit emparé du Miniſtre, avoit de grandes prétentions, mais n'a pas été loin, par ce qu'il n'a aucun mérite perſonnel; — le Vicomte de Rochechouart, n'ayant guère qu'un beau nom pour lui (*); — Le Chevalier de Ternay eſt l'Officier qui s'eſt ſignalé le dernier dans la guerre de 1757, & a conſervé l'honneur du pavillon, lorſque tout étoit perdu.

Entre la foule des autres qui n'étoient pas ſi près d'être Officiers-Généraux, on remarquoit, My Lord, un Riouffe, ſorti du port, parvenu, par ſon mérite. On diſoit qu'il n'iroit pas loin, & ſes talens mêmes étoient circonſcrits dans des miſſions particulières. — On remarquoit encore un Comte de Graſſe, qui a beaucoup ſervi, plus pour exiſter que pour acquérir de la gloire; bon ſubalterne, parcequ'il eſt ſouple; incapable de commander, parcequ'il eſt inſolent & n'a point de tê-

(*) C'eſt un homme vain, parcequ'il s'occupe trop de ce qu'il eſt; exceſſivement froid & timide. Son malheur eſt d'avoir été élevé dans le fond de la Gaſcogne, de n'avoir pas connu de bonne heure le monde & la Cour, & d'avoir pris l'un & l'autre à rebours.

te. Le nom de cet homme eſt connu de tout tems de la marine, mais ſur les liſtes ſeulement. Aucun de ſes ancêtres ne s'y eſt ſignalé par des faits mémorables dignes de paſſer à la poſtérité. L'amour de l'argent lui a fait épouſer la fille d'un premier Commis & faire une méſalliance, plus rare en ſa Province que dans les autres.

On remarquoit de plus, My Lord, un Hector, plus digne de deſcendre du *valet* de *Carreau* que du héros de Troye; Chevalier de Monteil qui a beaucoup commandé, mais qui a fait des ſottiſes; — Bougainville, fils d'un Notaire; pourvu d'un grand fond d'audace & d'impudence, grand voyageur, grand menteur conſéquemment, étourdi, ſans principes, dévoré d'ambition, *intrus*, ayant fait beaucoup de métiers, ne répugnant à aucun moyen de parvenir; — Bigot, mal vu, comme frère de l'Intendant du Canada, déshonoré; n'ayant pas d'ailleurs un de ces mérites tranſcendans qui effacent toutes les tâches; — Marquis de Vaudreuil, d'un nom reſpecté dans la marine, fait pour parvenir à tout, mais n'ayant aucune des grandes actions pas devers

lui ; Tronjoly, celui-là, My Lord, Officier de mérite, eſt plein d'ardeur, d'imagination, & ſans ceſſe occupé de ſon métier; — La Poype-Vertrieux eſt connu par une mauvaiſe brochure ſur la marine; — le Marquis de Chabert, de l'Aadémie des Sciences, eſt bon la plume à la main; — Comte Dumaitz de Goimpy, celui-là, My Lord, peut aller loin; — Comte d'Amblimont, le plus bête de la marine, & c'eſt beaucoup dire! — Saulx de Rosnevet, celui-ci s'occupe de ſon métier, a du talent pour le conſtruction, de l'imagination, & brûle de ſe faire connoître.

Reſtent, My Lord, les Lieutenans & Enſeignes de vaiſſeau, Keredern de Trobriant, de Fleurieu, Cornic, de Borda, de Marguery, de la Coudraye, d'Asnieres, de Flotte, de Roſilly, de Rochegude, de Bonnaventure; &c. &c. &c. tous ces Meſſieurs trop jeunes & trop peu expérimentés pour s'annoncer autrement qu'en donnant des eſpérances, ne peuvent, My Lord, que menacer nos deſcendans. C'eſt au tems & aux circonſtances à développer leurs talens.

Voilà le tableau au naturel de tous ces petits Meſſieurs de la marine Françoiſe, My Lord; je les connois ſurement mieux que votre Seigneurie, car moi Thomas, Cordonnier Royal, dans mon tour de France, ai eu l'honneur de chauſſer le plus grand nombre d'entr'eux. Je me ſuis trouvé, il y a dix ans, dans une belle paſſe; j'ai été à portée, mieux qu'aucun Eſpion Salarié de votre Seigneurie, de connoître à fonds la trempe d'ame, le génie, les talens de tous les Officiers, non bleus & bleus, de la marine Marchande & Royale du Roi *Très-Chretien*. J'ai connu de même le Signor Dono Antonio-Raimondo-Jeannot-Gualberto-Gabrielo-del-Sartino. C'eſt un joli petit homme, bien friſé, bien musqué, portant au doigt une ſuperbe bague, jettant des feux prodigieux, un diamant merveilleux, eſtimé 100000 livres Tournois; ſur ſa tête une perruque; oh dam! la belle perruque! c'eſt une perruque à *la Sartine*; c'eſt tout dire. . .

Ce petit homme, My Lord, comme je vous l'ai déja dit, rouloit en lui-même de grandes choſes. Il ne viſoit à rien moins, ſi on l'eut laiſſé faire, qu'à partager la Grande-Bretagne

entre la France, l'Eſpagne & le Congrès de l'Amérique. Jamais le cerveau de Richelieu enfanta-t-il un tel projet? . . *Partager l'Angleterre entre le Roi de France, celui d'Eſpagne & le Congrès Américain!* ce projet peut-il tomber en la tête d'un homme, direz-vous peut-être, My Lord? — Oui bien. . . Voici comme on devoit s'y prendre.

A l'aide quelques mille mille de bateaux plats, on eut débarqué à la ſourdine dans les trois Royaumes quatre-à-cinq-cent mille hommes, bien montés, bien armés, bien équipés; après s'être emparé de toute la Grande Bretagne, & pour ne plus entendre parler de cette Puiſſance ſi formidable ſur mer, on l'eut diviſée en trois parties; le Roi de France eut eu l'Angleterre proprement dite, l'Eſpagne eut eu l'Irlande, & l'Ecoſſe eut été le lot de Meſſieurs du Congrès.

Après s'être aſſurés du Roi, de la Reine, & de toute la famille Royale, on eut conduit leurs Majeſtés, avec tous les honneurs dus à leur ancienne dignité, à St. Germain en Laye, où ils euſſent eu une Cour telle que leurs re-

venus l'eussent permis. Il n'eut tenu qu'à eux d'être amis du Roi *Très-Chrétien*, & de venir le voir à Versailles & dans ses autres châteaux.

Le Roi leur eut accordé de sa pure bonté trois millions de rente, qui eussent été payés très exactement, tous les trois mois.

Le Roi George se fut désisté de son côté de l'Electorat d'Hanovre en faveur du Prince de Galles son fils, à condition 1°. que ce jeune Prince eut renoncé à sa Principauté de Galles, n'en eut plus porté le nom. 2°. qu'il eut toujours resté en France où il eut dépensé les revenus de son Electorat.

Les autres enfans mâles du Roi George fussent tous entrés dans l'Etat Ecclésiastique, après avoir préalablement changé de Religion; on leur eut procuré les meilleurs Archévêchés & les meilleures Abbayes de France; on leur eut fait avoir des chapeaux de Cardinaux.

Les filles se fussent mariées à des Princes François, si elles en eussent trouvé, & le Roi

de France se fut obligé de donner à chacune d'elles une dot d'un million.

Ces arrangemens faits pour éviter toutes séditions & révoltes, on eut nommé un VICEROI de l'Angleterre: on eut établi le Gouvernement Monarchique, comme étant le plus convenable au bonheur des peuples.

Pour se rendre propice la nation, on eut fait faire le procès à tous les Ministres actuels comme CRIMINELS DE LEZE-MAJESTE' du PEUPLE ANGLOIS, & on les eut tous envoyés à *Tiburn*, où ils eussent été éxécutés aux acclamations & cris de joye de tous les assistans (*).

Toutes les taxes & impôts actuellement subsistans en Angleterre eussent été continués dans leur état actuel, jusqu'à ce que sa Majesté eut pu, pour le bien de ses nouveaux sujets en di-

(*) Quel impudent article que celui-ci, My Lord! Quoi envoyer à Tiburn un aussi grand, si intégre, si vertueux Ministre que votre Seigneurie? fi! fi! passe pour Stormont, Germaine, & North! ceux-là méritent bien d'y danser une bonne danse au son d'un bon violon!

minuer le poids; à l'exception des droits d'entrée en Angleterre sur les seuls vins de France, étant naturel que les peuples d'une même domination, jouissent du produit respectif de leurs terroirs.

On eut fait fortifier la tour de Londres; on y eut construit des casemates, des oubliettes: enfin on l'eut mise à *l'instar* de la Bastille à Paris, le tout pour maintenir plus surement l'autorité du Roi.

Les *lettres-de-cachet* eussent eu lieu en Angleterre comme en France; étant chose la plus essentielle, l'invention la plus utile pour le bonheur & le repos des peuples.

Quant à la Religion, comme les hommes ne croyent plus à toutes les superstitions des derniers siécles, toutes les sectes eussent été tolérées en Angleterre, avec la seule différence que personne n'eut pu éxercer aucun poste public sans être de l'Eglise Romaine, comme la plus juste, la plus tolérante, la plus pacifique de toutes les Eglises du monde.

Il n'y eut plus eu de Parlement d'Angleterre dans la forme de celui d'aujourd'hui ; ce qui eut dû ôter toute idée de révolte & conſerver la paix intérieure, en prévenant toutes les diſſenſions & les guerres civiles ; on eut établi dans les différentes provinces du Royaume, divers Parlemens dont les charges euſſent été vénales, & *amovibles* à la diſpoſition de Sa Majeſté.

Tous ces Parlemens euſſent jugé ſeulement les procès des particuliers, & ſe fuſſent contentés d'enrégiſtrer *purement* & *ſimplement*, les Edits & Déclarations du Roi, à la première ſommation qui leur en eut été faite. S'ils euſſent jugé à propos pour le bien des peuples & le contentement de leurs conſciences, de faire quelques remontrances, ce n'eut été qu'après l'enrégiſtrement. S'ils euſſent contrevenu à cet ordre, on les eut ſupprimés, leurs charges euſſent été confiſquées au profit de Sa Majeſté, & l'on eut créé d'autres Parlemens qui euſſent été plus raiſonnables & plus ſoumis.

Le Roi eut nommé de ſon bon plaiſir à tou-

tes les charges tant civiles que militaires. — Il eut entretenu habituellement en Angleterre 50000 hommes de troupes réglées, non compris les milices; elles euſſent été toujours prêtes à marcher à ſes ordres, ou à ceux de ſes Miniſtres.

Enfin, pour qu'il n'y eut plus eu d'antipatie ni d'animoſité entre les deux peuples, *Anglois* & *François*, & qu'il n'y eut point de prédilection marquée, dans tous les Actes qui euſſent été faits en Angleterre, au nom de ſa Majeſté *Très-Chrétienne*, elle eut été qualifiée de ROI D'ANGLETERRE, de FRANCE & de NAVARRE, & la Ville de Londres eut été déſignée ſous le titre de *ſa bonne ville*, ainſi que l'eſt celle de Paris.

Tel eſt en ſubſtance, My Lord, le projet qu'avoit imaginé dans un moment d'Entouſiasme, cet homme à belle perruque, qui ſe croyant un ſecond Albéroni, s'étoit flatté avec de petits talens de donner à l'Angleterre une face nouvelle. Il eſt intéreſſant de vous le faire connoître.

Cet homme, d'abord ſimple Conſeiller au Châtelet, moyennant une finance de 125 Louis, étoit parvenu au grade de Lieutenant de Police, c'eſt-à-dire, de troiſiéme commis du Prévôt de Paris; il eut bien fait de reſter dans ce poſte qu'il rempliſſoit aſſez bien aux dépens des bandits & des filoux. Quoique d'origine Eſpagnole, il n'avoit point la fierté, ni l'arrogance de ce peuple; il étoit au contraire ſouple, puſillanime, bas & rampant. Il s'étoit enrichi dans ſa place de Lieutenant de Police par toutes ſortes d'intrigues & de malverſations qu'il pouvoit facilement voiler ſous un regne corrompu. Il étoit ſous différens prête-noms, & ſans débourſer un ſoû, aſſocié à des communautés de marchans & de fabricans, à des entrepreneurs, à qui il faiſoit avoir des privileges; & c'eſt par toutes ces voyes ténébreuſes qu'il étoit devenu Seigneur ſuzerain de plus de 400,000 liv. de rente, tandis qu'avant ſa Lieutenance de Police, il ne jouiſſoit pas de 1200 liv. de revenus. Tel eſt le perſonnage qui, ne connoiſſant que les tours des filoux & la manière d'avoir des eſpions, eſt devenu tout-à-coup Miniſtre de la marine, ſans avoir jamais vu d'autres navires que dans

des tableaux & des gravures. Tel eſt l'homme, My Lord, auteur du Projet que je vous tranſmets. . . . . .

D'après le même plan, My Lord, le Roi d'Eſpagne, maître de l'Irlande, eut publié la Déclaration que voici.

MOI LE ROI,

Art. 1. Il n'y aura que la ſeule Religion Catholique dans toutes les parties du Royaume d'Irlande; tous les Hugenots ſeront tenus dans les huit premiers jours de mon regne de ſe convertir à la Foi de l'Egliſe Romaine, ſinon ſeront chaſſés de tous mes Etats Irlandois, & tous leurs biens ſaiſis & confiſqués.

Art. 2. Il y aura dans toute l'Irlande dix Evêques que je ferai nommer par le St. Pere le Pape, ainſi qu'un Archevêque dont le ſiége ſera à Dublin.

Art. 3. La SAINTE INQUISITION ſera établie dans les principales villes du Royaume, & le Tribunal ſupérieur ſera dans la Capitale; le

tout pour la propagation de la Foi & la tranquillité de ces nouveaux Etats ; car, c'eſt à ce ſaint établiſſement que je dois le repos de mes autres Royaumes qui n'ont jamais éprouvé de guerres civiles pour fait de Religion, ainſi qu'il y en a eu tant, en France, en Angleterre & ailleurs.

Art. 4. Les Irlandois auront la liberté du commerce dans toute l'Europe, ainſi & de la même maniere qu'en jouiſſent mes autres ſujets des différens Royaumes.

Art. 5. Comme l'Angleterre proprement dite va appartenir à mon cher neveu & frère le Roi de France, les Irlandois pourront également commercer dans ce pays, ſans aucunes taxes, ni impôts; je les relève dès à préſent de tous les droits établis ſur leurs manufactures & leurs fabriques.

Art. 6. Il n'y aura plus de Parlement en Irlande ; je caſſe dès a préſent celui qui y exiſte. Quand mes ſujets de ce Royaume auront quelques graces à demander, ou quelques repréſentations à faire, ils s'adreſſeront directe-

ment à moi, & ma bonté pouvoira à tous leurs beſoins.

Art. 7. Je nommerai pour le Gouvernement, un Viceroi. Sitôt ſon inſtallation, il fera dans tout ce Royaume la recherche la plus exacte de tous les livres contre la Religion, & les fera brûler en place publique, par main de bourreau, dans chaque Ville où ils auront été trouvés. Il n'y en aura d'autres dans toute l'Irlande que ceux qui ſont approuvés par la Sainte Inquiſition dans tous mes Etats; & pour cet effet, on les traduira ſur le champ dans la langue du Pays.

Ce Sartine, My Lord, ſe croyoit ſi ſur de ſon coup, il en avoit ſi bien enfariné le Conſeil du Pardo, que les Miniſtres Caſtillans avoient déja dreſſé le Décret de Priſe de Poſſeſſion du Roi d'Eſpagne. Cette piéce, étant très rare, & ſurement inconnue à votre Seigneurie, je vous l'envoye, My Lord.

Don Carlos, par la Grace de Dieu, Roi de Caſtille, de Léon, d'Arragon, de Jéruſalem, de Gibraltar, de Minorque, (*ici le nom de* 50 *au-*

autres Royaumes) &c. &c. — A ceux de mon Conſeil, au Préſident, & aux Auditeurs de mes Audiances & Chancelleries, aux Alcades & Alguaſils de mes maiſon & Cour, aux Corrégidors, Alcades Majors & Ordinaires tant de mes Couronnes, que des Seigneuries & ordres, & à toutes autres perſonnes de quelque état, qualité & condition qu'elles ſoient dans les cités, villes & lieux de mes Royaumes & domination; SAVOIR FAISONS que j'ai jugé a propos d'adreſſer à mon Conſeil un Décret ſigné de ma main, & conçu en termes:

" Ayant, par la miſéricorde Divine, réuni ſous ma Domination le Royaume d'Irlande avec toutes les cités, villes, forts, châteaux & îles en dépendant: Le prémier de mes devoirs eſt de commençer par les mettre ſous la protection immédiate de la Très Sainte Trinité; & le ſecond, de les gouverner en bon pere, ainſi que j'ai fait juſqu'ici pour mes autres ſujets.

" J'ai donc cru, en premier lieu, devoir n'y établir que la Sainte Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, dans la quelle nous vivons, & hors de la quelle il n'y a point de

ſalut. — En Conſéquence, j'ordonne à tous les Infidéles, Hérétiques & Schiſmatiques, qui ſe trouvent actuellement en Irlande, & qui ne voudront pas ſe couvertir à la Foi, de ſortir de ce Royaume dans huit jours au plûtard à compter de celui de la notification qui y ſera faite du préſent Décret.

" Je déclare tous leurs biens confisqués à mon profit, & j'ordonne qu'ils ſeront vendus dans ſix mois, comme ceux des Révérends Peres Jéſuites, pour, les deniers provenant de la vente qui en ſera faite, être ſéqueſtrés, & enſuite employés à l'établiſſement des Couvents, tant d'hommes que de femmes qui voudront, pour la plus grande gloire de Dieu, s'y retirer & ſervir, tant par leurs travaux, que par leurs exemples, à l'édification de leurs freres.

" J'établis auſſi dans tout ce Royaume la Sainte Inquiſition, ainſi qu'elle exiſte, à la ſatisfaction générale, dans mes autres Etats.

" En ſecond lieu, l'Adminiſtration civile & militaire ſera auſſi de même que dans mes au-

tres Royaumes. Je ſupprime le Parlement d'Irlande, comme contraire au Gouvernement Monarchique, & capable de pouvoir fomenter des diviſions & des troubles.

" Il y aura toujours un Vice Roi qui fera ſa réſidence à Dublin, & qui maintiendra dans tout ce Royaume, ſous mon nom, l'ordre & la tranquillité qui doivent y regner.

" J'entends & ordonne que tous mes Sujets le reconnoiſſent pour tel en Irlande, & qu'on obéiſſe à ſes Décrets, comme s'ils étoient émanés de moi-même.

" J'accorde à tous les Irlandois les mêmes priviléges qu'à mes autres Peuples; je ſupprime dès à préſent tous les droits précédemment établis ſur leurs fabriques & manufactures.

" Le Conſeil aura ſoin d'expédier les ordres & les avis néceſſaires pour que tous mes Sujets ſoient informés de ma préſente réſolution Royale."

Aranjuez, le premier jour de mon Regne en Irlande,

Signé, MOI LE ROI.

Ne voilà-t-il pas une piece curieuſe, My Lord? En voici une autre qui ne l'eſt pas moins.

RÉSOLUTIONS DU CONGRÈS AMÉRICAIN.
EN CONGRÈS.

" La juſtice de notre cauſe nous ayant relevé du joug ſous le quel les Anglois nous vouloient aſſervir, la Bénédiction Divine s'eſt répandue ſur nous & ſur nos armes. Ce lion rugiſſant qui cherchoit à nous dévorer eſt terraſſé; la mer devenue libre, le commerce de l'Univers entier va ſe faire d'un bout du monde à l'autre ſans trouble, ſans craindre aucune ſupériorité. Les peuples ci devant aſſervis ſous le Gouvernement despotique de la Grande Bretagne s'en ſont heureuſement retirés. Diviſés en trois contrées différentes & trop foibles par ſe ſoutenir par eux mêmes, un tiers s'eſt mis ſous la protection du Roi de France, NOTRE GLORIEUX ALLIÉ, un autre tiers s'eſt

donné à Sa Majeſté Catholique, & le troiſiéme & dernier nous a fait demander à le réunir à nous, à partager nos droits qui ſont ceux des hommes, nos priviléges, nos prérogatives & notre liberté.

" Nous nous y ſommes prêtés d'autant plus volontiers qu'en accordant à nos freres les Ecoſſois tous les ſecours qu'ils implorent, nous en faiſons des amis qui ſeront auſſi dans le cas de nous défendre & de nous aider en tems de néceſſité & de détreſſe.

" En Conſéquence après avoir murement réfléchi ſur une affaire de cette importance, & avoir pris les avis de nos Compatriotes;

Résolu, que nous donnons toute protection aux habitans d'Ecoſſe que nous regardons dès ce moment comme nos frères, & comme faiſant partie de notre République.

Attendu que les Ecoſſois doivent jouir des mêmes privileges que nous,

Réſolu, qu'ils auront dans notre préſent

Congrès autant de Députés que la Province de Penſilvanie ; que ces Députés prendront leurs in êts dans les affaires d'Etat, de même que ſi l'Ecoſſe faiſoit partie du préſent continent.

Attendu qu'étant incorporés à notre Gouvernement, ils ne peuvent en être ſéparés en aucune circonſtance que ce ſoit, ſurtout dans les occaſions les plus brillantes,

Résolu, 1°. Qu'à tous les feſtins & fêtes publiques, on boira une ſanté de plus en l'honneur de nos nouveaux freres. 2°. Qu'il ſera célébré tous les ans l'anniverſaire de cette glorieuſe réunion par le Congrès aſſemblé.

Attendu que les Ecoſſois n'ont point partagé avec nous les frais énormes de la guerre que nous avons été obligés de ſoutenir juſqu'à ce jour pour élever notre Gouvernement Républicain, & dont cependant ils vont goûter avec nous les fruits & les avantages,

Résolu, qu'ils ſeront tenus de payer en quatre termes égaux, dans l'eſpace de trois ans, au Congrès, par forme d'incorporation,

la ſomme de 4 millions *ſterlings* en eſpeces, & non en papier.

Attendu que les Ecoſſois n'ont point de troupes réglées parmieux, ni aucunes munitions de guerre pour pouvoir ſe défendre en cas d'hoſtillités,

Résolu, que le Congrès aura dans l'Ecoſſe conſtament 20,000 hommes de troupes reglées, dont 15,000 d'infanterie & 5000 de cavalerie; que CETTE ARMÉE SERA ENTRETENUE AUX FRAIS SEULS DES Ecossois, & que le Congrès ſe reſervera de nommer le Général & les Officiers; le quel Général ne rendra compte qu'au Congrès de ſa conduite, par le moyen du Protecteur cy-après nommé, & exécutera ponctuellement ſes ordres.

Attendu que parmi des hommes raiſonnables, il ne doit jamais y avoir aucune diſpute pour fait de Religion, & que la liberté de conſcience eſt un des plus beaux priviléges de l'homme,

Résolu, qu'il n'y aura dans l'Ecoſſe aucune

Religion prédominante ; que chaque particulier pourra y exercer librement la Religion qu'il voudra, & qu'il ſera fait défenſe à tous les Ecoſſois, & particulierement aux Presbytériens d'avoir aucune querelle pour fait de Religion, *ſous peine de mort.*

Attendu que le Congrès étant éloigné du Royaume d'Ecoſſe ne pourra dans les tems orageux donner les ordres néceſſaires auſſi promptement qu'il le feroit, s'il étoit ſur les lieux,

Résolu, qu'il y aura à Edymbourg un Perſonnage auquel le Congrès donnera tous les pouvoirs ſuffiſans pour maintenir la tranquillité de ce Royaume, tant au dehors qu'au dedans ; que ce Chef aura le titre de Protecteur de la liberté Ecossoise, & la dénomination d'Altesse Protectorale ; qu'il pourra dans les cas les plus urgens, & lorſqu'il ne ſe trouvera le tems ſuffiſant pour prévenir le Congrès, faire marcher les troupes où il ſera néceſſaire, & leur donner tous les ordres convenables.

Attendu que le Protecteur de la liberté Ecoſ.

soise doit aussi connoître particulierement les divers mouvemens des Cours de l'Europe dont il sera plus près que nous, & prévenir les maux qui pourroient fondre sur ce pays,

Résolu, qu'il pourra avoir des Envoyés dans toutes les Cours, qu'il jugera nécessaires, & en recevoir également de ces Cours, ainsi que cela s'est pratiqué auprès de S. A. R. Le Prince Charles, Gouverneur-Général des Pays-Bas Autrichiens.

Attendu que, pour l'honneur de l'Ecosse, le Protecteur doit avoir une Cour conforme à sa dignité, & à la gloire de cette nation,

Résolu, que sur les premiers deniers provenant des charges & impositions publiques, telles qu'elles seront par nous arrêtées dans la premiere Assemblée où il y aura des Députés Ecossois, le Protecteur aura pour ses dépenses personnelles & celles de sa maison & de ses Officiers une somme annuelle de 500,000 liv. *Sterl.*

Et dès à présent, nous nommons pour Pro-

TECTEUR DE LA LIBERTÉ ECOSSOISE, l'honorable Marquis de Rockingham, à qui nous confions tous les pouvoirs cy-deſſus. Nous donnons le commandement de l'armée Ecoſſoiſe au brave Général Burgoyne qui nous a ſi bien ſervi dans la derniere guerre, en ſe rendant à nous avec toute l'armée Angloiſe; nous reſervant de nommer dans la premiere Aſſemblée les autres Officiers de l'armée Ecoſſoiſe, après avoir préalablement reçu les avis du dit Marquis de Rockingham, & du dit Général Burgoyne.

Fait en Congrès, le premier jour de la réunion de l'Ecoſſe avec nous.

Par ordre du Congrès,

Signé

CHARLES THOMPSON,

Secrétaire.

Tel devoit être le réſultat, My Lord, des vaſtes projets formés par le Miniſtre de la Ma-

rine de France, pour le partage de nos trois Royaumes.

Avant de terminer cette longue épitre, je crois encore de mon devoir, My Lord, de vous faire part de quelques obſervations que m'a communiquées ſur le Cabinet de St. James dont votre Seigneurie eſt l'un des plus recommandables membres, *William Tranchet*, mon Confrère, maître Cordonnier en la Cité. Il fréquente journellement la taverne; il en a recueilli les réflexions qui ſuivent.

" Ce Cabinet, (dit-il) déſuni dans le fait, agit comme s'il étoit uni, par la raiſon que trois de ſes membres ayant trois têtes dans un bonnet, deux ayant deux têtes qui s'arrangeroient mal dans le même bonnet, les trois autres opinant du bonnet, ſe laiſſent entraîner par la majorité, ... *ergo!* les trois nobles Lords qui ont arrangé leurs têtes dans le même bonnet, manient ſeuls le timon de l'Etat.... *ergo!* leur opinion prévalant toujours, il réſulte de leur union partielle autant de bien ou autant de mal qu'il en pourroit réſulter d'une union générale.

C'eſt d'après ces principes, que mon Confrère Cordonnier, My Lord, tranche & décide avec raiſon qu'une *union générale* ſeroit préférable à une *union partielle*. Pour y parvenir, il détache du noble triumvirat, Lord G. Germaine ſeul, & il le ſuppoſe délibérant ſur quelques queſtions d'Etat avec Lord Bathurſt & votre Seigneurie.

La premiere des queſtions à agiter, dit mon Confrère *Tranchet*, celle à la quelle on eſt malheureuſement forcé de revenir plus ſouvent qu'on ne le voudroit, eſt celle-ci: faut-il, ou ne faut-il pas continuer la guerre? — Tout le monde ſait, ou doit ſe douter, obſerve-t-il, que Lord Sandwich, par conſéquent votre Seigneurie, My Lord, ayant le plus pénible des perſonnages à remplir, connoiſſant mieux que perſonne le fort & le foible de ſon département, ayant plus lieu de craindre que qui que ce ſoit que les ſommes qui devroient être employées à rendre la marine formidable, ne ſoient englouties, comme tant d'autres, dans ce que nos patriotes appellent le cloaque de corruption; eſt néceſſairement de tous les ſerviteurs du Roi celui qui, ayant le plus à ris-

quer, le moins à gagner par la guerre, desire plus sincerement la paix: On peut donc supposer raisonnablement que sa réponse à la question ci dessus posée, seroit: *si l'on peut faire une paix honorable, elle est certainement préférable à la guerre.*

— Ici, Lord Bathurst, ou Lord Chancelier, dit mon Confrère, fera une *distinction.* Il demandera ce qu'on entend par la paix? Si c'est avec les Américains, ou avec les ennemis naturels de la Grande-Bretagne, qu'on la croit praticable.

— Pour nous réconcilier avec les premiers, ajoutera-t-il, il n'est point de sacrifices compatibles avec l'honneur, que je ne conseille; mais traiter avec les derniers, c'est ce qui n'est proposable que lorsqu'on en aura tiré une vengeance proportionée à l'offense.

— Lord G. Germaine conviendra que la paix avec l'Amérique est sans doute un objet desirable, mais il prouvera qu'il est *impraticable*, & qu'il n'est même possible de s'en occuper que lorsque les ennemis acharnés de la

Grande Bretagne, les ſuppôts naturels de la rébellion, cédant à la *vigueur des meſures* qu'il eſt indiſpenſable de prendre, livreront les Colonies rebelles à la merci de la mere-contrée; il démontrera que c'eſt en Amérique qu'il faut porter les coups aux quels doit finalement céder la maiſon de Bourbon: que c'eſt en Amérique qu'il faut conquérir la France, de même que l'Amérique a été conquiſe en Allemagne. Il finira ſi vous voulez par cet cet étrange paradoxe: *la pourſuite vigoureuſe de la guerre, eſt un acte d'humanité.*

De trois Conſeillers d'Etat, en voilà donc un, pourſuit mon Confrère, qui opineroit pour la paix générale; un qui voudroit que l'on fit une paix partielle avec l'Amérique, & que l'on continuat de faire la guerre aux ennemis naturels; le troiſiéme veut prouver qu'il n'y a qu'une guerre générale & vigoureuſe qui puiſſe nous conduire à une paix honorable. Comment rapprocher ces trois avis? On dira, en tranchant ce nœud Gordien, & en ſuivant l'impulſion que donne la majorité à toutes les meſures du Cabinet: — Cela eſt à merveille: je conçois que Lord Sandwich & le Lord Chan-

celier finiront par acquieſcer aux meſures déterminées par la majorité; — il ſera décidé qu'il faut prendre des meſures vigoureuſes; & c'eſt ce qu'on appellera l'*union parfaite du Cabinet*.

Mon Confrère, My Lord, veut prouver que, ſi cette union *partielle* étoit générale: de ces trois opinions, il en pourroit réſulter une quatriéme qui entraîneroit toutes les autres. — Je me ſuppoſe, m'écrit-il, admis en quatriéme, à la délibération dont je viens de tracer la marche. Lorſque mon tour arriveroit, je dirois, à Lord Sandwich: (à votre Seigneurie, My Lord) vous deſirez la paix, vous avez bien raiſon; au Lord Chancelier: vous accorderiez volontiers la paix que vous refuſeriez à la France, à l'Eſpagne, à la Hollande; vous avez raiſon encore; — à Lord Germaine: votre avis eſt que, pour obtenir une paix générale, il fait pouſſer avec vigueur une guerre générale, vous avez raiſon auſſi: — tout ce qui manque à chacun de vos avis, c'eſt un PLAN! en fondant les trois avis enſemble, ils donnent pour réſultat que, quoique la guerre ſoit deſirable, on ne peut ſonger à une paix

partielle; que pour obtenir une paix générale, il faut faire une guerre générale. . . . Eh ! ſans doute générale, mais qu'elle ſoit générale dans toute l'étendue du terme! . . .

Que l'Europe, que le globe entier ſoient embraſés, ce n'eſt que dans un embraſement univerſel que l'Empire Britannique peut ſe ſauver : ne vous amuſez point à manier cet inſtrument rouillé que nos peres appelloient la *balance de l'Europe ;* l'ancien ſyſtême n'exiſte plus: les conſidérations de commerce ont pris la place des rêveries politiques dont ſe berçoient nos ayeux ; l'univers aujoud'hui veut être commerçant : partez de ce principe, & ſans perdre votre tems à calculer quels ſont les peuples qu'il eſt de votre intérêt d'aſſocier à votre commerce, à l'excluſion des autres, commencez par jetter la maſſe du globe dans la confuſion : — brandiſſez le flambeau ſur le continent, n'importe où tombera la premiere étincelle, pourvu que l'incendie en ſoit la ſuite & qu'il étende au loin ſes ravages: c'eſt dans la confuſion univerſelle que les choſes ſe formeront d'elles-mêmes dans l'ordre que

la

la prudence humaine chercheroit vainement à leur aſſigner.

C'eſt des débris des Empires jaloux, des cendres de leurs fortereſſes que ſe formera la balance naturelle qui, dans les circonſtances actuelles, doit lier par de nouveaux pactes des peuples que jadis aucun intérêt ne rapprochoit.

Tant que vous vous bornerez à parler de *meſures vigoureuſes*, vos ennemis ont calculé vos forces : ils inſulteront à votre impuiſſance ; les prétendus Neutres, tranquilles ſpectateurs, vous laiſſeront conſumer en vains efforts, s'enrichiront de vos dépouilles, des pertes de votre commerce ; plus les coups que vous porterez, ſeront vigoureux, plus vos forces s'affoibliront. Vous finirez par ſuccomber glorieuſement ſous le nombre. Songez que la *Neutralité* ſignifie *nullité* ; que vous n'avez point d'amis, point d'alliés ; pas une ſeule nation qui veuille, ou oſe faire cauſe commune avec vous ; en un mot, la Neutralité eſt votre tombeau. Ne ſouffrez pas qu'elle exiſte, duſſiez vous dans le commencement

ajouter au nombre de vos ennemis ; forcez les Neutres à prendre parti, & pour le reſte, repoſez-vous ſur la jalouſie qui en rangera une grande partie de votre côté.

N'euſſiez-vous pour vous dans le cours d'une campagne qu'une, ou deux, ou trois des Puiſſances de l'Europe, en ſuppoſant le reſte contre vous, votre ſituation ſeroit encore infiniment préférable à votre poſition actuelle ; vous partageriez les forces de la France, & ce point ſeul eſt le plus important de tous ; auſſi longtems que vous ſouffrirez que cette nation active & aſpirante tourne toute ſon attention du côté de la marine, qu'elle applique à cet objet unique toutes ſes facultés, toutes ſes reſſources, elle ſuffira ſeule pour vous éclipſer ; oui : la prévention nationale ne m'aveugle pas au point de me diſſimuler que les revenus immenſes, illimités de la Couronne de France, conſtamment employés à l'aggrandiſſement de ſa marine, finiront par écraſer la votre : la France ſeule doit être l'objet de votre attention, parce qu'elle eſt à votre égard ce qu'eſt l'Empire à la Pruſſe, ce qu'eſt le Ruſſe au Turc : vous n'avez qu'une rivale

naturelle, & cette rivale eſt la France ! — Auſſi, combien n'a pas été agréable à mes oreilles ce mot mémorable, renouvellé par Lord Lisburne ; combien n'ai-je pas été ravi d'entendre répéter pas tout, ſelon l'invitation qu'en faiſoit S. S. *delenda eſt Carthago !*

Vous parlez de *meſures vigoureuſes*, & le courage ou la fierté ſuppléant en vous au défaut de forces effectives, vous ne conſiderez pas que le plus mauvais jeu que l'on puiſſe jouer eſt celui de quatre contre un, quand on a le malheur de repréſenter l'*unité* dans cette rixe inégale. Au nom de tout ce qui eſt grand, de tout ce qui vous eſt cher, ne vous livrez pas aux illuſions de grandeur qui ont fait la fortune de Chatham ; ce grand homme, s'il préſidoit encore à nos Conſeils ſentiroit que les tems étant changés, il faut changer de ſyſtême ; que les Empereur & les Rois ont ſubſtitué l'eſprit *mercantille* à l'eſprit de conquête & de domination, & que tous les peuples qui couvrent actuellement la ſurface du globe peuvent être comparés à autant de négociants avanturiers qui, ayant formé la même ſpéculation, ſe diſputent l'avantage d'arriver

les premiers à l'endroit où les profits de cette ſpéculation doivent ſe réaliſer : ſi cette comparaiſon eſt juſte, adoptez l'eſprit qui convient à la ſituation du moment : renoncez à l'orgueil du diadême, à la *Majeſté du peuple Anglois :* penſez & agiſſez, comme penſeroient & agiroient des négociants dont on veut intercepter le commerce, ruiner le crédit, anéantir l'exiſtence.

Delenda eſt Carthago doit certainement être le mot de ralliement ; très certainement, il faut, ſinon détruire, du moins affoiblir la marine de la France, qui exterminera la votre, ſi vous ni prenez garde ; car elle eſt non ſeulement redoutable par le nombre des vaiſſeaux, mais formidable par la valeur de ſes Officiers, de ſes matelots, valeur qui acquiert de l'éclat à meſure qu'elle eſt exercée, & qui en acquerera encore à proportion des revers que vous eſſuyerez, des retraites multipliées aux quelles elle vous forcera, & que l'Europe ſe laſſera de vous voir toujours imputer à la ſupériorité du nombre.

La France étant déja ce que vous la voyez

être, assez forte pour vous tenir tête partout, (car vous ne pouvez vous dissimuler que, jusqu'à présent, vous n'avez encore eu qu'elle à combattre, & que les avantages sont tout au moins douteux) que sera-ce, lorsque l'Espagne plus sérieusement embarquée dans la guerre, qu'elle ne paroît l'être encore, developpera ses efforts avec l'énergie dont ses forces, peu entamées, sont effectivement susceptibles? Que sera-ce, lorsque les petites factions que vous avez sçu créer en Hollande, cédant à l'intérêt général, les Provinces dites *Unies*, s'unissant en effet ne formeront qu'un corps de République combattant pour son existence politique & physique? Vous direz des Etats-Généraux tout ce que vous dictera le ressentiment: vous n'empêcherez jamais qu'ils n'ayent la plus puissante des ressources, celle d'un capital immense.

Tout ce que je vous représente, ne doit pas vous décourager, il s'en faut de beaucoup que ce soit mon intention: à Dieu ne plaise, non; je dis avec vous que l'Angleterre n'a de salut que dans les *mesures vigoureuses*, mais je dis plus encore, je dis dans les mesures désespé-

rées : car enfin, tant que votre vigueur ſera concentrée en vous-mêmes, elle eſt limitée ; celle de vos ennemis ne l'eſt pas, parcequ'elle peut tous les jours s'accroître de l'acceſſion de quelques neutres, & vous n'avez pas cet eſpoir. J'en reviens donc à ce que j'ai dit. Tout le développement de votre vigueur étant impuiſſant, tant que vous ſerez ſeuls contre quatre, tant que vous ſouffrirez que dix autres Puiſſances ſoient froides ſpectatrices de la lutte générale ; parler de meſures vigoureuſes, comme vous l'entendez, c'eſt decéler le deſſein formé de ſuccomber plûtôt. Parler vaguement de pouſſer vigoureuſement la guerre, c'eſt annoncer à l'univers que vous n'avez point de PLAN, parceque ce n'eſt pas avoir un plan que de dire qu'on ſe battera juſqu'à ce qu'il reſte un homme en état de porter le fuſil, à moins que vous n'appelliez *plan* le deſſein formé de vous enſevelir ſous les ruines de l'Empire. — Or, je prétends, moi, *William Tranchet*, que, s'il faut que l'Empire périſſe, il *faut qu'il entraîne l'univers avec lui*, *que le même gouffre* engloutiſſe l'eſpece humaine.

Brandiſſez, je le répette, brandiſſez la tor-

che que la vengeance a miſe entre vos mains, n'importe où le vent portera ſes étincelles, pourvu qu'elles tombent ſur quelque partie neutre du continent: ſi ce pouvoit être heureuſement à Anvers, toutes les eaux de l'Eſcaut ne ſuffiroient pas pour arrêter les progrès de l'incendie ſalutaire. . . Je vois étinceller dans les yeux de l'Empereur le deſir de ſoulever les maſſes de rochers dépoſées par la cupidité Hollandoiſe dans le ſein de *l'Eſcaut*, pour en interdire la navigation au Brabançon induſtrieux: ſecondez ce deſir, le dernier des Hollandois verſera juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang, avant de ſouffrir qu'on détourne le canal des richeſſes dont il s'engraiſſe; la France verra avec inquiétude fléurir, ſi près de la Lorraine, des Etats capables un jour de la faire trembler: —— Croyez-vous que Fredéric portera un œil tranquille ſur ce ſpectacle nouveau? l'Empereur qui a prévu toutes ces ſenſations, n'a pas manqué de pourvoir aux moyens d'en prévenir les ſuites, & la conduite récente de l'auguſte Impératrice de Ruſſie prouve qu'elle s'attend à voir glorieuſement employées les forces navales qu'elles a miſes ſur un pied ſi reſpectable. Ne me demandez

pas ce que fera le Turc, ce que fera Guſtave? je l'ignore: Je ſçais à peu près le parti que prendront le Portugal & le Danemarck; . . . & encore une fois, duſſiez-vous continuer la guerre avec un ou deux alliés, & compter le reſte de l'Europe contre vous, le grand objet eſt gagné, ſi vous partagez l'attention & les finances de la France."

Voilà, My Lord, comme *Maître Tranchet*, mon digne Confrère, parleroit, dit-il, au Conſeil du Roi, s'il avoit l'honneur d'y être admis; voilà prétend-il, comme il ſe flatteroit d'y créer cette unanimité, cette *union générale* qui malheureuſement ne s'y trouve pas. Il forceroit les membres qui le compoſent à définir ce qu'ils entendent par ces mots vagues de *meſures vigoureuſes*: il leur prouveroit clair comme le jour qu'ils n'ont point de plan, il leur en fourniroit un, formé de leurs opinions rapprochées &, pour ainſi dire, fondues enſemble.

Je laiſſe à votre Seigneurie à apprécier le mérite de ces ſpéculations, My Lord: Encore deux lignes & je termine.

Delendo eſt Carthago, voilà la queſtion : à moins que nous ne culbutions, que nous ne ruinions de fond en comble la marine de France, point de paix. Nous n'avons pas encore eu le malheur d'être battus, & grace au ciel, ce ne ſera pas encore de ſi tôt le cas. Eh bien! redoublons d'efforts & d'énergie; profitons du moment où une ligue preſque univerſelle formée contre nous, eſt peu conſolidée, pour *haſarder*, comme l'on dit, *le tout pour le tout.* Nos ennemis ont la ſupériorité du nombre: . . Eh bien! combien ſont-ils? Trois contre deux, ou cinq contre trois? . . qu'importe? approchons, abordons, ſacrifions quelques vaiſſeaux; ils ne périront ſurement pas ſans entraîner dans le gouffre qui les abſorbera. Sur cinq que nous perdrons, nous en détruirons, à coup ſur, dix, & nous aurons bientôt rétabli l'égalité. Aux maux violents, il faut de violents rémedes, comme dit le proverbe. Il faut enfin un terme à cette guerre ruineuſe. Tombons à corps perdu ſur nos ennemis. Les efforts qu'il leur faudra faire pour rétablir des marines à demi détruites, l'épuiſement de leurs finances qui ſuivra de près ces efforts, voilà ce qui réuſſira plus ſurement

à les ramener aux diſpoſitions pacifiques d'où dépendent la proſpérité de leurs Etats, le bien être de leurs ſujets. Cherchons, atteignons, combattons, exterminons nos ennemis, My Lord: portons un coup déciſif, & s'il faut que nous ſuccombions, qu'un accès violent nous dérobe à l'horreur de nous voir miner & expirer de langueur. Je vous ſalue, & ſuis

De votre Seigneurie,

MY LORD

Le très humble ſerviteur
THOMAS BOOT.

SEPTIEME LETTRE

DE

LORD SANDWICH A THOMAS BOOT.

Eh! quel génie t'inſpire, Maſter Boot! tu ſondes, tu pénétres, tu perces d'outre en outre le ſecret des Cabinets: tu diſcutes, on ne peut mieux, les intérêts des Puiſſances! A te lire, à t'entendre, on ne te regardroit jamais pour ce que tu es, maſter Thomas. Ta lettre m'a fait grand plaiſir. Surement je ne t'euſſe jamais pris pour un ſi bel eſprit. Combien de génies enfouis dans les ténébres, qui, comme toi, dédaignent de ſe montrer à la lumière? je te remercie bien ſincérement de tes ſpéculations, de tes diſgreſſions, de tes ſavantes obſervations. Pourſuis, l'ami, tu me feras un plaiſir ſenſible. — Quelques lignes; . . . je ne t'en écrirai pas davantage. Je vais faire, dans une heure, une tournée dans nos ports maritimes pour y preſſer l'armement de nos

flottes qui, j'eſpére, avec la grace de Dieu, batteront, cette année, celles de nos ennemis.

Ah! maſter Boot, que tu as parfaitement bien ſaiſi l'état des choſes:.. l'Amérique, la France, l'Eſpagne, la Hollande, les Neutres, tous nos ennemis, les Miniſtres, mes confrères & autres, que tu les as admirablement bien eſquiſſés! Oui, Thomas, je te le répette, je ne t'euſſe jamais ſuppoſé tans de ſagacité, tant de lumières. Je n'ai pas la préſomption de me croire digne de tous les coups d'encenſoir que tu me donnes, mais je fais de mon mieux pour bien mériter de la patrie, & pour répondre le plus dignement poſſible à la confiance dont le Roi m'honore. Si je ſuis traverſé dans mes vues, dans mes nobles deſſeins; ſi les choſes ne vont pas à mon gré; ſi les Inſurgens ne ſont pas ſoumis, nos ennemis vaincus, ſi la paix n'eſt pas faite, ce n'eſt pas ma faute. Je ne ſuis ni devin, ni ſorcier; &, comme tu dis bien, en frappant du pied, il n'eſt pas en mon pouvoir de faire ſortir de la terre, des hommes & des vaiſſeaux. Pourtant avec le peu que j'ai en mains, on voit comme je tiens tête à tout le monde. Mes Con-

frères, les autres Miniſtres ont fait des ſottiſes, je dois les partager, les boire avec eux.

Du moment que la diviſion s'éleva entre nos Colonies & la Mere-patrie, je cherchai à l'appaiſer. Je prévoyois une rupture ouverte, & comme il eſt arrivé, ou arrivera, une guerre ſanglante. L'eſprit de vertige s'étoit répandu ſur le Conſeil: il s'eſt porté à une extrémité qui a eu pour nous des ſuites les plus funeſtes. Je ſentois que c'étoit en Amérique qu'on alloit forger les fers que nous prépare tôt ou tard le deſpotiſme. Je prévoyois d'avance que les Puiſſances voiſines & rivales ſe prévaudroient des circonſtances pour frapper ſur nous des coups imprévus durant nos querelles inteſtines. Bute, North, Germaine, & conſorts, rejetterent mes inſinuations comme des terreurs paniques: ils pouſſérent l'audace juſqu'à dire que nous étions capables de faire face à tous les événemens. Ils diſoient que nos Colonies ne feroient aucune réſiſtance; qu'au prémier coup de canon, elles ſentiroient la néceſſité de ſe ſoumettre, & de prévenir les horreurs de la guerre. Pour mieux aider ces rumeurs, mes Confrères firent répandre

dans Londres une multitude de carricatures; l'on tourna en dériſion la nouvelle milice des Colonies; on préſenta ces ſoldats ſous toutes ſortes de formes ridicules; on les mépriſoit, on s'en moquoit, on les traitoit de balourds... Le Roi vint en Parlement, prononça un diſcours, ce fut la *ſentence de mort*. On fit des menaces: c'étoit une brouille de famille qu'on eut pu racommoder un verre de *Punch* à la main. On en fit une affaire grave: la ſçiſſion éclata & dégénera bientôt en guerre civile. On excita l'émulation de la France: on ouvrit les yeux aux ennemis de la Grande Bretagne; on fixa les regards du monde entier... Des femmes, oui, mon ami, des femmes de la Nouvelles-Jerſey ſe formerent aux armes & aux évolutions militaires: elles ſe préſentoient au combat, comme elles ſe préſentent à la chaſſe. Le ſexe de Briſtol, dans la Penſilvanie ne porta pas l'héroïſme juſqu'à s'enrôler, mais ſe cottiſa pour acheter des drapeaux, des fifres & des tambours, pour fournir des fuſils, des bayonnettes, des ſabres à ceux qui n'en auroient pas. Les Vieillards même dont le ſang eſt glacé, s'enflamma de cette ardeur guerriere. Il ſe forma une compagnie de vieux

hommes : le Colonel étoit un vieux garçon de 97 ans : il en avoit paſſé 40 dans le ſervice : il s'étoit trouvé à 17 batailles rangées : le tambour avoit 84 ans. Au lieu de cocarde, ces vieux hommes portoient un crêpe à leurs chapeaux comme une marque expreſſive de leur douleur & de leur dévouement à la mort.

Enfin les Quakers, ces hommes ennemis du ſang, crurent, en faveur d'une ſi belle cauſe, d'un danger auſſi imminent pour leur liberté, devoir déroger à la loi qu'ils ſe ſont faite de ne point prendre les armes, & de ne jamais répandre le ſang humain.

Toutes ces choſes, mon ami, déſolèrent & intriguèrent mes Confreres. Ils s'aveuglèrent au point d'opérer entre nous & nos Colonies une ſçiſſion abſolue. Naquit bientôt l'*Acte de Confédération, ou d'union perpétuelle entre les Colonies-Unies de l'Amérique Septentrionale*, qui devoit ſubſiſter juſqu'à ce que tous leurs griefs fuſſent redreſſés.

A force de tergiverſations, de mauvaiſe foi,

d'injuſtices, de cruautés, de barbaries, Ami Boot, mon Confrère North conſomma le funeſte œuvre. Le génie infernal de Choiſeul, comme tu l'as dit fort bien, jetta le premier les ſemences de diviſion.

De ce premier pas fait, on excita nos Inſurgens des Colonies à en faire un ſecond, c'eſt-à-dire, à ſe déclarer *libres* & *dégagés de toute obéiſſance à la Couronne Britannique.* De là la Déclaration de leur Indépendance, du 4 Juillet 1776;.. De là la guerre actuelle entre nous, la France, l'Eſpagne, la Hollande, les Neutres, &c. &c. &c., — de là tous les maux qui affligent la patrie, ami, Boot. J'en ſuis bien ſincérement affecté. Je regarde la ſituation actuelle de la Grande Bretagne comme très allarmante; mais on ſait combien, en mon particulier, j'ai marqué d'oppoſition aux meſures hoſtiles; avec quelle répugnance de ma part la guerre a été entrepriſe. Je conviens de l'état de détreſſe où nous nous trouvons; mais je ne doute nullement, ami Thomas, que l'Angleterre, ne recouvre bientôt ſon ancienne ſplendeur; ne faſſe rentrer ſous l'allégeance de la mère patrie les Inſurgens de l'Amérique qui,

qui, nouveaux Icares, ont pris un vol ſi hardi; ne réduiſe à nos pieds nos nombreux ennemis, & ne redonne à ſes peuples le ſceptre des mers, un commerce étendu, une paix conſtante & glorieuſe, une félicité aſſurée & durable. . . . .

Adieu, Maſter Boot, je pars en poſte pour nos ports: je ne puis t'écrire plus au long.

HUITIÉME LETTRE.

De THOMAS BOOT à Lord NORTH.

Au milieu de la foule des ennemis qui écraſe votre Seigneurie, craindrai-je, moi Thomas, d'élever la voix, d'être votre Champion, My Lord? Au milieu de la honte & de la confuſion dont la multitude de vos antagoniſtes cherche à vous couvrir chaque jour, appréhendrai-je de rompre avec eux autant de lances qu'il vous plaira, pour défendre votre gloire? Non, My Lord. Je connois la bonté de votre cœur, votre zéle, vos vertus patriotiques; j'apprécie, comme il convient, la ſageſſe de vos projets, & la pureté des motifs qui font agir votre Seigneurie. J'oſe bien dire que la haine univerſelle de la nation, & les malédictions qu'elle prononce contre vous, ne naiſſent que d'un mal entendu; que les méchants qui vous déchirent ſi cruellement ont tort: que les accuſations qu'ils ſement malicieuſement con-

tre votre Seigneurie, ſont mal fondées; à que, ſi vous péchez, c'eſt par ignorance, encore plus que par malice, My Lord. Oui certes, votre Seigneurie ne voit pas l'abyme qu'elle creuſe ſous les pas de la Nation; elle ne voit pas le précipice qu'elle lui prépare; elle ne conçoit pas comment en voulant mener l'Empire à une grande fortune, elle finira par le perdre.

Entendez, My Lord: ſi votre Seigneurie eut eû la tête du petit Roi de Pruſſe, Fréderic II. à qui, dans mon tour d'Allemagne, j'ai rappetacé les botes; elle eut ainſi raiſonné: (ne penſez pas qu'il y entre de l'humeur de ma part, My Lord, je vous parle à cœur ouvert) " eſt-il de l'intérêt de la Grande-Bre-„ tagne de ſe plier aux demandes du Con-„ grès, ou de les rejetter? En les rejettant, „ y gagnerons-nous? ou en nous y prêtant, „ y perdrons-nous? . . . En prenant le pre-„ mier parti, ne nous attirerons-nous pas une „ guerre terrible ſur les bras? Aurons-nous, „ en ce cas, de quoi y faire face? de l'ar-„ gent, de, l'argent!..." Ah! My Lord, que je regrette pour vous, pour moi, pour la pa-

trie, que votre Seigneurie n'ait pas lû le *teſtament* politique des derniers Miniſtres de la Reine Anne, ſur les dépenſes de l'Angleterre pendant la guerre de 1701. Pour vous éviter la peine de le feuilleter, je vais vous transcrire les paragraphes eſſentiels que V. S. eût dû méditer.

" Les articles de la *Grande-Alliance* ne nous obligeoient point à faire les prodigieuſes dépenſes que nous avons faites juſqu'à préſent...." (les articles propoſés par le Congrès de l'Amérique pour rentrer ſous l'allégeance de la mère Patrie, ne vous contraignoient pas, My, Lord, de faire faire à l'Angleterre des emprunts au de là de ſon *pouvoir* & de celui de la nation. C'étoit aſſez pour nous de différer le payement de nos anciennes dettes, de continuer la taxe ſur les terres & ſur le malt, avec les autres taxes déja impoſées. . . A quelque prix que les rebelles de l'Amérique nous euſſent offert leur réconciliation avec nous, elle ne pouvoit jamais être ſi ruineuſe que l'eſt & le ſera encore la guerre que nous a déclarée la maiſon de Bourbon, j'oſe dire toute la terre. Nos deſcendans auront de la peine à concevoir no-

tre imprudence de nous être épuiſés pendant dix, peut-être, vingt ans, pour ſoutenir une guerre de *paille* qu'on eut pu éteindre avec un *ſçeau d'eau*, & dont la ſuite nous deviendra infailliblement onereuſe ; nous, nous, My Lord, qui, pendant une paix de peu de durée, avions vu avec horreur l'excès des dettes dont nous étions accablés ; qui déteſtions les pernicieux conſeils de ceux qui nous les avoient fait contracter, & qui cherchions des expédiens pour nous tirer du malheureux état où nous nous trouvions plongés. Nos deſcendans ne pourront conçevoir qu'avant que de nous être donné le tems de reſpirer, nous nous ſoyons témérairement engagés dans la guerre la plus opiniatre & la plus affreuſe.

Nos dettes s'accumulent, My Lord : votre Seigneurie peut-elle répondre que nos neveux feront en état de les acquitter ? Jamais nos ancêtres ne ſe virent réduits à l'extremité où ſe trouve la Nation, My Lord. Ni les Grecs, ni les Romains n'en ont jamais éprouvé une pareille. Je ſuis même perſuadé qu'il n'y a point de nation exiſtante ou à exiſter qui ſe ſoit trouvée ou puiſſe ſe trouver en notre état

actuel ; ſi on excepte l'Eſpagne qui s'attira un malheur pareil au notre, il y a environ *ſix-vingt* & tant d'ans, & qui ne s'en eſt pas encore relevée. Nous apprendrons ſans doute, à nos deſcendans, My Lord, à être ſages: mais cette ſageſſe leur coûtera cher, & je ſouhaite de bon cœur qu'ils ratifient ce que nous avons fait en leur nom.

Rien de plus aiſé que de contracter des dettes & de les laiſſer payer à nos petits enfans ; nous pouvons même eſpérer qu'ils voudront bien les payer ; mais il eſt bien difficile d'aſſurer une paix auſſi longue qu'il faut pour cela. — Les hommes n'auront-ils pas toujours les mêmes paſſions ? N'y aura-t-il plus de Princes ambitieux & intéreſſés qui chercheront l'occaſion de faire la guerre ? . . . Qu'on ne diſe pas que ces Etats, ces Royaumes, ces Empires avec qui nos deſcendants pourront avoir un jour des démêlés ſont dans une condition auſſi fâcheuſe que nous. Il eſt conſtant que par nos revers, par les conjonctures où nous nous trouvons, nous ſommes en beaucoup plus mauvais état qu'eux, j'oſe dire que nos ennemis mêmes ; & pour peu que l'on

conſidére la conſtitution de notre Gouvernement, la corruption de nos mœurs, nos factions domeſtiques, &c. on comprend qu'il doit être bien difficile de nous rétablir, & à nos arriers neveux de ſuppléer à nos folies.

Ce ſera ſans doute une grande conſolation pour nos deſcendans, de voir quelques haillons ſuſpendus dans la ſalle de Weſtminſter, achétés au prix de 100 ou 200 millions *Sterling*, dont ils payeront les intérêts; . . . & de pouvoir ſe vanter, comme font certains gueux, que leurs ancêtres étoient riches & puiſſans. . . .

Qu'eſt-ce qu'on appelle *crédit*? My Lord. . . Eſt-ce de pouvoir emprunter dix millions?... Je ne puis m'empêcher de dire qu'un tel crédit eſt dangereux, qu'il eſt contre les loix Angloiſes, qu'il reſſent même la tra. ſon. Rien n'a tant contribué à miner la nation que ce crédit. Pour moi, lorſqu'au changement du dernier Miniſtère, je vis que ce prétendu crédit s'étoit évanoui, je le pris pour un bon augure. . . Je m'imaginai voir un jeune héritier, qui ayant changé ſon premier intendant,

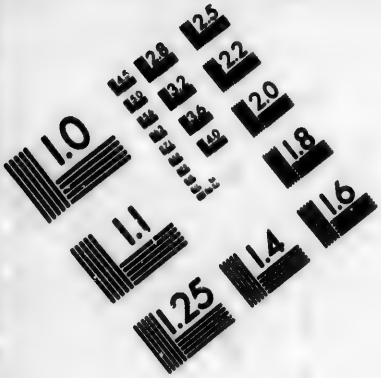
commençoit lui-même à mettre ordre à ſes affaires, avant qu'elles fuſſent déſeſpérées.

Juſqu'ici, nous ne nous ſommes ſoutenus que par art, ce qui ne peut manquer de ruiner, avec le tems, l'Etat le mieux établi, ... Non, non, il n'y a point de pays en Europe plus fortuné & plus riche que le notre; mais nous avons exténué un corps ſain & robuſte, en l'accablant de remédes. Bientôt l'art ne ſervira plus de rien, ſi la nature ne fait un dernier effort.

Si l'Angleterre s'affoiblit en accumulant ſes dettes, My Lord, n'en doit-on pas conclure qu'elle devroit chercher à les éteindre, & par une ſuite néceſſaire, terminer la guerre à tout prix, & cultiver la paix avec ſoin? Je ſuppoſe, comme votre Seigneurie, que l'honneur de la Grande-Bretagne & la néceſſité d'une défenſe légitime, l'ont miſe dans la néceſſité de contracter d'année à année de nouvelles dettes; mais quelle imprudence ne peut-on pas reprocher à ſes Miniſtres, à vous en particulier, My Lord; quand on voit qu'el-

le s'affoiblit par un faux point d'honneur, après s'être épuiſée par ambition, & qu'elle pourſuit une guerre diſpendieuſe, déſeſpérée, une guerre qu'elle ne terminera qu'avec ignominie. . . Nous avons ſupporté le poids des dépenſes faites ſous les Rois le Roi Guillaume & de la Reine Anne pour défendre la Pragmatique-Sanction intérêts de l'héritière de Charles VI. Nous ſommes encore courbés ſous le poids de celles que nous a fait contracter, dans la derniere guerre, l'orgueuil de Chatham; — Et vous, My Lord, dans l'état le plus déſeſpéré, dans la ſituation la plus critique où puiſſe ſe trouver l'Empire Britannique, vous vous attachez à à conſommer ſa ruine? Ah! ne tardons pas à mettre bas les armes, à en venir à une paix, coûte qui coûte!

L'Eſpagne, diſoit, il y a cent ans, un judicieux & profond Miniſtre d'Angleterre, qui comme vous, My Lord, étoit aſſis ſur les bancs de la Tréſorerie; l'Eſpagne eſt un exemple frappant des funeſtes effets qu'opérent dans un Etat, d'anciennes dettes publiques, ainſi que de l'embarras & de l'mpuiſſance



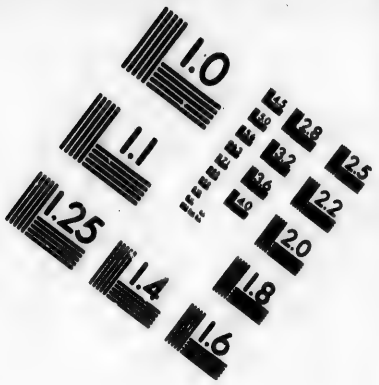
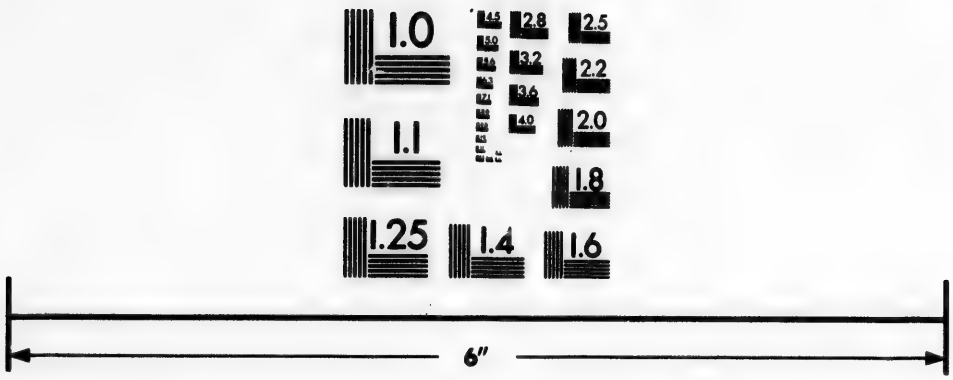


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

même où elles jettent l'administration. Les Principales branches de ce Royaume ſont employées à payer les intérêts des ſommes empruntées, il y a une centaine d'années; & la ſubſiſtance deſtinée à nourrir le corps politique, ſe trouvant détournée à d'autres uſages, il eſt devenu foible & incapable de réſiſter aux moindres accidents. Lorſqu'un peuple réduit à cette ſituation, vient à s'engager dans des guerres étrangères, ou ruineuſes, il eſt évident que ſes ennemis doivent peu redouter ſa Puiſſance, & que les alliés ont très peu de ſecours à en eſpérer.

Ces vaſtes anticipations ſur les revenus futurs, ont commencé vers l'an 1608, & ont continué d'année à année, ſans qu'on ait ſongé à en diminuer le fardeau. Cette négligence ſeule a plus contribué à énerver la Monarchie d'Eſpagne que toutes les autres fautes qu'elle a pu commettre.

Ce peut être l'intérêt de quelques perſonnes dans une nation, que les finances de l'Etat ſoient embrouillées & ſans ordre; ſes revenus ſont un champ où il eſt toujours très

facile de glaner, & le profit n'en eſt jamais ſi conſidérable que dans les urgences publiques. Mais la totalité du peuple eſt intéreſſée à l'économie du Gouvernement & à la modération des impôts & des charges: cela devient impoſſible, lorſqu'une fois les dettes ſont aſſez conſidérables pour décourager des Miniſtres honêtes, ou pour dégoûter des premieres places ceux qui ſont les plus capables de les remplir. C'eſt préciſément ce qu'on a vu arriver en Eſpagne; l'embarras de ſes affaires a été tel, que quoique ſes revenus ſoient des plus conſidérables, elles a plus d'une fois manqué d'argent pour avoir des flottes & des armées de terre. Telle a été la ſource des négligences & de la foibleſſe, ſi remarquables dans cette Monarchie.

En général par tout où les finances ſont dérangées, les vexations s'accumulent ſur le peuple. A la vérité, l'intérêt de quelques hommes puiſſans eſt de vivre ſous une adminiſtration relâchée, parcequ'alors les revenus publics ſe reſſentent de cette foibleſſe. La grandeur de ces particuliers conciſte à tromper le Prince & l'Etat; & c'eſt alors que les

bien ſe vendent à plus haut prix, que les injuſtices & les préférences odieuſes rapportent de plus grandes ſommes.

En réfléchiſſant ſur les cauſes qui, ſur la fin du dernier ſiécle, ont affoibli la Monarchie d'Eſpagne, quelle leçon importante pour nous, My Lord! au lieu de voir avec ſollicitude que nos guerres d'ambition, nos guerres de folie nous aient obligés de faire des emprunts conſidérables; nous glorifierons-nous du crédit de notre Gouvernement, & regarderons-nous notre immenſe dette nationale comme la preuve de nos richeſſes & de notre puiſſance? . . ah! My Lord, l'exemple de l'Eſpagne nous avertit des malheurs que nous nous préparons en adoptant la même politique; il nous préſage un bien cruel avenir!

Quand le Miniſtre de Madrid, tout fier des richeſſes de l'Amérique, & ne méditant que des conquêtes, commença à faire des emprunts en 1608, il n'auroit pas été ſurprenant qu'on eut refuſé d'entendre un citoyen zélé & éclairé qui auroit prévu les inconvéniens des dettes publiques ou nationales, puiſqu'il n'y avoit

point encore d'expérience qui les eut fait connoître à l'Europe : mais, My Lord, en ce ſiécle éclairé, en ce ſiécle philoſophe, en ce ſiécle calculateur, ſommes-nous également excuſables ? Et ne pouvons-nous pas nous plaindre du poids des impôts qui nous accablent ?

Puiſque, comme votre Seigneurie n'en doute pas, My Lord, l'argent eſt le nerf de la politique moderne, doit-on être étonné des maux ſans nombre que l'accumulation des dettes nationales cauſe à la Grande-Bretagne ? en voyant les mœurs & la diſcipline militaire ſe relâcher chez les Romains, on auroit pû prédire leur ruine, parceque leur puiſſance portoit ſur ce double fondement. En voyant le déſordre dans les finances d'un Etat de l'Europe, on doit prévoir ſa décadence, parceque l'argent eſt le prix de tout ; & que les emprunts tariſſent la ſource des revenus ordinaires. Il n'a fallu que 60 ans de mauvaiſe adminiſtration pour jetter autrefois l'Eſpagne dans le plus grand affoibliſſement ; il n'en faut pas *encore* deux, My Lord, avec l'abus & la prodigalité de nos finances pour produire le même effet en Angleterre. Il le produira,

soyez en sûr, malgré les ressorts d'un Gouvernement qui, par sa nature, est plus attentif à la chose publique que ne l'étoit celui des Successeurs de Charles V.

De ces réflexion on doit conclure, si je ne me trompe, My Lord, que l'Angleterre a agi contre ses véritables intérêts, lorsqu'elle a commencé la guerre de 1756, pendant qu'elle étoit encore accablée des dettes contractées à l'occasion de l'héritiere de l'Empereur Charles VI, & sous le regne de la Reine Anna: c'étoit à un fardeau pesant ajouter encore un fardeau plus pesant, c'étoit faire un pas vers sa décadence. A cette heure, My Lord, que, comme vos ennemis le disent, non pas moi au moins, à Dieu ne plaise! A cette heure que la sottise, l'impéritie, le ressentiment de votre Seigneurie aggravent de jour en jour & de plus en plus le poids déja si considérable de nos dettes anciennes, en soutenant opiniatrément une guerre dénaturée, une guerre infame, une guerre qui est en horreur aux Dieux & aux hommes; ne devons-nous pas appréhender de voir bientôt l'Empire Britannique crouler sous ses fondements?

Ah ! My Lord, la poſtérité verra-t-elle d'un œil froid ces guerres diſpendieuſes & cruelles, ces ſcènes de ſang & d'horreur dans leſquelles vous avez entrainés leurs peres ? Nos Neveux ne vomiront-ils pas ſur la mémoire de votre Seigneurie l'ignominie & l'opprobre ? ne fouleront-ils pas avec exécration ſa cendre à leur pieds, pour leur avoir forgé des fers avec la miſere & l'indigence ? ah ! My Lord, malgré la fierté de caractère du peuple Anglois, malgré l'expérience de ſes Amiraux, malgré l'audace de ſes hommes de mer, malgré l'énergie que doit acquérir une nation libre dans les ſecouſſes qu'elle éprouve, comment pouvoir eſpérer de ne pas ſuccomber ? . . ah ! ah ! détournons nos regards des cendres de Carthage & des ruines de Rome ! . . .

Excuſez, My Lord, mais, j'ai entendu dire que tant qu'on ne meneroit pas à Tyburn un mauvais Souverain, ou du moins un mauvais Miniſtre, avec auſſi peu de formalités, d'appareil, de tumulte & de ſurpriſe qu'on y conduit le plus obſcur des malfaiteurs, la nation Angloiſe n'auroit de ſes droits, ni la juſ-

te idée, ni la pleine jouiſſance qui convient à un peuple qui oſe ſe croire & s'appeller libre; que tant qu'elle laiſſeroit l'adminiſtration entre des mains ignorantes, corrompues, audacieuſes, elle ſe laiſſeroit précipiter impérieuſement & impunément dans les abymes les plus profonds.

Ah! My Lord, on noircit votre Seigneurie des accuſations les plus graves: on lui reproche des forfaits: on accumule tous les anathêmes ſur ſa tête: la majeure partie de la Nation la dévoue au Tartare. . . hélas! qu'on a bien tort! moi, My Lord, votre admirateur, votre proneur en tout ſens; tandis que vous paroiſſez plus noir aux yeux du peuple, que ne le fut jamais *Aſtaluphe*, quand Proſerpine indignée l'eut changé en un très vilain corbeau; vous me paroiſſez plus blanc que le cygne qui ſort en battant des ailes du canal tranſparent dans le quel il s'eſt plongé. Mais à la place de votre Seigneurie, My Lord, *indolent* & *ami du repos*, comme vous dites; au lieu de paſſer ma vie dans le fatras des affaires, comme vous faites, eſſuyer de jour en jour la fatigue déſagréable d'une guerre poli-

ti-

tique, & ſubir l'épreuve des attaques Parlementaires, des provocations, des injures; à votre place, oui à votre place, j'aimerois mieux m'aſſeoir comme l'indolent Indien ſous le *machenelier*, & y rendre l'eſprit en ſommeillant !

ADIEU, My Lord,

Votre Serviteur bien humble
THOMAS BOOT.

NEUVIÉME LETTRE

DE LORD NORTH à THOMAS BOOT.

Je n'ignore nullement, ami Boot, qu'on me noircit des couleurs les plus odieuſes. Mais quels ſont ces peintres injurieux, dont le pinceau téméraire trace mon tableau? quelles ſont ces ames viles qui me diffament à la face de l'univers? des Richmonds, des Shelburnes, des Rockinghams, des Burkes, des Fox, des Wilkes; — & la canaille eſt leur écho! Un tas de gens qui envient ma place, & qui ne cherchent qu'à me culbuter, maſter Thomas. Ah! tu vois qu'il n'eſt pas beſoin de chercher bien loin les motifs qui délient leurs langues, & qui leur font tenir tous les propos indécens qu'ils ſement malignement ſur mon compte. Ils diſent que je ne m'attache, par reſſentiment, qu'à forger des foudres pour écraſer l'Empire, qu'à eriger *le Roi en tyran*, tandisque je ne cherche qu'à emporter d'aſſaut les remparts derriere les quels ſe cachent

les bêtes féroces qui veulent dévorer la patrie. Les perſonnages les plus intégres des trois Royaumes ne peuvent s'empêcher d'honorer mes vertus, de reſpecter mon intégrité, de priſer mes talens, de m'accorder la plus haute eſtime, ami Boot. A l'exception de quelques jaloux, tous mal famés, Maſter Thomas, tout le monde déclare qu'il me trouve bien digne d'être non ſeulement le chef Lord de la Tréſorerie, mais auſſi le premier Miniſtre de l'Empire.

On dit de moi que j'accable la nation ſous le poids odieux & inſupportable d'une foule d'impôts, qui, de l'Etat le plus riche & le plus floriſſant, ont fait de l'Angleterre un hôpital, où il n'y a que les adminiſtrateurs & ceux qui les touchent, qui vivent dans l'abondance & les délices, tandis que les dettes de l'Etat ont abſorbé plus de vingt-cinq années de ſes revenus; tandis que je ſuis forçé ſans ceſſe à recourir à des expédiens ruineux, dont nous ne tirons jamais qu'un ſecours momentané, ſecours perfide qui nous plonge dans de nouveaux embarras, dans une miſere encore plus profonde.

On m'impute, je le ſais, ami Boot, mille détours, mille ruſes, une nuée de myſteres d'iniquité, des crimes, des forfaits, Dieu ſait combien! je ſuis l'auteur du ſang innocemment répandu: je forge des fers à la patrie: mon Miniſtère n'eſt qu'un enchaînement d'inſultes, de vexations & d'entrepriſes, qui toutes ne viſent qu'à façonner la Grande Bretagne au joug d'une obeiſſance paſſive ſous les ordres tyranniques d'un deſpotiſme abſolu; je ne cherche, ami Boot, qu'à conſommer les œuvres de mort, de déſolation & de tyrannie, que j'ai déja commencées dès mon entrée dans la carrière Miniſtérielle par des actions d'une autorité & d'une perfidie, dont on trouveroit à peine des exemples dans les ſiécles les plus barbares: en un mot, ami Thomas, je ſuis un ſcélerat, un monſtre: dans l'autre vie, dévoué au Tartare, comme tu dis; & dans celle-ci, point aſſez de potences, de roues, de bûchers pour compenſer mes mérites! juſte Ciel!...

Ah! Maſter Boot, que l'audace ſe déchaîne! la médiſance & la calomnie ne peuvent obſcurcir la vertu que pour un tems. La vengeance de ma patrie que je cherche, &

ſon ſalut aſſuré ; . . . voilà l'objet de mes travaux, de mes veilles, de ma ſollicitude ! . . Ah ! que ne ſuis-je le maître du tonnerre ! que ne puis-je le lancer à mon gré ! il produiroit pour la Grande Bretagne les effets les plus prompts & les plus ſalutaires !

Ami Thomas, je brave hautement & les huées & les ſots diſcours de l'Oppoſition, & les inſultes d'une Nation peu éclairée ſur ſes intérêts. La fin couronnera l'œuvre, j'eſpère. Le préjugé, le malheur des circonſtances, l'envie, tout eſt contre moi, je le ſais : mais, avec l'aide de Dieu, je me promets bien d'en tryompher avec honneur & gloire.

Fidele à mon Roi, fidele à ma patrie, fidele à remplir tous les devoirs de citoyen zélé, de Miniſtre intégre, de pere ſage, d'époux tendre, d'ami ſincere, je me vois au deſſus des atteintes de la médiſance, & je défie la calomnie de pouvoir réuſſir mieux qu'elle. La tranquillité regne dans mon cœur, la franchiſe remue mes levres, la candeur conduit ma plume, la modeſtie eſt ſur mon front, la ſérénité dans mes regards, & la noble aſ-

ſurance dans toute ma conduite, dans toutes mes démarches. Le peuple m'accable de malédictions, le Parlement d'injures; mais mon innocence diſſipera les brigues de mes ennemis. Les traits dont ils veulent me perçer ſeront impuiſſans: on ſera forçé tôt ou tard à rendre hommage aux vaſtes reſſources de mon génie, à la ſainteté de mes mœurs, à la ſageſſe de mes deſſeins. La poſtérité ſe glorifiera de mon Miniſtère: elle arguera d'ingratitude ſes peres. Elle dira de moi; que j'ai été *l'homme fort, l'homme incomparable*. . . .

Ami Thomas, crois-moi, notre patrie malheureuſe ne gémira plus longtems ſous l'eſclavage de ſes tyrans, de ſes ennemis, de ſes rivaux. De mon ſouffle, j'acheverai bientôt de les anéantir ſans eſpérance de retour: la gloire du Roi, celle de la Grande-Bretagne accrüe ſous mon Miniſtère, volera de bouche en bouche & d'âge en âge, pour ne finir qu'avec la Monarchie, dont je m'étudie ſi bien à conſolider les reſſorts & raffermir les fondements. . . .

ADIEU, BOOT.

DIXIÉME LETTRE

De THOMAS BOOT à Lord GERMAINE.

Il faut que le Diable s'en mêle! Oui, il faut que le Diable s'en mêle, My Lord! Quoi? toujours battus, jamais battant! Avec votre expérience militaire, toujours de malheureuſes campagnes! Ah! il faut bien que Satan ſoit à nos trouſſes, & que le divin génie d'Albion nous ait fait banqueroute. Ne penſez pas, My Lord, que, par pure malice, je veuille rapeller ici vos malheureuſes journées en Allemagne! Dieu m'en garde! mais pourtant, voilà ſix, ſept années que nous bataillons ſans ſuccès:... Que dis-je? Voilà ſix, ſept années que nous n'éprouvons que déſaſtres, humiliations, revers. Quand je me rappelle que Burgoigne a honteuſement lâché le pied, a ignominieuſement dépoſé les armes Angloiſes à Saratoga, avec ſix mille ſoldats des mieux diſciplinés, devant une troupe de poltrons & de lâches, je frémis de tous mes membres, My Lord. Je

ſuis bien loin d'en imputer la faute à votre Seigneurie ; mais pourtant, à dire vrai, il paroit qu'elle s'eſt plus d'une fois caſſé le nez dans cette pitoyable guerre. Pardonnez, My Lord, ſi j'ai certain louche ſur la ſageſſe de vos projets & ſur leur exécution. Les plus grands hommes font des fautes : *humanum eſt peccare*, dit St. Auguſtin..... Votre Seigneurie connoit-elle ce Lord de la Légende Romaine ? Cet axiome fait mieux votre apologie, que ne la pourroient faire toutes les ſentences de Bolingbroke, toutes les mathématiques de Newton. Vous êtes honnête homme, mais malheureux, My Lord : on ne peut que s'en prendre à votre mauvais deſtin. Dites lui donc qu'il a tort : que cent années de combats, de dévaſtations, de maſſacres, ne rétabliront jamais nos affaires, ne nous feront pas recouvrer l'Amérique ; que prétendre ſubjuguer nos Colonies, c'eſt le comble de la folice ! . . .

Combien de fois, My Lord, votre Seigneurie ne nous a-t-elle pas aſſuré que les Rebelles étoient ſans habits, ſans armes, ſans diſcipline, réduits à la beſace, & à la lettre, à périr de faim ? Ces Rebelles pourtant n'ont pas

laiſſé de faire échouer les efforts ſucceſſifs des plus habiles de nos Officiers & de nos meilleures troupes? Rien ne nous manquoit. Cependant qu'avons nous fait? *de la bouillie pour les chats.* Après bien du tems perdu, nous avons vu nos Officiers disgraciés, l'armée ſe conſumer inſenſiblement; la nation aggraver le poids de ſa dette, & par tout une augmentation de calamités.

J'oſe avançer, My Lord, que je connois parfaitement l'Amérique, & mieux que vous, ſurement, n'en déplaiſe à votre Seigneurie. J'ai auſſi voyagé là, comme ailleurs. J'ai fait autrefois des ſouliers à Philadelphie, à Boſton, en Canada, comme j'en fais actuellement à Londres. J'oſe dire, d'après la connoiſſance que j'ai de ce pays, que quand même la France, l'Eſpagne, la Hollande, ſans en excepter les Pandours de l'Empereur & les Huſſards du Roy de Pruſſe, ſe ligueroient avec nous contre l'Amérique, nous ne ſerions jamais en état de la conquérir.

Actuellement que la France & l'Eſpagne font cauſe commune avec les Inſurgens, qu'a-

vons-nous à eſpérer ? il faut être aveuglé par les préjugés les plus abſurdes pour n'en pas voir les conſéquences... Eh ! Cette confédération formée autour de nous, & connue ſous le nom de *Neutralité-armée*, oſerais-je demander quelle opinion vous en avez, My Lord?

Les Anglois ont longtems reclamé l'empire de la mer. Ils l'ont même exercé, & pour dire la vérité, avec un despotiſme tyrannique & révoltant. Nous pouvions inſulter, outrager impunément toutes les nations; aucune n'oſoit s'oppoſer à nos prétentions. Nous les obligions partout à baiſſer pavillon. Nous faiſions des recherches, nous confiſquions leurs vaiſſeaux, d'après des loix que nous avions nous-mêmes établies. Aucun peuple n'étoit aſſez hardi pour ſe plaindre; ils s'imaginoient tous n'avoir d'autre parti à prendre que de ſe ſoumettre aveuglément à notre code maritime.

Quand les Puiſſance de l'Europe nous ont vus embarraſſés dans les troubles actuels, nos Colonies réſiſtant à tous nos efforts, & aſſiſtées par de puiſſans alliés, elles ont jugé l'occaſion favorable pour recouvrer leurs droits.

Fatiguées de tant d'outrages révoltans, & profitant habilement de notre embarras, elles ont cru devoir former un code de loix qui serviroit de régle constante, en tems de paix ou de guerre ; & au cas que nous refusions d'y accéder, d'employer contre nous cette *Neutralité-armée*.

Si telle chose arrive jamais, My Lord, qu'en doit-il résulter ? Qu'il nous faudra recevoir dorénavant les loix sur mer de ceux à qui nous étions accoutumés d'en donner. Il n'y a rien là que de juste ; mais cela n'en est pas moins douloureux pour un peuple brave & courageux qui a joui longtems de cette souveraineté. Si nous refusons de souscrire aux Réglemens qu'on nous présente, cette *Neutralité-armée* se joindra dès-lors à la France & à l'Espagne pour nous y forcer.

A notre guerre avec l'Amérique qui suffit assez pour nous tenir en échec, paroissent devoir se joindre bientôt les efforts armés de toutes les Puissances maritimes de l'Europe. S'il nous est si difficile de poursuivre la guerre avec les premiers, comment pourrons-nous tenir tête à tous les autres réunis ?

Il y a certaines choſes à conſidérer rélativement aux Puiſſances Neutres, My Lord. Ou je me trompe fort, ou nous les verrons ſaiſir la premiére occaſion favorable pour nous faire le même compliment que nous avons reçu de la France. L'Amérique a déclaré ſon indépendance. La France & l'Eſpagne l'ont reconnue; les ſujets de ces deux Etats jouiſſen du bénéfice du commerce du nouveau-monde; les autres nations ſoupirent pour les mêmes avantages. Que feront-elles? Elles imiteront le même exemple, elles reconnoitront l'indépendance de l'Amérique, & nous enverront dire: *ſi vous oſez nous moleſter, nous ſaurons nous défendre...* Eh bien! My Lord, vous croyez-vous en état de faire la guerre contre l'Univers entier?

Ah! ſi nous ne voulons pas, My Lord, éprouver une ruine totale au dedans, & recevoir au dehors la loi de nos voiſins, ne tardons pas à faire la paix avec l'Amérique. Il eſt encore tems avant que nos ſuccès ſoient balancés par des revers, avant que l'aigreur de la vengeance ait éteint les derniers reſtes de l'amitié naturelle entre deux nations, dont

l'origine, le langage, la Religion & la conformation phyſique ſont les mêmes. L'indépendance des Colonies, la Grande-Bretagne tôt ou tard devra l'accorder. Renonçons aux poſſeſſions que nous ne ſaurions garder, ou à celles que nous ne pouvons plus recouvrer.

Mais direz-vous, peut-être, My Lord, la France ne permettra jamais aux Américains de faire avec nous une paix qu'aux conditions les plus humiliantes. Il faut bien peu connoître la France, pour avançer une pareille erreur. La baſe de leur alliance eſt, que ni la France ni l'Amérique ne traiteront avec la Grande-Bretagne ſans la ſtipulation expreſſe de l'indépendance Américaine. Ainſi la paix dépend de nous.

En vain, My Lord, nous flaterions-nous d'avoir la paix auparavant. C'eſt l'intérêt de la France; c'eſt l'intérêt de l'Eſpagne; c'eſt l'intérêt de l'Europe que cette clauſe ſerve de baſe au traité. Il faut qu'il y ait une éternelle barrière entre l'Angleterre & l'Amérique. Autrement la guerre n'a point de terme.

Nous précipiterons-nous donc dans des calamités nouvelles & inévitables sur l'unique espoir de rencontrer des hazards heureux ? Nous exposerons-nous à recevoir la loi de Puissances que nous faisions trembler d'un seul regard ? Ou plûtôt déposant les sentiments d'orgueil & de vengeance qui ne sont plus de saison, ne chercherons-nous pas, en gens sages, à tirer le meilleur parti des circonstances, à tâcher de nous garantir du mépris & de la détresse ?

On demandera, peut-être, quel est le but de la France, en faisant de si grandes dépenses, si elle ne cherche pas à acquérir des possessions territoriales en Amérique ? Mais ne lui suffit-il pas d'acquérir la prépondérance en Europe ? Quelle Puissance oseroit-l'attaquer, si jamais l'Amérique est irrévocablement détachée de nous ?

J'avoue, My Lord, que nous aurions des motifs suffisants de continuer la guerre, si nous avions quelque probabilité de succès ; si nous avions quelque espoir de maintenir notre autorité sur les Colonies d'après vos plans.

Mais c'eſt une folie d'entreprendre ce qu'on ne ſauroit raiſonnablement eſpérer d'obtenir; & ce qu'on ne peut entreprendre ſans s'expoſer à une ruine totale.

Si donc, My Lord, nous pouvons, une bonne fois, nous perſuader que toutes nos calamités ſont des ſuites de la guerre Américaine, & que nous devons en attendre de plus terribles encore; s'il eſt certain que nos ſuccès dans ce pays-là ſont loin de balancer nos malheurs; s'il eſt vrai que la puiſſance de nos ennemis augmente à meſure que la notre diminüe; s'il eſt vrai que nous n'avons pas un ami ſur le ſecours du quel nous puiſſions compter; s'il eſt vrai que toute l'Europe nous regarde d'un œil froid & d'un air d'étonnement, prêts à ſuccomber ſous les efforts d'une ligue générale; ne devons-nous pas, tous tant que nous ſommes, demander la paix à cors & à cris, avant que nous ſoyons contraints à la recevoir à des conditions *intolérables*.

Les Américains échappés de nos mains, il ne nous reſte plus qu'à regagner leur amitié; avec elle nous recouvrerons & notre commer-

ce & ſon ſupport. Ne nous expoſons pas à perdre un avantage auſſi précieux. Prenons garde de ne pas ſacrifier ce qui nous reſte de notre ancien pouvoir, à la folie, à l'orgueil, à la vengeance.

Comment autrement, My Lord, ſortir du pas dangereux où nous ſommes engagés, que par une paix avec l'Amérique ? C'eſt le cri populaire, le cri univerſel, c'eſt le vœu de la nation entiere. Le Souverain qui héſite d'y déférer, expoſe au plus terrible des malheurs ſon peuple, ſa famille, & lui même ; & le Miniſtre qui conſeille le contraire, mérite mille roues, milles buchers, toutes les potences du monde.

Vos ennemis reprochent à votre Seigneurie bien des forfanteries & des ſottiſes, My Lord : mais, je termine ; l'enumération me meneroit trop loin : votre apologie eſt une tâche trop au deſſus de mes forces : j'en laiſſe l'entrepriſe à un plus heureux génie. Mais en finiſſant, je ne puis en honneur m'empêcher de remarquer qui ſi votre Seigneurie eut bien réfléchi ſur les ſuites d'une guerre dénaturée & barbare,

bare, ſur les calamités qu'elle entraînera infailliblement ſur nos têtes, elle n'eut pas, ſans doute, *ſi à la légere deſcendu dans ce puits de difficultés*, dont j'ai peur qu'elle ne puiſſe pas ſe tirer à l'aide même des cornes de tous ſes confreres. Je ſuis avec eſtime,

De votre Seigneurie,

My Lord,

Le très obéiſſant ſerviteur

THOMAS BOOT.

ONZIÉME LETTRE

De Lord GERMAINE à THOMAS BOOT.

Je ſors d'un comité qui a duré douze heures d'horloge, ami Boot. Il y a été agité des affaires bien importantes. Je ſuis vraiment bien las de la guerre, bien las des avanies qu'elle m'attire; je deſire ſincerement la paix, mais je ne la conſeillerai au Roi, je te jure, tant qu'il reſtera un homme, un affut, un canon dans les trois Royaumes. C'eſt nos droits, nos intérêts les plus importans, que je conſidére que nous avons à venger, la gloire du nom Breton que nous avons à défendre. L'étendart de la révolte a été levé par l'audace, il faut qu'il ſoit déchiré par la force. Que le fer & la flamme tombent ſur les mains qui l'ont déployé!

Le glaive eſt tiré, ami Thomas, il ne doit plus s'arrêter que par la ſoumiſſion entière des Colonies. Nous détruirons leurs villes; nous ravagerons leurs campagnes; leurs familles tomberont ſous le fer Anglois; & ſi nous ſuſpen-

dons nos coups & désarmons nos bras, ce ne sera qu'à la lueur des incendies, sur la tombe de leurs peres, de leurs femmes, & de leus enfans...

Ah! ami Boot, l'affaire de Saratoga me tient bien tant à cœur, que la malheureuse journée d'Ouessant à Sandwich. J'en aurai vengeance: laisse faire! J'userai de toute la sévérité des armes; point du tout de ménagement. Les Americains répondront au ciel & à la terre de leurs propres malheurs.

Ce sont des rébelles, des ingrats... La terre qu'ils occupent est la notre; nous sommés leurs fondateurs; nous avons été leurs défenseurs; nous nous sommes endettés pour eux; notre honneur est engagé; nous sommes la mère-patrie; ils ne veulent ni obeir à la Grande-Bretagne, ni adopter nos constitutions; ils veulent être indépendans de nous. Depuis quand des enfans rébelles ont ils le droit de s'armer contre leur mère, de lui ravir son héritage, de déchirer son sein?...

Nous nous armerons, ami Boot, s'il le faut,

contre la terre, le ciel, l'enfer même, pour venger nos droits offenſés, notre grandeur trahie. Nous déployerons cette puiſſance qui s'eſt faite redouter, à la fois, dans l'Europe, dans l'Afrique & dans l'Inde, qui a ſi ſouvent étonné l'Amérique elle-même; & puis qu'entre un peuple ſouverain & le ſujet qui ſe révolte, il n'y a plus déſormais d'autre traité que la force; la force en décidera. Malgré vent & marée, nous conſerverons, nous reprendrons cet univers qui nous appartient, & que l'ingratitude & l'audace veulent nous ravir.

La paix au prix de l'indépendance de l'Amérique ! Jamais, jamais ! Ami Thomas : nous avons des milliers de bouches de feu toutes prêtes qui vont vomir la déſolation & la mort ſur l'univers. Que nous ſubjuguyons ou non les Colonies par la force des armes dans le cours de cette campagne : elles n'en rentreront pas moins ſous la domination de la Grande-Bretagne avant que douze mois ſoient révolus.

Quoi qu'on en diſe dans tous les libelles politiques, périodiques, &c. l'Amérique ne peut être, ne ſera pas indépendante.

La Hollande que nous avons attaquée; l'Eſpagne qui nous a provoquée, Ami Boot, n'ont pas encore eu la hardieſſe de reconnoître cette indépendance : la France vit pourtant d'aſſez bonne intelligence avec ces Puiſſances, (puiſqu'elle fait cauſe commune avec elles) pour ne pas ignorer les motifs qui les ont empêchées de l'imiter; & les approuvant, elle n'attend que l'occaſion de rétrograder décemment.

Toutes les Puiſſances *neutres* connoiſſent ces motifs, les goûtent, & ſentent les dangers dans les quels l'indépendance de l'Amérique plongeroit l'Europe entiere.

Si, dans deux mois, Ami Boot, la France, l'Eſpagne, la Hollande, ne viennent nous demander pardon à St. James, & ſe jetter humblement à nos pieds, pour que nous leur accordions le coup de grace; ah! Que nous ſaurons bien leur faire mordre les pouces!...

Moque-toi, mon ami, de nos *Sonneurs d'alarme*. Nous ne ſommes pas, grace au ciel! réduits encore à ſubir la loi. Nous ſavons parfaitement bien qu'en nous relâchant un peu de

nos prétentions sur l'Amérique, nous rendrions d'un seul mot la paix à l'Europe: — mais peins-toi à l'idée l'étendue de nos ressources, calcule les millions *Sterling* que nous avons encore au service de l'Etat, le nombre de vaisseaux qui doivent égaler nos forces navales à celles de l'ennemi; représente-toi sur tout que Germaine, Stormont, Sandwich & North sont dans le Conseil du Roi & dirigent ses armes! — Ah! tu ne sais pas que nous avons cinquante millions *Sterling* DORMANTS pour le service de l'année prochaine! Oh le trembleur! le trembleur!...

A propos, Master Thomas, je te charge d'une commission de 25400 paires de souliers pour nos *enfans perdus* de l'Amérique: Clinton & Cornwallis me marquent, par leurs dernieres dépêches, qu'ils sont nuds pieds:... les pauvres gens! je les plains de tout mon cœur. Adieu, Thomas,

Ton bon ami

G. GERMAINE.

F I N.